DE
L'ÉRÉTHISME NERVEUX,
OU
ANALYSE DES AFFECTIONS NERVEUSES.

PAR J.-AMÉDÉE DUPAU,

Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier ; Chef de Clinique interne de cette Faculté , à l'Hôtel-Dieu S.t-Éloi ; Premier Élève de l'École-pratique d'anatomie et d'opérations chirurgicales ; Membre titulaire de l'Athénée médical de Montpellier, de la Société d'Instruction chirurgicale de la même Ville ; Membre correspondant de la Société académique de Médecine de Marseille, etc.

La Médecine guérit quelquefois ,
soulage souvent et console toujours.

A MONTPELLIER,
Chez JEAN MARTEL LE JEUNE , Imprimeur ordinaire du Roi , rue S.t-Firmin , n.° 94.

1819.

A

Monsieur Viguerie,

Chirurgien en Chef de l'Hôtel-Dieu St.-Jacques de Toulouse, Professeur de Clinique externe à l'École de Médecine de la même Ville, etc.

A

Monsieur Cabiran,

Docteur-Médecin, Membre de plusieurs Sociétés Savantes, etc.

Amédée Dupau.

DE
L'ÉRÉTHISME NERVEUX.

PARTIE PHILOSOPHIQUE.

> Si c'est un sujet que je n'entende pas, à cela même je m'essaye sondant le gué, et puis le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive. MONTAIGNE; *Essais.*

§. 1.er *Fréquence de l'État nerveux.*

QUELQUES médecins ont demandé, à l'exemple des philosophes moralistes, que, pour mieux connaître l'homme, on allât l'étudier loin de toute société, dans des lieux favorables au développement de toutes ses forces physiques, et dans des circonstances, où, livré aux seules lois de la nature, son corps n'eût rien à attendre ni à redouter de nos arts et de leurs abus. Je ne sais quel service pourrait rendre à la médecine l'étude de l'homme isolé et sauvage, ni quelles lumières l'observation pourrait retirer de cet état contre nature, puisque l'homme (1), né pour

(1) Plusieurs philosophes ont voulu considérer l'état sauvage, comme l'état naturel de l'homme; mais dans quels lieux, en quels temps a-t-il existé dans le degré de simplicité et d'isolement, où on le sup-

la société, doit être vu à sa place et entouré de toutes les causes qui peuvent agir sur lui. Ce vœu me paraît aussi illusoire dans la recherche des dérangemens physiques, que dans l'étude du moral de l'homme; et la saine philosophie doit repousser toutes ces suppositions gratuites, tous ces paradoxes ingénieux et inutiles.

En effet, il est des maladies qui naissent de nos habitudes et de nos usages, et qui tiennent, pour ainsi dire, au développement gradué et excessif de nos facultés; aussi Jean-Jacques Rousseau a-t-il eu raison d'avancer, mais d'une manière trop générale, qu'on trouverait peut-être l'histoire des maladies diverses qui affligent les hommes, en faisant celle de leurs institutions. De ce nombre sont principalement les maladies nerveuses qui, assez rares autrefois, se sont multipliées de siècle en siècle, et se lient en quelque sorte aux révolutions des peuples et à la morale publique. Cette correspondance est même trop marquée, pour que je ne tâche pas de déterminer les causes principales auxquelles on doit la rapporter, me préservant surtout de l'exagération que quelques médecins philosophes ont mis dans ce tableau comparatif.

Les maladies nerveuses étaient presque in-

---

pose? M. de Volney me semble avoir très-bien répondu à ces rêves misantropiques dans son Voyage en Amérique, où le franc bon sens d'un sauvage nommé *Petite-Tortue*, renverse de fond en comble tous les raisonnemens antisociaux de nos sophistes. L'état naturel de l'homme est une véritable chimère qui amuse les loisirs de nos savans, comme les poëtes chantent et regrettent l'âge d'or, sans y croire davantage.

connues dans les premières époques de chaque peuple, ou du moins leurs historiens nous en fournissent très-peu d'exemples (1). Ainsi, en lisant les médecins Grecs, on voit que soit à cause de leur rareté, ou de leur nul danger, ils avaient attaché peu d'intérêt à nous en bien tracer l'histoire ; cependant, ces affections furent remarquées et décrites par quelques observateurs, dans des temps postérieurs où elles durent se multiplier. Hippocrate a parlé de l'hystérie et de l'affection nerveuse hypocondriaque dans le second livre *de Morbis.* Les médecins latins ne commencent à traiter d'une manière importante de cette maladie, que vers la décadence de la république, où les richesses de l'Asie se répandirent à Rome, et surtout à la décadence de l'empire (Ammien-Marcellin) (2).

Enfin, dans l'histoire des peuples modernes,

---

(1) Doit-on attribuer le silence que garde l'histoire, au manque d'observateurs, ou bien à la rareté de ces maladies ? Cette alternative rend cette question bien problématique.

(2) La disposition des divers peuples pour les maladies nerveuses, ne doit pas être comptée selon un calcul chronologique, ni d'après leur ancienneté dans l'histoire ; mais bien suivant le dégré de civilisation et le développement moral où ils étaient parvenus. Chaque nation a, en effet, un certain cercle qu'elle parcourt progressivement. Aussi les Égyptiens et les Grecs, à l'époque où les maladies nerveuses se sont multipliées, étaient parvenus à une civilisation presque aussi perfectionnée que les Français au 18.e siècle, comme les arts, les belles-lettres, les sciences, dans les beaux restes que nous en avons, le constatent. L'histoire ancienne nous apprend que ces divers peuples avaient des temples mystérieux, placés dans des îles éloignées, qui étaient très-renommés par les cures merveilleuses que leurs prêtres opéraient. Tous les malades, autant que nous pouvons en juger, étaient affectés de maux nerveux, que les agrémens du voyage, les distractions, les plaisirs de ces lieux, un air pur, un bon régime, faisaient disparaître comme par enchantement. Voy. Savary, *Lettres sur l'Égypte.*

nous trouverons également, qu'ils devinrent sujets aux maladies nerveuses, dès que le luxe s'introduisit, dès que les arts firent des progrès; et pour ne point sortir de notre pays, les maux de nerfs furent très-communs en France pendant le 18.e siècle, et surtout à la Cour d'un de nos derniers Rois, où quoique devenus de mode, ils n'en étaient pas moins réels.

D'après ces considérations historiques, il paraît que les progrès vers la perfection sociale, sont marqués par le développement de ces maladies; c'est aussi un argument dont quelques philosophes injustes se sont servis pour déclamer contre les bienfaits de la civilisation, et pour annoncer la dégradation physique de l'espèce humaine. S'il m'était permis de m'élever ici contre cette assertion peu consolante, je pourrais montrer que ces préventions si généralement reçues, sont loin d'être fondées sur la vérité, et qu'en pesant toutes les preuves, notre existence est peut-être préférable à celle de nos pères. En vain l'esprit de secte s'écrie, que l'homme dégénère et que ses forces physiques vont en raison inverse du développement de son esprit: s'il en était ainsi, son existence serait donc chaque jour abrégée, et bientôt il parcourrait dans un très-court espace de temps toutes les périodes de sa durée; bientôt la naissance et la mort se toucheraient pour lui, d'après ces idées systématiques, que la nature est loin de confirmer (1).

(1) On sait aujourd'hui, que la longévité des Patriarches et des anciens Héros est purement imaginaire, et relative seulement aux divisions multipliées de l'année qu'ils avaient établies.

Mais pour examiner cette question dans tous ces rapports, il faudrait opposer à ces vaines déclamations, les avantages que les progrès des lumières et de l'art perfectionné par l'expérience ont apporté dans l'état de société : les besoins plus multipliés, mais trouvant dans l'accroissement de l'industrie de nouveaux moyens pour se satisfaire ; un usage mieux entendu de l'hygiène dans toutes classes ; la mortalité arrêtée dans ses dévastations effrayantes ; la population augmentant progressivement sur tout le globe ; tant de maladies qui ont disparu complétement ; enfin, un grand nombre d'affections aujourd'hui efficacement guéries, etc.. Quelle différence dans les chances de vie et dans les moyens d'en assurer la durée ! En effet, dit M. le Professeur Baumes, il est bien démontré par l'histoire des maladies, que la fréquence et le danger d'un grand nombre ont beaucoup diminué parmi nous ; et à tout prendre, on peut assurer que l'espèce humaine a beaucoup plus gagné que perdu, relativement à la santé. (*Notes sur Sydenham.*)

Que serait-ce, si maintenant nous mettions dans la balance tous les avantages moraux qui ont tant servi à relever la dignité de l'homme ! Quand il serait vrai, en effet, comme le répètent sans cesse ces injustes détracteurs, quand il serait vrai que la civilisation fût accompagnée de la dégradation physique de l'homme, ne vaudrait-il pas mieux sacrifier, en quelque sorte, une partie de notre existence pour arriver à cette perfection morale, qui est notre plus bel apanage, et n'aurions-

nous pas à faire ici le même choix que le héros de la Thessalie ?

. . . . Ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.

Le problême est donc résolu ; et cette dégénération tant décriée se réduit à un échange de quelques maladies nerveuses contre une foule d'avantages inappréciables. Ces détails critiques, que j'ai dû extrêmement resserrer, nous ont appris que la fréquence de ces affections tenait en général à diverses causes que la civilisation a amené à sa suite, et qu'il serait important de bien connaître (1).

1.° Dans ce nombre tous les observateurs ont signalé l'augmentation du luxe, qui a réveillé de nouveaux besoins, excité des désirs toujours renaissans, soit par la privation, soit par les raffinemens de la volupté, et enfin a amené la population prodigieuse des villes opulentes, ces gouffres de l'espèce humaine, où tout se trouve perverti (2).

2.° La multiplication des arts sédentaires, que l'on peut regarder comme une des causes, qui fait le plus de victimes dans les états commerçans, dans les villes manufacturières, et chez les peuples industrieux. (Rammazzini, Zimmermann.)

---

(1) Voyez Cheyne, *Englihs malady* ; — Tissot, *Malad. des nerfs*, 4.e vol.

(2) Aussi Raynal a-t-il eu raison de dire, qu'une cité de cent mille habitans était une monstruosité dans l'ordre physique et moral. (*Hist. philos. des Indes.*)

3.° Le changement de mœurs et d'habitudes, qui a fait succéder aux exercices presque continuels de la guerre, ou de la gymnastique, les études profondes et les travaux de l'esprit: cette direction nouvelle a déterminé l'inaction du corps et l'application forte des facultés intellectuelles, deux sources principales des maux de nerfs ; et aujourd'hui l'amour, ou plutôt la manie des sciences est si fort en vogue, que, comme le dit Tissot, il est plus aisé de rencontrer *un académicien qu'un homme.*

4.° L'influence des passions, qui plus multipliées et plus vives, tourmentent le corps et l'esprit dans tous les sens ; et quelle impression fâcheuse doit produire sur le système, le développement subit et habituel de ces émotions fortes qui conduisent à tous les excès !

Je m'arrête ; et je n'insiste pas davantage sur cette détermination des causes générales, qui ont rendu les maladies nerveuses plus fréquentes parmi nous. Plusieurs auteurs, tels que Zimmermann et Camper, regardent encore l'abus des eaux chaudes et des liqueurs spiritueuses, si ordinaire de nos jours, comme ayant influé essentiellement sur leur production; mais nous reviendrons sur ce sujet dans l'Étiologie de l'Éréthisme nerveux : ici je devais seulement m'attacher à saisir l'ensemble et à appuyer de quelques faits les propositions que j'avais avancées. Ainsi il paraît, que les maladies des nerfs se sont multipliées insensiblement chez les divers peuples, que cette fréquence ne tient point à la dégénération de l'espèce humaine, mais au développement des facultés morales, aux progrès du luxe, de l'industrie, etc. ; et c'est

à ces sources qu'il faut rapporter cette constitution éminemment nerveuse, qui semble caractériser et marquer de son cachet toutes les nations policées.

§. II. *Histoire de quelques opinions sur l'État nerveux.*

Hypothèses. En remontant aux diverses causes, qui ont rendu les maladies nerveuses plus fréquentes, nous nous sommes convaincus que les anciens médecins n'avaient pas eu l'occasion de les bien décrire : aussi abandonnées à l'esprit de système, et d'autant plus inconnues dans leur nature, qu'elles se présentaient sous un appareil de symptômes bizarres et variés, elles suivirent toutes les explications hypothétiques que la philosophie du temps reconnaissait. Au milieu de ce cahos d'opinions, quelques affections assez communes pour frapper les premiers observateurs, furent considérées comme formant le type des maladies nerveuses : telles sont l'*Hystérie*, l'*Hypocondrie* et les *Convulsions*. Toutes les descriptions, que les anciens nous ont laissées, se rapportent à ces trois genres, et établissent les idées qu'ils s'étaient formées sur leur nature. Il n'est pas de partie de la médecine qui ait été sujette à plus de controverses, et il n'en est aucune sur laquelle les médecins de tous les temps aient bâti successivement plus de systèmes. Mais, pourquoi courir après de vaines recherches, et embrasser d'inutiles hypothèses sur un

sujet obscur et incertain? N'est-ce donc qu'ainsi qu'on arrive à la vérité ? L'histoire des opinions et des préjugés peut offrir quelques avantages, en nous faisant éviter tous ces travers , et en nous servant même de guide dans la carrière que nous allons parcourir (1).

Hippocrate n'a pu faire assez d'observations sur les maladies nerveuses, pour approfondir leur nature : cependant il connut très-bien l'influence du spasme dans les affections aiguës, et il en a déduit de bien justes aperçus dans ses pronostics et dans ses aphorismes. Dépourvu de connaissances anatomiques, il supposa la matrice roulante et regarda son déplacement comme la cause de l'hystérie. Quant à l'hypocondrie, il se contenta d'en tracer les symptômes principaux, et son traitement n'avait pour but que d'évacuer les matières irritantes par des purgatifs, dont quelques exemples avaient confirmé les heureux résultats. Galien rectifia quelques notions de ses prédécesseurs, et en ajouta d'autres erronées, qu'il puisa dans sa doctrine humorale. Ainsi, il voulut admettre pour causes essentielles des maladies nerveuses les qualités des quatre humeurs, le

(1) En effet, dit d'Alembert, l'histoire des opinions n'est pas sans utilité : elle offre à notre sagacité des faits à vérifier, des vues à suivre des conjectures à approfondir, des connaissances à perfectionner, des erreurs instructives, qui, en montrant les chemins qui ont écarté du vrai, nous facilitent la recherche du véritable sentier qui y conduit; des erreurs en quelque sorte nécessaires dans un temps d'ignorance, et dont on n'a pu sortir que lentement; des probabilités échangées en certitude à force d'avoir été remaniées, approfondies et comme épurées par les travaux successifs de plusieurs siècles; des secrets, que la nature veut que l'on respecte et contre lesquels trop de gens vont imprudemment se heurter.

froid, le chaud, le sec et l'humide....... Ces opinions hypothétiques, émises par le vieillard de Pergame, furent accueillies généralement, et suivies avec une religieuse exactitude jusqu'au seizième siècle : seulement quelques médecins se contentèrent de modifier la doctrine du maître, en faisant tour à tour jouer un rôle exclusif à la bile, à l'atrabile, à la pituite, ensuite aux *vents*, aux *vapeurs*, etc. Cette dernière théorie, amenée par les phénomènes sympathiques, qu'on remarquait dans ces maladies, prit successivement plus de consistance, et donna lieu à l'admission de principes invisibles et inconnus, auxquels on rapporta toutes les affections nerveuses. Les anciens leur donnèrent le nom d'*esprits animaux*, qu'ils faisaient circuler dans tout le corps, manquer ou affluer sur une partie. Higmore et Willis, grands partisans de cette idée, rapportèrent toutes les anomalies des névroses à l'effervescence de ces agens cachés ; et on sait que Sydenham, dans sa lettre au docteur Cole sur l'hystérie, parle toujours de l'ataxie des esprits. Je devrais donc placer ici la discussion critique de cette opinion ; mais comme cette hypothèse se rapproche entièrement et se confond avec une autre plus moderne et fort accréditée, je vais parler du *fluide nerveux*.

En effet, quelques médecins ont fait revivre cette ancienne erreur, et ont cru trouver dans le système des nerfs, les canaux par lesquels ces esprits pouvaient circuler dans tout le corps: ils appelèrent cette substance invisible du nom de *fluide nerveux*, et cette idée rejetée, et devenue un objet de mépris sous la dénomina-

tion surannée d'*esprits animaux*, reparut comme une invention nouvelle due aux progrès des connaissances. Mais que dire, que penser de cette hypothèse gratuite, qui cependant se trouve dans presque tous les livres, et que des hommes estimables ne craignent point de professer? Sur quels fondemens peut-on appuyer cette opinion? A quels résultats utiles peut-elle conduire? Et l'admission d'une hypothèse rendra-t-elle raison des phénomènes d'une manière plus satisfaisante? En me forçant à reconnaître le fluide nerveux comme la cause active de tous les accidens nerveux, on ne fait que reculer la question sans la résoudre. Maintenant pour apprécier les altérations de ce fluide, je dois rechercher sa nature, les organes qui le forment, ses propriétés, etc....... Je ne m'arrêterais jamais, et comme le disait un de nos célèbres Professeurs (1) dans ses leçons de physiologie, ces investigateurs, en faisant cet échafaudage d'hypothèses, ressemblent assez aux philosophes indiens, qui ne voulant pas admettre comme un fait que la terre est ronde et librement suspendue, ont imaginé qu'elle était supportée par quatre grands éléphans, que ces éléphans étaient soutenus par un ciel d'airain, ce ciel par d'autres éléphans, etc... On voit qu'ils ne trouveront jamais un point solide. Je ne dirai rien de quelques théories mécaniciennes sur la tension des fibres nerveuses, qui vibrent comme des cordes......, et je me dispenserai d'entrer dans plus de détails sur

---

(1) M. le professeur Lordat, dont les bontés ne sortiront jamais de ma mémoire.

cette histoire des opinions, qui est trop souvent celle des erreurs de l'esprit humain. En général, le vice de toutes ces doctrines vient de fausses idées physiologiques ; et Bichat avait raison de dire que la plupart des erreurs en pathologie, dépendait presque toujours de cette source. La physiologie forme, en effet, la véritable philosophie médicale.

Distinction anatomique. Les progrès de l'anatomie et le goût des expériences, avaient fourni des moyens nouveaux d'explication, qui conduisirent du moins à quelques résultats avantageux. On attacha beaucoup d'importance aux diverses parties, qui composaient le corps humain ; et comme le système des nerfs est celui qui paraît jouir de plus de sensibilité, il fut aussi regardé comme le siége exclusif des affections nerveuses. Cette idée peut-être inexacte dans la généralité, devint la base des théories les plus justes et de la pratique la plus heureuse. (Charles Le Pois.)

Cependant, quelque utile qu'ait été dans les commencemens l'étude particulière du système nerveux, je doute encore que ces recherches anatomiques puissent fournir des notions suffisantes et positives sur ce genre de maladies. Pour qu'elles servissent de base à la pathologie, il faudrait que les nerfs fussent les seuls organes de la sensibilité, et la saine physiologie a réfuté depuis long-temps cette croyance erronée, que Haller et ses disciples n'ont que trop répandu (1).

---

(1) On sait maintenant que la sensibilité est une faculté générale du corps vivant, et qu'elle est indépendante des nerfs, qui peuvent même manquer dans certains organes, ou du moins l'anatomie ne les a point découverts.

Il est cependant vrai de dire que leur présence augmente les phénomènes nerveux, et que sous ce rapport ils pourraient être considérés comme jouant un rôle assez important dans les névroses. S'il est en effet reconnu par l'expérience qu'ils jouissent d'une sensibilité très-exquise, que même ils sont les organes exclusifs de la perception et de la communication de nos sens, ce n'est point se tromper beaucoup que de les désigner comme le siége principal, mais non absolu, des affections nerveuses (1); aussi je suis bien loin de condamner entièrement ces médecins qui ont cherché dans des études anatomiques la clef de ces singulières maladies : ils nous ont instruit sur plusieurs phénomènes purement sympathiques, qui dépendent du rapport et de la liaison des rameaux nerveux, et nous ont éclairé sur quelques affections locales des nerfs, qu'un savant Professeur a distingué sous l'acception générique de *névralgies* (2).

Au reste, dans le courant de la thèse, je me servirai indifféremment des mots de *système nerveux*, *nerfs*, *genre nerveux*, *sensibilité*, sans y attacher aucune idée du siége propre

(1) Quelques médecins ont mis de l'exagération dans la manière d'apprécier l'importance de ces parties. Sauvages n'a pas craint d'avancer que le système nerveux était le mobile de la machine humaine, et Hoffmann avant lui disait, que toutes les maladies étaient des affections propres aux nerfs.

(2) D'après quelques observations, il existerait une différence bien marquée dans les résultats de l'inspection anatomique des nerfs, considérés dans les névroses et dans les névralgies. Dans les premières, nulle trace de lésion; dans les dernières, au contraire, il existe presque constamment un désordre, un changement plus ou moins considérable dans le tissu, ou dans les enveloppes des nerfs. Cotugno, Chaussier, Louyer-Villermay.

de la maladie, mais seulement pour exprimer d'une manière positive l'altération essentielle, ou l'impression faite.

Distinction nosologique. Pendant long-temps, toute maladie irrégulière dans sa marche, confuse dans ses rapports des causes aux effets, a été regardée comme une affection nerveuse ; mais des observateurs plus méthodiques dans leurs systèmes, que la nature ne l'est dans ses productions, conçurent l'idée de distinguer ces maladies par leurs formes extérieures et d'établir entre elles des différences, qui ne permettraient plus de les confondre. C'est ici que viennent se placer les distinctions nosologiques entre l'hystérie, l'hypocondrie, la mélancolie, etc........ Hoffmann, Triller, la nouvelle École d'Édimbourg, notre illustre Sauvages, M. Pinel et ses élèves, ont voulu séparer d'une manière essentielle ces diverses maladies ; la plupart ont cru arriver facilement à ce résultat, en opposant les symptômes propres à chacune, comme l'a fait M. Louyer-Villermay dans sa monographie. Mais, en examinant les différences établies par ces divers auteurs, on voit qu'aucun n'indique deux maladies réellement dissemblables dans leur nature et dans leur traitement ; mais seulement des espèces, des variétés de la même affection primitive. Charles Le Pois (1) et Sydenham ont observé que tous ces symptômes multipliés ne dépendaient que de l'action nerveuse, et que ces maladies étaient identiques dans leur source.

---

(1) Car. Piso, *De serosâ colluvie, etc......*

Suivant Lieutaud les différences qui les séparent, et les formes diverces qu'elles revêtent, ne doivent être rapportees qu'à quelques dispositions particulières au tempérament, variable dans les deux sexes et chez tous les individus : il y a même quelquefois plus de dissemblance entre deux hystéries, qu'entre certaines affections hystériques et hypocondriaques. Quant à leur différence tirée du sexe que chacune d'elles semble attaquer de préférence, on ne peut établir sur ce point aucune distinction positive et utile : Whytt et Pomme ont vu des femmes hypocondriaques et des hommes hystériques. Que fait maintenant le siége et la forme que prend cette affection ? La douleur de la goutte en est-elle moins la goutte, qu'elle soit au pouce, au pied, ou dans quelque partie interne? Ainsi, dans toute névrose, l'éréthisme dont elle tire sa source, peut être marqué dans le système général, dans l'estomac, dans les intestins, dans les organes génitaux, etc......, sans perdre le caractère essentiel qu'il imprime à toutes les affections qui en dépendent.

« Par maladie *nerveuse*, *vapeurs*, affections *hystériques* et *hypocondriaques*, on s'entend un peu mieux aujourd'hui, dit M. le Professeur Baumes, dans ses savantes leçons de pathologie; ces névroses, qu'on a si vaguement confondues et distinguées, ne diffèrent nullement par leur nature : on doit les regarder comme des formes d'une même maladie, des espèces d'un même genre, ayant toutes pour condition la mobilité et la lésion du système nerveux, avec cette différence que dans les vapeurs, ou la névropathie, il y a affection générale dans l'appareil

sensitif, sans lésion permanente d'un organe ; tandis que dans l'hystérie, dans l'hypocondrie avec le même vice dans l'action nerveuse générale, il existe un excès de sensibilité fixée dans les organes génitaux, dans les viscères digestifs, ou dans toute autre partie. Ce changement, ou plutôt cette fixation du siége peut bien introduire quelque apparence de maladie dissemblable ; mais ce n'est d'aucune utilité essentielle pour le fond de la maladie. » (*Cours de pathol.*) C'est ainsi qu'au milieu de ce désaccord pénible des opinions sur ce sujet, nous nous sommes attachés à suivre les leçons de nos Professeurs ; et l'École de Montpellier, que l'Europe regarde, depuis bien des siècles, comme la dépositaire de la plus saine doctrine (1), a encore le mérite d'avoir fixé la vérité sur cette matière importante.

§ III. *Idée théorique sur l'État nerveux.*

Pour nous élever à cette recherche importante, il faut rappeler ici quelques notions positives de physiologie, auxquelles se rattache toute bonne théorie. L'analyse la plus exacte des phénomènes vitaux, nous a appris qu'on pouvait les réduire à quelques faits essentiels, qui

---

(1) C'est le but que s'est proposé un auteur plein de talent, M. le Docteur Bérard, dans son *journal de la Doctrine médicale de l'École de Montpellier*, ouvrage qui peut être présenté avec assurance à nos amis, comme à nos ennemis..... Qu'il me soit permis en mon particulier d'acquitter une dette bien chère à mon cœur, et d'offrir à cet estimable ami, le tribut de mon attachement et de ma reconnaissance !

ont servi à établir autant de classes différentes. Ainsi le corps vivant se meut, sent, assimile, etc....... De là sont venues les expressions de *sensibilité*, de *mobilité*, d'*assimilation*, qui ne doivent représenter que les phénomènes eux-mêmes, et qui ne peuvent point signifier une force réelle et particulière. Toutes ces modifications dérivent de la même source, l'action vitale, qui se réfléchit sur tous les organes, et leur fait exécuter par divers actes toutes les fonctions. C'est ainsi que, par la distinction des forces sensitives et motrices, Barthez s'est élevé à la théorie la plus satisfaisante des affections nerveuses (1); réunissant à la doctrine de Stahl sur la force tonique les idées des sensibilistes (Bordeu, Fouquet), qui voulaient que tout fût sensation, et que vivre ne fût que sentir, il reconnut que les véritables causes devaient être cherchées dans les altérations de la sensibilité, et dans leur influence vicieuse sur la mobilité : il sépara les diverses modifications morbides auxquelles ces deux forces sont exposées (2), et indiqua leur exaltation leur diminution, leur inégale distribution, leur irrégulière succession et leurs dépravations.

Mais je ne suivrai point cette analyse savante qui classe tous les faits physiologiques et pathologiques, et qui semble se plier à toutes les nuances et aux bizarreries de la nature dans les affections nerveuses. Je crois que cette mé-

---

(1) Voy. *la Science de l'homme*, tom. II, pag. 173.

(2) B. Aubert; *De morborum, quos nervosos aut vaporosos dicunt, principiis et elementis.*

thode poussée aussi loin ne peut être appliquée à la médecine-pratique, qui, bornée dans ses calculs, empirique dans sa conduite, ne procède que soutenue par l'observation, et ne doit jamais se livrer à des spéculations peut-être justes, mais pas assezbien reconnues pour y fonder sa thérapeutique. Sa pierre de touche est le traitement, et quelque singulières que soient les formes de deux affections, quelque opposées qu'elles paraissent, elle n'ose encore les distinguer, à moins que la diversité des moyens employés ne vienne confirmer la différence de leur nature. Ainsi Dumas, en suivant comme de loin les idées que Barthez avait établies, ne s'est point enfoncé dans ces distinctions physiologiques; mais il a examiné la question sous un point de vue plus général, et en quelque sorte plus clinique : « L'exercice de la sensibilité et de la contractilité, dit ce Professeur trop tôt enlevé à la science et surtout à notre École, peut offrir un désordre et des anomalies qui déterminent des sensations vives et singulières, et des mouvemens irréguliers, insolites, tout-à-fait contraires à l'état naturel; ces deux sortes de viciations dans l'action vitale, produisent deux affections différentes, selon que l'irrégularité porte sur le sentiment, ou sur la force motrice. L'une forme l'*état vaporeux* qui domine le plus souvent dans les affections nerveuses générales, dans l'hystérie, dans l'hypocondrie, etc...... L'autre constitue l'*état convulsif* qui se confond avec le *spasme*, dont il n'est qu'une forme, et qui se rencontre principalement dans l'épilepsie, la catalepsie, etc....... » (*Doctr. des malad. chron.*)

Je ne dois point m'occuper ici du spasme, mais seulement de cet état morbide qui tient à une altération des forces sensitives ou plutôt à la lésion sthénique de la sensibilité. L'Éréthisme nerveux me semble exprimer assez bien l'idée que je me fais de cet état, et renferme les diverses modifications que Barthez a si bien analysées : *Exaltatio sensibilitatis, inæqualis distributio, inæqualis successio, et multigena depravatio*, forment le cortége, et les formes diverses sous lesquelles cette affection élémentaire peut se montrer. Elle affecte généralement tous les systèmes de l'économie animale, et exerce l'influence la plus étendue et la plus profonde sur le genre nerveux de toutes les parties. Elle produit cette disposition des organes qui les rend susceptibles d'être affectés d'une manière vive et désagréable par des causes légères et naturelles ; il n'y a point de phénomènes si bizarres qu'elle ne puisse occasioner : le nombre, la variété, l'incohérence, la disproportion des symptômes, sont les caractères auxquels on reconnaît les maladies qui dérivent essentiellement de l'éréthisme nerveux (Dumas). Ainsi, cet état peut être regardé, comme formant l'élément essentiel d'un grand nombre de névroses ; il embrasse une foule de modifications dans ses phénomènes variés, et ne demande qu'une seule méthode de traitement. Cette analyse pratique me conduira à une distinction entre les affections primitives qui entrent dans la composition de toutes les névroses, et entre les divers moyens thérapeutiques qu'on peut leur opposer.

Ce serait peut-être ici le lieu d'examiner la

manière dont Whytt et Pomme ont considéré l'état nerveux ; car ces deux auteurs, si opposés dans la théorie qu'ils ont chacun adoptée , me paraissent être parfaitement d'accord sur l'idée générale qu'ils en avaient. Il est curieux de faire ce singulier raccommodement entre deux médecins qui semblent si éloignés dans leur doctrine. Whytt dit en propres termes qu'on ne doit appeler *maux de nerfs* que les maladies, où la sensibilité est affectée , où il existe une délicatesse extrême , celles enfin où l'on voit que les moindres causes produisent des effets tout différens que chez les personnes saines. On voit que cette opinion diffère peu de l'*éréthisme* des fibres nerveuses regardé par le docteur Pomme, comme la cause des maladies vaporeuses ; car je ne fais pas attention aux comparaisons absurdes qu'il en a faites. Si maintenant ces deux auteurs ont conseillé une thérapeutique toute contraire, qui avait réussi dans leurs mains, c'est qu'ils ont traité des maladies nerveuses différentes par leurs complications. Dans les faits présentés par Whytt , l'atonie formait un des élémens essentiels de ces névroses, et demandait l'emploi des toniques. Pomme , au contraire , n'a eu à traiter que des malades réduits au dernier degré d'éréthisme par l'abus de la méthode excitante : aussi a-t-il très-bien réussi en employant les moyens les plus doux.

Je dois encore comparer la manière dont Lorry a considéré l'affection nerveuse avec celle que j'ai adoptée , d'après nos grands maîtres , et nous reconnaîtrons que sous le nom de *mélancolie nerveuse* , il n'a voulu exprimer que cet état d'éréthisme, dont j'ai tâché de déterminer la

nature. On sent combien l'expression de *mélancolie* employée, il est vrai, par les auteurs de l'antiquité, aurait des inconvéniens; mais quant à l'idée générale que se faisait Lorry de cet état, il existe une si grande analogie, que je ne puis me dispenser de citer le passage.

« *Omnes morbi nervosi, scilicet hystericæ ethypochondriacæ affectiones, mania, convulsiones, etc..... ex melancoliâ nerveâ pendent et mutato nomine in ipsam reduci possunt.... Melancolia nervea est illa affectio, in quâ motuum atque sensuum organa, in eo peccant atque viliantur, quatenùs ab incurrentium objectorum impulsu, ità percelluntur, ut indè vividiùs, quàm ipsa naturæ temperata conditio postulat, sentiant, atque moveantur......... In quâ motus atque sensus ità vitiatus est, ut non solùm ultrà nativum tonum evehantur organa, sed etiam extrà ordinem naturæ absurdo motûs atque sensûs impulsu ferantur et abripiantur.* » (Lorry, de Melancoliâ).

On sera peut-être étonné que je me livre à ces réflexions, à ces idées théoriques, avant de citer des faits qui doivent être la base de toute discussion médicale; mais quoique la méthode analytique me paraisse préférable pour arriver d'une manière sûre à des résultats rigoureux dans une science nouvelle, j'ai préféré donner l'ensemble synthétique des principes sur ce sujet, avant d'en venir aux détails pratiques, où l'analyse sera mon seul guide; d'autant mieux que l'opinion de tous ces auteurs est le résultat de l'observation la plus multipliée, que quelques faits isolés ne pourraient point remplacer. Je

crois que, par ce moyen, j'aurai embrassé les avantages que présentent les deux méthodes.

§. IV. *Éréthisme nerveux local ou général.*

A peine veut-on étudier l'histoire physiologique de l'éréthisme nerveux, qu'on le voit se présenter sous deux faces bien importantes à saisir. Cet état morbide peut être répandu dans tout le système, ou fixé, localisé sur un point ; et, comme le disent les physiologistes, il peut se faire dans le corps vivant une distribution vicieuse de la sensibilité. Cette concentration des forces sensitives est démontrée par une foule d'expériences (1) positives, et elle est devenue un dogme que la pathologie vient encore confirmer par un grand nombre d'observations fort extraordinaires.

Whytt avait remarqué qu'une délicatesse extraordinaire de l'estomac, ou des intestins, déterminait le plus souvent l'affection nerveuse hypocondriaque ; et cet éréthisme local caractérise le plus souvent l'hystérie, les coliques.... et une foule de maladies de ce genre. Tissot dit avoir vu un homme, doué d'une irritabilité très-vive, qui, après avoir mangé, éprouvait un état de constriction et de douleur si fort, que la digestion en était arrêtée, et elle ne

(1) La Caze, Bordeu, Barthez, Dumas, etc., ont dans leurs ouvrages de physiologie, remarqué ces centres d'action, où la sensibilité semble être en excès dans un organe et rayonner ensuite surtout le corps ; ils ont cité beaucoup de cas, où ce phénomène arrive.

pouvait s'effectuer que dans un bain tiède, dont l'effet relâchant et antifluxionnaire répandait également les forces. Il parle encore d'une Dame qui vomissait tout ce qu'elle prenait, et que des bains, avec l'usage des boissons délayantes, guérirent très-bien. Thierry prétend que dans toutes les personnes nerveuses, il y a toujours une partie qui est plus essentiellement frappée de cet état d'irritation. (*Médec. expér.*)

Souvent cette concentration vicieuse de la sensibilité, donne lieu à des erreurs graves. Baillou rapporte avoir vu traiter pour un catarrhe pulmonaire une hypocondrie avec éréthisme violent de la poitrine. D'autres fois, dit M. Louyer-Villermay, on s'est mépris jusqu'à voir des inflammations aiguës de divers organes, dans des accès purement nerveux : il peut aussi exister des palpitations, qui simulent des anévrismes du cœur, etc..... Il faut donc convenir que, dans un grand nombre de cas, c'est l'éréthisme nerveux d'une partie, qui détermine tous les symptômes particuliers des névroses (1).

Pouvons-nous rapporter à l'éréthisme nerveux local ces phénomènes extraordinaires, qui se rencontrent dans certaines catalepsies,

---

(1) On a voulu rendre raison de ces phénomènes par les liaisons que les nerfs établissent dans tout le corps, et qu'on appelle *sympathies nerveuses*. Mais ces conditions anatomiques ne peuvent expliquer toutes les sympathies qu'on rencontre, et on est obligé de remonter à un principe général, à une loi primordiale qui établi seulement le fait. Cependant, il en est un certain nombre qui dépendent réellement de ces connexions organiques, et dont on peut, en quelque sorte, suivre anatomiquement le trajet.

et dont Sauvages, Fouquet, Petetin de Lyon, nous ont donné des exemples? Il semble dans ces observations, que la sensibilité animale soit entièrement pervertie, et que les diverses perceptions des sens, n'ayant plus lieu dans les organes naturels, se soient fixées sur quelque partie, comme sur l'épigastre...... (1) Avant de classer des faits de cette nature, que le merveilleux met trop au-dessus des faits analogues, pour ne pas soupçonner que les observateurs ont été peut-être la dupe de quelque jonglerie, il faut attendre que ces cas se multiplient assez pour être mieux observés, et pour noter toutes les circonstances, qui peuvent donner la clef de ces singulières aberrations de la sensibilité.

Ces observations d'éréthisme local, qu'il faut bien connaître pour porter quelquefois les remèdes directement, et pour ne pas être induit en erreur par quelques symptômes fixes, ne doivent point faire exclure celles, où une disposition primitive de la sensibilité développe une maladie de tout le système, et celles enfin, où une irritation nerveuse générale détermine secondairement une affection dans une partie. C'est ce qui arrive bien souvent dans la névropathie qui, n'ayant pas d'abord de forme dé-

---

(1) Un médecin rapportait qu'il lui semblait entendre par tout son corps pendant son hypocondrie; et il existe un grand nombre de ces espèces d'aliénations des sens et de l'instinct. C'est peut-être à un état semblable d'exaltation locale de la sensibilité jointe à un état de veille de quelques sens, pendant que les autres sont frappés de stupeur, qu'il faut attribuer ce qui a lieu chez les somnambules et les magnétisés. Au reste, dit Cicéron : *Sufficit si quid fiat intelligamus, etiamsi quomodò quidque fiat ignoremus.*

terminée, finit par se changer en hystéricie, en hypocondrie, etc.....

C'est dans le moment où je parle de l'éréthisme local, que je devrais dire un mot sur une nouvelle doctrine, qui, malgré sa ressemblance avec le Brownisme dont elle n'offre qu'une face, semble vouloir envahir tout le domaine de la médecine. M. Broussais prétend que toutes les névroses tiennent à l'irritation d'un organe, irritation qui se rapproche plus ou moins d'une phlegmasie. On sent combien ce système est borné dans ses principes, stérile dans ses résultats; en avançant que certaines maladies nerveuses sthéniques étaient dues essentiellement à l'éréthisme nerveux local, je suis loin d'avoir, comme le docteur de Paris, localisé, en quelque sorte, ces maladies, et rejeté l'influence générale, que l'action nerveuse peut exercer sur toute l'économie. Je connais trop de faits, où ce point de doctrine est pleinement, démontré pour fermer les yeux à la vérité, et je me contente d'exposer les résultats de l'observation. M. Broussais, pour appuyer ses propositions paradoxales, se rejette sur l'abus qu'on a fait de divers moyens thérapeutiques : « Donnez-moi, dit-il, les moyens de » reconnaître quand ces désordres sont le pur et » simple effet de l'*aberration*, de l'*influence* » *nerveuse*, afin que je n'aie pas la douleur de » voir périr mes malades, en introduisant sur » la membrane déjà trop sensible des voies gas- » triques, un tonique qui deviendra débilitant, » ou un antispasmodique qui augmentera les » convulsions. » L'emploi exclusif des délayans et des antiphlogistiques, qu'il propose, rentre

presque dans la méthode de Pomme, qui est utile très-souvent, comme nous le démontrerons dans la suite. Quant à la théorie exclusive des phlegmasies, proposée par le docteur de Paris, elle ne vaut pas mieux que celle du médecin d'Arles.

§. V. *Éréthisme nerveux chronique ou aigu.*

L'Éréthisme nerveux se présente encore sous deux formes bien essentielles à étudier et qui offrent des modifications variées, soit pour le pronostic, soit pour le traitement. Ainsi l'état nerveux est souvent continu dans sa marche, chronique dans sa persistance, dans sa guérison; ou il présente des accès, des paroxismes qui se dissipent pour revenir bientôt, et se succèdent en laissant des intervalles de repos parfait (1). On peut dire que cette double forme a empêché qu'on n'étudiât cette affection sous son véritable aspect : considérée comme paroxistique, elle n'offre que des indications temporaires et simplement palliatives pour dissiper l'accès, ou supprimer quelques symptômes alarmans; mais on n'a rien fait contre la maladie essentielle, et on n'a pas détruit cette tendance vicieuse qui ramène les attaques, souvent sans qu'aucune cause les ait déterminées. Dans le

---

(1) L'hypocondrie paraît sous la forme rémittente, et le malade souffre d'une manière presque continue, mais avec exacerbation. L'hystérie est parfaitement périodique, et offre de très-longs intervalles de calme.

commencement, où une maladie nerveuse se manifeste, il importe infiniment de prévenir les retours, et on ne doit rien négliger de ce qui peut les suspendre complétement, parce que de fréquentes rechutes rendent l'ébranlement des fibres plus aisé ; et, quoique on ait guéri la cause essentielle de la manière la plus convenable, il demeure quelquefois une disposition prochaine à la même maladie, que rien ne saurait enlever. Les médecins sont assurés par l'observation, que plus on a eu d'attaques de maux nerveux, et plus ils deviennent rebelles dans la suite ; ils semblent même se multiplier, et la cause la plus légère suffit alors pour les faire naître. (Whytt.)

Au milieu des causes générales qui peuvent ramener les accès (1), il faut donc mettre en première ligne *l'Éréthisme nerveux* dont nous avons étudié la nature, et qui devient la source principale des névroses les plus opiniâtres. Nous ne devons pas aussi négliger l'influence de l'*habitude* dont les effets se font ressentir sur tous les actes de l'économie vivante, et qui doit agir également pour déterminer le retour de ces phénomènes morbides. L'habitude des attaques rend même quelquefois ces secousses nécessaires pour ramener le calme ; et lorsqu'une cause a jeté ces personnes nerveuses dans un état d'excitation, elles ne peuvent se remettre, qu'après avoir éprouvé leur paroxisme ordinaire. Il semble que ce soit un acte morbide incomplet, qui a besoin de par-

(1) Voyez Dumas, *Analyse des maladies chroniques.*

courir son cercle ordinaire ; et, comme le dit Camper, c'est l'état d'un ciel nébuleux qui ne peut s'épurer sans orage. On connaît dans ces cas les grandes ressources de la distraction, des voyages, de la perturbation morale ou physique, qui peuvent changer cet ordre vicieux de mouvemens. *Le Génie intermittent* qu'on a appris à mieux connaître, depuis qu'on l'a considéré d'une manière plus générale, peut entretenir ces attaques régulières ou irrégulières des maladies nerveuses. La thérapeutique nous fournit un moyen puissant pour combattre cette cause essentielle et dissiper les accès nerveux qui se trouvent sous son action. Les succès éclatans du quinquina, qu'on peut appeler avec raison *antipériodique*, montrent la véritable cause qui ramène ces maux de nerfs. Je me dispense de citer les faits nombreux, que Medicus a réunis dans un de ses ouvrages.

Lorsque l'éréthisme nerveux se présente sous une forme aiguë, il est ordinairement continu dans ses phénomènes, rapide dans sa marche : il semble ne disparaître un instant, que pour se montrer sous une autre forme. Souvent il tient à quelque complication, où il peut jouer un rôle essentiel, et se dissipe d'autres fois avec la maladie primitive à laquelle il s'était associé, à moins que l'impression faite sur la sensibilité ne persiste et ne change cet état passager en une affection nerveuse chronique, comme il en existe plusieurs exemples dans les auteurs que nous aurons occasion de citer. Mais le plus souvent l'éréthisme nerveux aigu détermine un état fébrile plus ou moins grave, qui peut, dans cer-

tains cas, simuler la malignité, l'adynamie, ou, se compliquant avec ces diverses pyrexies, amener une réaction vive et un trouble général.

§. VI. *Éréthisme nerveux essentiel et symptomatique.*

On a donné le nom de *nerveux* à une foule de maladies très-différentes, et dont la nature était absolument inconnue; c'est ce qui a fait dire, peut-être avec raison, que souvent cette expression vague et insignifiante, était la seule ressource d'un médecin embarrassé, et un véritable voile pour couvrir son ignorance. Dans presque toutes les maladies la sensibilité est altérée, et comme on dit, les nerfs souffrent plus ou moins; cependant on peut restreindre beaucoup tout ce que ce mot offre de trop général, en ne l'employant que dans les cas, où le désordre nerveux est très-manifeste (Whytt). Ainsi, des obstructions dans les viscères de l'abdomen ne peuvent pas être considérées comme une maladie nerveuse, puisque elles existent souvent sans donner lieu à aucun symptôme spasmodique; mais si cette lésion dans les organes amène des convulsions, un état d'abattement extrême, une sensibilité très-vive, la mélancolie, etc..... Alors, c'est réellement une névrose qui tire sa source des obstructions viscérales; à son tour l'hypocondriacie peut ne pas disparaître après la guérison des altérations organiques: de telle sorte que ces deux maladies s'influencent réciproquement,

s'isolent l'une de l'autre; et les indications doivent se tirer de leur prédominance respective. Pour juger de l'importance de cette association, il faut encore distinguer, si la réaction nerveuse est en rapport avec l'altération organique; dans ce cas, l'état nerveux n'est que symptomatique, et ne demande aucune attention : mais si l'appareil spasmodique, qui se manifeste, est entièrement disproportionné avec cette cause primitive, et que celle-ci, très-légère en elle-même, existe souvent dans cet état sans déterminer tous ces phénomènes extraordinaires, alors il y avait chez cet individu une disposition nerveuse très-forte, qui s'est développée à cette occasion; et si cet éréthisme devient d'une telle intensité, qu'il demande seul tous les moyens thérapeutiques, et que sa guérison soit nécessaire pour voir résoudre et dissiper même naturellement ces obstructions, il faudra alors avouer que la nature de cette maladie était réellement nerveuse. Cette conséquence n'est point d'accord, je le sais, avec les principes nosologiques établis pour la classification des maladies; mais elle est d'accord avec la pratique, qui seule a le droit de les distinguer, ou de les réunir.

Maintenant, pour détruire d'avance quelques objections que j'ai entendu faire contre cette manière d'envisager l'état nerveux, il s'agit de répondre à une question. Toutes les fois qu'on parle d'analyse thérapeutique, on demande si cet état existe par lui-même (1), et s'il peut

---

(1) En disant que l'Éréthisme nerveux est *un élément*, je veux exprimer seulement que c'est un état morbide qui devient, dans beau-

être considéré comme isolé et indépendant de toutes les causes d'irritation. On ne peut avoir aucune donnée positive et expérimentale pour discuter d'une manière satisfaisante cette proposition ; aussi est-il plus utile et beaucoup plus médical de demander simplement, si l'éréthisme nerveux peut être essentiel, ou bien s'il n'est toujours que symptomatique d'un autre stimulus. Des faits bien observés nous apprennent que ces deux cas peuvent arriver ; quelquefois même ils se confondent et semblent annuler par leur simultanéité les preuves qu'on pourrait donner pour l'un ou pour l'autre. On a vu, en effet, qu'avec une disposition nerveuse très-exaltée, coïncide souvent une cause excitante, et que le médecin ne peut décider d'une manière rationnelle, s'il doit attaquer et détruire le stimulus, ou bien s'il faut attendre, pour l'enlever, d'avoir calmé l'irritation nerveuse : souvent il est obligé pour amener d'heureux résultats, de conduire ensemble ces deux indications.

J'ignore pourquoi cette distinction, qui concilie tous les faits, n'a point été généralement adoptée, et comment un grand nombre d'auteurs ont préféré se faire sur ce point des idées exclusives, que l'observation, que leur pratique même démentait. Stoll, qu'il faut citer le premier quand on parle d'un grand praticien, mais qui n'a pas toujours-été aussi heureux dans sa théorie, dit

---

coup de cas, source majeure d'indication, et auquel viennent se rattacher toutes les autres modifications nerveuses que je range dans cette classe de faits. Ce n'est pas avouer son ignorance, comme on le répète tous les jours ; mais seulement déclarer qu'on n'a pu remonter plus haut dans cette analyse pathologique.

que, lorsqu'il s'apercevait qu'une maladie avait quelque chose de nerveux, il le rapportait à l'irritation de la fibre qui était devenue plus active, à la suite d'un stimulus étranger, ou qui sollicitait trop vivement des nerfs *très-irritables:* lorsque cette cause excitante a été détruite, ou émoussée, la maladie s'abat d'elle-même, à moins, ajoute le médecin de Vienne, qu'il n'y ait un tel excès de sensibilité, et qu'une telle habitude d'éréthisme ait été imprimée aux nerfs, que l'affection spasmodique persiste, quoique toutes les causes stimulantes soient écartées (*Méd. prat., pag.* 292). On voit, d'après ces idées de Stoll, qu'il attribuait d'abord tous les phénomènes nerveux à un stimulus: c'était là la première notion qu'il s'était faite de cet état morbide, qui cédant à divers moyens de traitement, devait paraître varier sans cesse dans sa nature, et changer suivant les causes qui le produisaient. Mais si cet état d'éréthisme persiste quelquefois, après qu'on a enlevé la cause qui semblait contenir la *raison suffisante* de ces phénomènes, il faut donc convenir que cet état nerveux peut prendre une existence indépendante de la cause qui l'a produite: semblable à cette branche d'arbres qui d'abord a vécu en communauté avec le tronc, mais qui, séparée et enfouie, prend une vie propre et une existence isolée. La même modification nerveuse qu'a observé Stoll à la suite d'un stimulus, peut préexister chez un individu, et donner lieu, sans aucune cause évidente et positive, à une série de phénomènes analogues, comme nous en citerons plusieurs faits dans l'histoire particulière de l'éréthisme nerveux. Il y a cependant

cette grande différence entre l'éréthisme nerveux essentiel, ou purement symptomatique, qu'en confondant ces deux états par leur nature qui paraît identique, il restera toujours dans le premier cas cette disposition nerveuse originaire ou acquise, qui établit le fond des véritables névroses, et forme aussi toute la difficulté de leur traitement.

Donnons pour dernier résultat les conséquences rigoureuses que l'illustre Selle a posées dans sa Pyrétologie : « Un amas d'humeurs peut, » en irritant les nerfs, produire des convulsions, et dans ce cas, cet amas est la cause matérielle; la sensibilité, ainsi que la sympathie nerveuse constituent la cause formelle. » On ne peut nier cependant que cette cause » formelle ne soit quelquefois d'un caractère » morbifique plus important : c'est ainsi qu'un » système nerveux très-irritable peut, avec le » concours d'une humeur âcre, produire des » phénomènes spasmodiques, que ne présenterait pas un système qui le serait moins; mais » le cas est encore bien différent, lorsque la » disposition à l'éréthisme est telle que la moindre impression amène des phénomènes nerveux entièrement disproportionnés à l'excitant: » ainsi dans les affections hystériques les causes » les plus légères déterminent des spasmes, des » convulsions, des coliques, etc....... Des symptômes aussi dangereux produits par une impression si faible, sont l'effet d'une tendance » particulière et vicieuse du système nerveux; » et alors cet état d'éréthisme des parties ne » doit pas être considéré comme la cause formelle, mais bien *comme la cause essentielle*

E

» de la maladie. » (*Pyrétol. méthod.* , *pag.* 24.) Cette doctrine de Selle est parfaitement conforme aux règles de l'expérience, et forme la meilleure théorie qu'on puisse se faire sur ces maladies. Je devrais maintenant citer à l'appui plusieurs observations d'éréthisme nerveux, montrer ses causes particulières, indiquer ses caractères essentiels, tracer son traitement propre, et si j'ajoute ensuite à ce tableau les diverses formes qu'il peut revêtir, et les complications multipliées auxquelles il donne lieu, je crois que j'aurai porté jusqu'à la démonstration son existence réelle et son importance thérapeutique. C'est ce que je dois faire, en donnant l'histoire particulière de cet élément.

DE
L'ÉRÉTHISME NERVEUX.

PARTIE HISTORIQUE.

.... *Nil fuit unquam*
Sic impar sibi. HORAT.

§. I. *Observations particulières.*

OBS. I.re MADEMOISELLE la C. de ***, âgée de 20 ans, traversait une rue dans le temps de ses règles : un gros paquet de linge tombe à côté d'elle ; elle est très-effrayée. Aussitôt ses menstrues se suppriment, et elle éprouve des palpitations et des défaillances. Entr'autres remèdes irritans, on lui fit boire, pour rappeler les règles, beaucoup d'eau de Balaruc. L'effet de ce traitement fut tel, qu'elle tomba dans des convulsions d'une force et d'une longueur, d'une fréquence et d'une bizarrerie si extraordinaire, qu'après avoir épuisé tous les secours physiques de la province, et avoir fait inutilement quelques consultations ailleurs, on ne vit qu'une cause surnaturelle et très-malfaisante, qui pût opérer une telle maladie : on accuse le diable, et après mûre délibération, après avoir bien décidé que tous les

secours de la médecine seraient inutiles, on convient que l'exorcisation était le seul moyen de salut. La cérémonie allait commencer quand M. le M. D***, ami de la maison, arrive par hasard : on était déjà réuni dans le lieu, où la cérémonie allait s'exécuter; il ne trouve qu'un domestique duquel il a beaucoup de peine à savoir ce qui se passe d'extraordinaire ; enfin, instruit, il court à son ami, raisonne avec lui, lui fait sentir toute l'extravagance de cette opération, et en obtient le temps nécessaire pour m'écrire. Je ne vis que les suites naturelles d'une irritation excessive, occasionée par les remèdes violens. Je crus qu'il fallait traiter la malade comme une personne empoisonnée. J'ordonnai l'usage du lait pour tout aliment, pour tout remède, pour toute boisson, et les accidens ne tardèrent pas à disparaître ; ils n'auraient même jamais eu lieu, si on se fût borné après la frayeur à quelques bains tièdes, à un régime doux, quelqnes boissons délayantes, et à un exercice fréquent. Tissot, *Malad. des nerfs, tom. III, pag.* 97.

Obs. II. Madame D.***, âgée de 24 ans, est douée d'une bonne constitution et d'une sensibilité extrême au physique comme au moral : les affections de l'âme lui font éprouver du malaise, des spasmes nerveux avec perte incomplète de connaissance, et même avec convulsion. Le bruit qui la surprend, ou le choc réitéré d'un verre, renouvellent ces accidens. La sensibilité des organes de la génération est fort peu développée. Néanmoins cette dame est devenue mère plusieurs fois ; mais lorsque, dans le rapprochement des sexes, elle ne ressent aucun plai-

sir, ce qui arrive le plus souvent, elle est prise d'une suffocation très-pénible, tombe en syncope et dans des convulsions violentes, mais peu prolongées. Louyer-Villermay, *Mal. nerv.*, *pag.* 86.

Obs. III. *Tenerrima fuit mulier, quæ quindecim annos nata, ab infantiâ delicatula et tenuis, cute roseâ et candidissimâ, cum cruciatibus antè annum menstrua passa erat. Hæc cruda forsàn et nondùm matura, viro militari nupta, absentiam ejus ægerrimè tulit, metuque hostium atque amore forsàn inexpleto mœrens, solitudinem amavit et hominum consortia fugiens, tristem pascebat animum horrendis quos metuebat eventibus. Undè mobilitas summa acquisita, cui favebant, posteà reduce marito, partus bini, ætate, me saltem judice, nimiùm tenerâ, undè partûs nixibus distractæ partes novam acquisivêre teneritudinem, adeòque mobilitatem et exquisitum sensûs acumen. Cui dum indulget, eò sensim devecta est, ut lapillus ex altitudine mediocri cadens, illam illicò convelleret et spasmis artuum, orisque distraheretur, hinc factum, ut dùm omnes à convulsionibus excitandis cavent, favent dispositioni adaugendæ; itaquè res eò deducta ut cibus intrà ventriculum immissus, omnia abdominis viscera convelleret, undè demùm phthisicæ, obeundum fuit cum delirio melancholico et convulsionibus.* Lorry, de Melancholiâ, tom. I, pag. 73.

Obs. IV. J'ai été consulté par une femme, qu'un émétique trop fort, au commencement d'une fièvre catarrhale, mit dans l'état le plus

triste pendant quatre mois : la lumière, l'odeur la plus faible, le plus petit bruit, le plus léger mouvement, la mettaient *à non plus*. Dès ce moment, elle a été sujette à de très-fréquens étouffemens, et elle rapportait à cette époque, l'origine des maux nerveux pour lesquels elle me consultait trente ans après. Tissot, *pag*. 223, *tom. III, ouv. cit.*

Obs. V. Une femme jeune et bien portante, ayant eu une frayeur sur l'eau, éprouva quelques dérangemens, pour lesquels on consulta un homme qui réunissait un peu de réputation et beaucoup d'ignorance ; elle prit plusieurs émétiques en assez peu de jours, et on la mit dans une mobilité si grande, qu'elle ne pouvait plus supporter aucune impression. Son état n'était tolérable qu'autant qu'elle était immobile au fond de son lit, dans une chambre complétement obscure, et où il n'y avait personne ; le service indispensable se faisait par une seule garde, qui était obligée de se déchausser, quoique le plancher fût couvert de plusieurs tapis les uns sur les autres. On la servait sans aucune lumière ; les manches des cuillers étaient garnis pour éviter le bruit et le froid. L'haleine de sa garde lui occasionait des douleurs et des mouvemens convulsifs. Il n'y avait qu'un certain degré de tiédeur auquel les alimens et les boissons lui fussent supportables : un peu au-dessus ou au-dessous, ils lui donnaient des spasmes par l'impression douloureuse qu'ils occasionaient dans la bouche. Une quantité un peu trop forte donnait des convulsions d'une autre espèce par l'irritation de l'estomac. Cet état dura très-long-temps, et la rendit lan-

guissante pour le reste de ses jours. Tissot, *Ouv. cit.*, *pag.* 224.

Ce même auteur cite encore plusieurs autres observations, dans lesquelles l'éréthisme le plus fort établit le fond et la nature de plusieurs maladies nerveuses. *Voy. vol. III, pag.* 96.; *vol. IV, pag.* 166 *et* 176.

Mais l'auteur qui a le plus multiplié ce genre de faits, c'est le docteur Pomme. Il est vrai qu'il joint à une mauvaise théorie un ton de charlatanisme si insupportable, que je me dispense de rapporter les longues observations qu'il a recueillies et qui sont très-curieuses. *Voy. l'Observation de* M.elle Authenant, *Malad. vapor.*, *I.er vol., pag.* 46; *autre obs. pag.* 150. ---- Zimmermann, dans son *Traité de l'Expérience*, en fournit encore quelques exemples; *vol. II, pag.* 258 *et* 302.

§. II. *Étiologie.*

La plupart des causes qui amènent l'éréthisme nerveux, peuvent devenir tour à tour prédisposantes, occasionelles, déterminantes; et cette identité dans les résultats prouve combien cette division scolastique est inutile pour estimer leurs véritables effets sur l'économie animale; mais leur variation et leur intensité, leur succession et leur antagonisme doit former la base de l'étiologie médicale. Nous devons entrer dans quelques détails sur l'étude des causes, parce que c'est en les faisant éviter avec soin, ou en les modifiant, que l'on peut obtenir des succès

durables dans le traitement des affections nerveuses.

A. L'Hérédité est essentiellement le partage de l'éréthisme nerveux ; et ce dogme pratique est entouré de tant de fâcheux exemples, qu'il est presque inutile d'en rapporter. Quelque extraordinaire que paraisse cette chaîne, qui s'établit du père aux enfans, il est cependant assez naturel que le produit participe de l'état des deux individus qui ont coopéré à le former. L'explication, ou la manière dont se fait cette communication, voilà le mystère (1). Quant au développement des maladies héréditaires nerveuses, qui demeurent comme suspendues pendant plusieurs années, quoique la disposition existe toujours, on ne saurait en donner une raison plausible, et il faut admettre cela comme un fait consacré par l'expérience. Cet éréthisme nerveux héréditaire est très-difficile à détruire, parce qu'il est inhérent à la constitution de l'individu (Viridet, Willis, Tissot).

B. Les Ages, dans leurs diverses révolutions, présentent des chances fort variées et des conditions très-favorables à l'éréthisme nerveux. Ainsi l'enfance y est très-sujette; il semble que la nature chez le nouveau-né, ne soit pas encore accoutumée aux impressions qui le frappent. Tout lui fait mal alors : la lumière, le son, l'air même, produisent sur l'enfant des sensations pénibles. Il pleure en venant au monde, et donne, pour ainsi dire, à la douleur le pre-

---

(1) *Qui viret in foliis, venit à radicibus humor,*
Sic patrum in natos abeunt cum semine morbi.
B. Mantuanus.

mier cri de son existence. Quelques rhéteurs ont voulu tirer de ce premier âge de vaines déclamations sur la faiblesse de l'homme : le médecin philosophe mieux éclairé écarte toutes ces préventions ridicules, et ne voit dans les plaintes de l'enfant que la conséquence naturelle des conditions physiques, auxquelles il est exposé. Bien plus, l'enfant pleure parce qu'il est éminemment sensible, et cette faculté est la plus belle de ses prérogatives, celle qui perfectionnée un jour embellira son existence, et multipliera ses plaisirs. Tout chez l'enfant porte l'empreinte de cette susceptibilité nerveuse : la moindre maladie, la plus légère éruption, est annoncée par des convulsions ; mais ce symptôme n'est point fort alarmant chez lui, par cela même qu'il tient à sa constitution (1), à moins qu'il ne prenne beaucoup d'intensité, comme l'a observé M. le Professeur Baumes dans son excellent ouvrage sur ce sujet. La dentition, les maladies vermineuses sont suivies d'une réaction terrible, et rendent toujours les enfans plus irritables ; car l'éréthisme nerveux s'exalte sous l'aiguillon de la douleur.

A la puberté, on remarque chez les deux sexes une exaltation dans la sensibilité, au moral comme au physique ; et souvent cet état se prononce plus vivement après un accroissement rapide du corps (Tissot). Quand cet effort de la nature est fait, l'homme n'est plus autant sujet aux maladies nerveuses, et il sem-

---

(1) Hippocrate a remarqué que les maladies étaient d'autant plus dangereuses qu'elles étaient plus contraires à la nature, ou à la constitution des individus.

ble alors se reposer quelque temps dans sa force : mais bientôt son existence politique, ses vues ambitieuses et toutes les impressions morales lui procurent de nouvelles affections nerveuses bien plus difficiles à guérir.

C. Les Sexes fournissent aussi des considérarions importantes, relativement à la disposition qu'ils portent aux maux de nerfs. On voit, en établissant un parallèle, que les chances malheureuses sont du côté des femmes ; et l'éréthisme nerveux est presque constitutionnel chez elles. Il est aussi des époques, où cette susceptibilité nerveuse paraît s'exalter : ainsi les femmes sont soumises à une fluxion périodique, qui est pour elles une source de maladies habituelles ; le moindre dérangement, le plus petit retard, amène des accidens nerveux très-graves ; et même lorsque les règles sont bien établies, lorsque le but de la nature est rempli, on remarque toujours à cette époque une mobilité extrême. La grossesse, l'accouchement, qui sont souvent accompagnés d'accidens plus ou moins fâcheux, exaltent aussi beaucoup la sensibilité. Enfin, à la cessation des menstrues, il se fait chez elles une nouvelle crise, qui souvent introduit le germe des affections nerveuses les plus désespérantes.

D. Il est des Tempéramens qui semblent dévolus à l'éréthisme nerveux : ils sont caractérisés par une susceptibilité très-vive, qui fait éprouver des sensations fortes et disproportionnées avec la cause excitante. On pourrait presque établir une échelle de rapport entre tous les hommes, relativement à l'impression variable que produit sur chacun d'eux le même

stimulus. Huxham reconnaît un tempérament, où la fibre est délicate, tendre, faible, mobile, tempérament qui s'annonce par un état, où l'on a, dit-il, plus d'esprit que de force: Barthez pense que Stalh a décrit ce tempérament sous le nom de *sensibilité vicieuse* (1).

Le Professeur Dumas dit dans ses maladies chroniques, qu'il y a des traits particuliers aux personnes nerveuses ; et tout le monde connaît l'analyse que le fameux Lavater a fait de la physionomie des hypocondriaques (2). Le tempérament nerveux est tantôt joint à une constitution molle et lymphatique, qui semblerait devoir exclure une sensibilité physique vive ; le plus souvent on l'observe uni à une constitution très-sèche (M. Louyer Willermay). On sent combien cette disposition influe sur le développement de l'éréthisme nerveux ; on peut même, en connaissant bien le tempérament d'un individu, annoncer d'avance les complications que présentera sa maladie, ou le prémunir contre les affections nerveuses auxquelles il deviendra sujet.

E. L'abus de six choses, improprement appelées *non naturelles*, dont la juste appréciation constitue les règles de l'hygiène, fournit une des sources les plus fréquentes des maux de nerfs, soit en affaiblissant et irritant le corps par leur continuité, soit en favorisant les prédispositions qu'elles aggravent.

---

(1) Voyez *la Science de l'Homme*, *tom. II.* — M. le Prof. Hallé a aussi donné le tableau du tempérament nerveux dans un mémoire présenté à la société médicale d'émulation ; tom. III.

(2) Lavater ; *Art de connaître les hommes*, *in-fol.*, *p.* 252.

1.° L'Air peut, par ses variations, augmenter cette susceptibilité nerveuse, ou du moins, étant une des causes principales qui agissent sur nous, devenir l'occasion qui sert à les développer; cependant, il est assez difficile d'évaluer ses effets directs, parce qu'il faut l'isoler d'une foule d'autres circonstances; aussi ne donnerai-je que les idées les plus générales sur ce sujet. Berryat, médecin à Auxerre, a examiné les rapports qui existaient entre le poids de l'atmosphère et les maladies nerveuses; il était même parvenu, après des expériences multipliées, à pouvoir assigner, d'après la hauteur du baromètre, l'état où se trouvait une jeune demoiselle très-nerveuse qu'il avait observé plusieurs années. Mais, on ne peut établir aucune règle positive, et tous ces résultats sont très-variables. Il faut rappeler ici ces deux observations singulières de Tissot, qui prouvent bien l'influence que font éprouver aux personnes nerveuses des circonstances météorologiques, même opposées: cet auteur a vu une femme très-sensible, qui, dans un air pesant, humide, et soustraite à l'impression rafraîchissante du vent du nord, ne pouvait faire un pas sans avoir une attaque de nerfs; mais, dans un air vif et sec, elle faisait aisément une longue promenade sans en être incommodée: le vent du nord qu'elle respirait avec plaisir, lui donnait toujours de la force et de la gaieté; au contraire, une autre femme nerveuse ressentait les symptômes hystériques les plus graves dans une atmosphère sèche, et ne recouvrait la faculté de respirer, que dans une vapeur émolliente (1).

Les pays d'une température trop basse ou

trop élevée, le passage subit de l'une à l'autre, déterminent des accidens fâcheux ; mais on a observé que les saisons humides et chaudes agissaient le plus directement comme causes prédisposantes (Bisset , Huxam , Lind). L'influence du froid est bien plus active pour produire les attaques nerveuses ; mais elle n'est pas aussi efficace pour amener cet état d'éréthisme constitutionnel, qui est propre aux peuples du Midi. Hippocrate , Galien, Cartheuser, Zimmermann, ont parlé de l'impression forte du froid , qui est très-contraire aux personnes délicates et sensibles (*nervis frigus inimicum*). On a voulu attribuer exclusivement les maladies nerveuses aux climats chauds ; mais cette règle offre beaucoup d'exceptions par le concours de diverses circonstances qui modifient cette influence. Ainsi, l'Angleterre est un pays froid, et présente beaucoup d'hypocondries , parce que cette contrée est sombre, toujours humide, et qu'une foule de causes morales viennent principalement aggraver ces effets locaux. D'un autre côté, on remarque que les Africains, surtout ceux qui vivent dans les Zones brûlantes , sont très-peu sensibles. Il semble que la haute température à laquelle ils sont exposés , les ait

(1) J'ai vu en Italie, que bien des personnes faibles, irritables, douées d'une grande sensibilité se trouvaient beaucoup mieux lorsque le vent du Sud dominait. Le vent du Midi (à Montpellier *vent marin*), à raison de son humidité tiède , a quelque chose d'analogue aux bains de vapeurs; et c'est de là que paraît dériver son action bienfaisante sur certains individus nerveux ; tandis que pour les gens robustes et bien portans, cet air paraît lourd , affaiblissant: c'est dans ce sens qu'Horace l'appelait *aër plumbeus*.
Marcard ; *De l'usage des bains*, *p*. 150.

jetés dans un état de stupeur (1). Ils sentent faiblement, et cependant sont très-sujets aux spasmes, aux convulsions : cette contradiction apparente n'en est pas une dans la manière dont j'ai considéré l'état nerveux.

L'électricité qui surcharge l'atmosphère dans le temps d'orage, se fait sentir d'une manière bien vive chez les individus irritables, et détermine souvent des attaques spasmodiques. On pourrait attribuer à cet excès d'éréthisme, la frayeur que font naître chez certaines personnes très-raisonnables le bruit du tonnerre et les éclairs.

2.° Le Régime nous offre une des sources les plus fréquentes et les plus réelles des affections nerveuses. Les impressions que portent sur les voies digestives les diverses substances alimentaires ou excitantes dont nous abusons, ne tardent pas à déterminer un éréthisme très-fort dans ces parties, et à amener les symptômes nerveux les plus profondément établis : on a prétendu que s'était en affaiblissant l'estomac que ces excès produisaient des accidens graves; mais, parce que les digestions sont dérangées, que toute l'économie éprouve un grand malaise, il ne faut pas croire que ce soit toujours par atomie (Whytt); tous ces symptômes sont très-

(1) Barthez dit, dans son beau chapitre sur l'influence des climats, que *dans le Midi la chaleur peut dessécher et rendre calleuses les houppes nerveuses de la surface du corps* (*Sc. de l'Hom., tom. II, p.* 263). — Ce n'est point ici un paradoxe que j'ai l'intention d'établir sur quelques faits particuliers; mais j'ai voulu seulement indiquer une exception à la règle générale que j'avais établi précédemment, parce que je crois que les extrêmes de la température détruisent la sensibilité : voyez les Lapons et les Hottentots.

souvent la suite de l'irritation vive, dont les viscères abdominaux sont le siége (1).

Les alimens sont destinés à réparer notre corps ; mais l'abus que l'on fait dans la quantité et dans la qualité des substances, le luxe de nos tables, la recherche des mets, les épiceries dont on les assaisonne, en excitant l'appétit au-delà des besoins, rendent les repas très-préjudiciables à la santé. Au reste, si les festins somptueux déterminent le développement des névroses, la misère et les mauvais alimens procurent souvent au bas peuple un état d'éréthisme nerveux très-fort, et d'autant plus dangereux, qu'il s'associe à la faiblesse et à quelque cachexie (Carol. Piso). Valmont de Bomare, dans son dictionnaire, observe que l'action des nerfs est bien moins marquée chez les peuples montagnards qui vivent de farineux; et ce fait a été rapporté également par Viridet, médecin à Morges. Au reste, c'est surtout dans les cas, où il existe primitivement une sensibilité vive de l'estomac, qu'on doit surveiller la nourriture; les mets les plus innocens produisent alors des accidens fort extraordinaires.

L'abus des boissons est encore plus dangereux, et ces excès répétés peuvent seuls déterminer des maladies nerveuses graves chez les personnes qui y sont le moins sujettes. J'ai connu des individus qu'un léger excès en

---

(1) Je ne veux point parler ici des antipathies naturelles, ou acquises, pour certaines substances, dont la plus petite quantité, et souvent la simple vue suffit pour déterminer des attaques de nerfs (Tissot). Au reste toutes ces aversions instinctives sont beaucoup plus communes chez les personnes nerveuses et irritables (Whytt).

ce genre, sans ivresse, jetait le lendemain dans un état de mobilité et d'excitation extraordinaire; et Tissot rapporte que plusieurs personnes, dans les mêmes circonstances, éprouvaient une sorte de désespoir hypocondriaque, avaient quelques légers spasmes, et versaient des larmes comme une femme hystérique. Mais quand l'éréthisme nerveux existe et qu'il est une fois établi, la plus petite quantité de vin, ou d'autres liqueurs excitantes, devient une cause assurée d'attaques de nerfs : malheur alors, si on s'abandonne à l'idée que ces affections spasmodiques dépendent de la faiblesse des voies gastriques; les boissons toniques et échauffantes sont alors de véritables poisons, comme on le voit d'après les observations de Ch. Le Pois, Hoffmann, Pomme....

Les infusions chaudes de thé, dont l'usage est devenu une manie habituelle dans certains pays, produisent aussi des effets bien marqués sur le système nerveux : ces boissons affaiblissent l'estomac, et irritent sa sensibilité; effets simultanés qui, loin de se contre-balancer, sont la source la plus ordinaire des affections nerveuses. Aussi a-t-on remarqué que depuis l'introduction de l'usage du thé en Hollande (1), il y avait beaucoup plus de ces maladies (Andrée, Camper).

Le café, qui est aussi une boisson d'habitude, produit des effets encore plus désastreux; mais comme il est très-excitant, il avertit presque

---

(1) Une célèbre académie de ce royaume, avait proposé cette question intéressante à résoudre, mais cette cause ne peut-être isolée de l'augmentation des richesses et du luxe, que le commerce introduisit, dans très-peu d'années, chez ce peuple auparavant si simple et si frugal.

sur le moment de la mauvaise impression qu'il détermine chez quelques personnes nerveuses (Viridet, Louyer-Villermay, Pomme).

Nous pouvons parler ici des substances irritantes, vénéneuses, que l'ignorance ou le crime emploient quelquefois, et dont les effets, lorsqu'une lésion organique et la mort n'en sont point les suites, portent le désordre dans le système nerveux, et déterminent des accidens spasmodiques très-forts ; il arrive souvent que cet état devient habituel, et que toute l'économie conserve toujours les traces de cette vive commotion.

C'est aussi de la même manière que notre art, par ses fausses manœuvres, est lui-même une source de maux. *Etenim*, dit Morgagni, *plures sunt medici*, *qui ægros interimunt*, *quia nesciunt ipsi quiescere*. En effet, l'abus des antispasmodiques donne lieu à l'apparition des symptômes nerveux graves : si ces remèdes dissipent l'accès, par la propriété irritante ils exaspèrent encore la disposition nerveuse, comme Pomme l'a observé dans un grand nombre d'hystéries. L'emploi inconsidéré des toniques, donne lieu aux mêmes inconvéniens ; mais les émétiques et les purgatifs sont ceux qui offrent le plus de danger. Lorry et Tissot citent plusieurs faits, où ces substances administrées à des hommes de lettres, à des femmes délicates, ont causé des attaques de nerfs très-fortes.

3.° L'état des sécrétions et des excrétions est aussi bien important à examiner, relativement aux maladies nerveuses que ces dérangemens développent fréquemment. La suppression de la

transpiration et de la sueur, peut occasioner des accidens nerveux chez les personnes, qui y sont déjà prédisposées (Willis).

L'éjaculation excessive de l'humeur séminale, est une des causes essentielles, dont le traité sur l'onanisme par Tissot peut faire sentir tout le danger : les maux, qui en résultent, sont en général bien plus grands chez l'homme que chez la femme, sans doute à cause de l'importance de la liqueur prolifique chez le premier (1). Cependant il faut encore réunir à ces pertes fréquentes les spasmes voluptueux, qui fatiguent tout le corps et irritent principalement le système des nerfs. La continence peut amener aussi des attaques très-fortes : l'histoire du Curé de Guienne, rapportée par Buffon, et celles de plusieurs Religieuses, nous instruisent assez sur ces terribles suites, par les tableaux effrayans que ces malheuses victimes du devoir et de la vertu ont présentés.

L'alaitement, qui était autrefois un fardeau pour les femmes, est devenu, grâces aux efforts réunis des philosophes et des médecins, le plus doux attribut de la maternité. Mais, c'est une erreur de croire qu'en suivant les lois de la nature, toutes les femmes doivent être exemptes de maux ; souvent la sécrétion trop abondante du lait épuise ces corps faibles, qui tombent dans les vapeurs, ou dans une consomption nerveuse. Il faut alors tout le pouvoir des médecins et de l'amitié, pour

---

(1) Cependant le médecin de Lausanne a été consulté par un mari et sa femme, chez lesquels le même abus des plaisirs vénériens avait occasioné des accidens, peut-être plus forts chez la femme.

empêcher ces tendres mères de se sacrifier pour leur nourrisson.

Le dérangement des règles est une des sources les plus ordinaires des maux de nerfs chez les personnes du sexe ; et j'ai déjà fait pressentir cette influence, en parlant des diverses périodes de la vie de la femme. Ainsi, leur première apparition, leur rétention, leur cessation définitive, amène toujours un réveil de la sensibilité, et souvent des maladies nerveuses fort graves. Les pertes blanches, par l'affaiblissement qu'elles déterminent, et les hémorrhagies abondantes, ont aussi pour effet secondaire de déterminer un état d'créthisme nerveux, que le moindre stimulus excite. Hippocrate avait dit : *Convulsio fit aut ab evacuatione, aut à repletione sanguinis.*

4.° Le repos excessif, une vie oisive et mondaine sont des circonstances qui favorisent singulièrement cette disposition nerveuse ; et l'aimable Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, avait bien raison, en disant : « Je suis persuadée que la plupart de nos maux viennent d'avoir toujours le cul sur selle. » On a vu des paysans robustes, des militaires actifs, occupés tout-à-coup à des arts sédentaires, devenir vaporeux (Réveillon). C'est ici surtout que se fait sentir l'influence des diverses professions, où le corps demeure dans une inaction presque complète : les littérateurs, les hommes d'étude, qui, retirés dans leurs cabinet, joignent à l'excitation morale, le repos et une position vicieuse du corps, sont très-sujets aux affections nerveuses ; parmi les métiers, on peut distinguer celui de tisserand, de cordonnier, de tailleur : ces ouvriers se livrant à peu de mouvemens, de-

viennent très-souvent hypocondriaques (Rammazzini , Zimmermann).

L'éducation efféminée que l'on donne aux enfans , soit au physique , soit au moral , contribue puissamment à développer ces maladies. Les Anciens avaient bien senti son importance dans leurs institutions politiques, où ils fixaient la manière dont on devait élever la jeunesse. Nous avons abandonné les précieux documens qu'ils nous avaient transmis : aussi que nous sommes loin de la vigueur de ces peuples, et combien de nos maladies étaient inconnues aux Spartiates !..... (1)

Un sommeil trop prolongé , une couche trop molle, affaiblissent beaucoup, et impriment en même temps aux organes de la génération une sorte d'excitation , qui devient le principe de plusieurs affections de ce genre (Louyer-Villermay).

Les veilles long-temps continuées, en fatiguant les sens , procurent l'insomnie, résultat de l'irritation et de la mobilité qui s'empare de tout le système. Tissot et Boërrhaave l'ont éprouvé , après des études long-temps prolongées dans la nuit. Les veilles sont d'autant plus préjudiciables, que l'on se livre aux travaux de l'esprit , aux plaisirs vénériens, à la danse, etc. (2);... et c'est sans doute à l'occasion de tous ces excès , que

(1) C'est le physique de l'éducation, dit l'auteur de la philosophie naturelle, c'est la culture du cœur et de l'esprit, c'est surtout l'éloignement des jouissances prématurées, qui mettent une si grande différence entre nos vieillards de 20 ans, et la belle jeunesse de l'ancienne Grèce.

(2) Ce dernier abus est devenu bien dangereux aujourd'hui, à cause de l'introduction de quelques danses étrangères, surtout des walses:

le séjour des villes, comparé à l'habitation des campagnes, présente une aussi grande différence. La plupart des tristes hypocondriaques et de nos charmantes vaporeuses, se trouvent au milieu des cercles et dans les réunions de nos cités.

5.° Les habillemens, que je range dans les matériaux de l'hygiène, peuvent devenir une cause assez ordinaire des maladies nerveuses. Il y a long-temps que les philosophes et les médecins se sont plaints de la contradiction qui existe entre le corps des femmes et les formes que la mode imprime à leurs vêtemens. Ces corsets, qui les renferment dans de véritables gaînes, la nudité de leur sein et de leurs bras, les exposent à une foule d'incommodités, qu'elles pourraient bien éviter (1). Je ne dis rien des divers cosmétiques, qui sont en général proscrits, non à cause des inconvéniens de leur usage, ce qui n'arrête jamais la vanité, mais à cause du ridicule dont on les a couverts.

6.° Les affections morales sont une des sources les plus fréquentes des maux de nerfs: elles entrent presque toujours dans les effets que produisent les autres circonstances physiques;

---

l'entrelacement des danseurs, l'action de tournoyer, au son des instrumens, au milieu d'une foule d'objets qui animent les sens, en voilà bien assez, sans y joindre aucune cause morale, pour exciter le système nerveux de jeunes demoiselles, toujours si sensibles.

(1) On a crié dans ces derniers temps, contre le danger des costumes Grecs, contre la nudité des femmes...... Je ne parle pas de la morale; mais en physiologie tout ce qu'il y a de répréhensible, c'est que la mode a une marche plus rapide que celle de la sensibilité, qui n'a pas le temps de s'accoutumer à ces prompts changemens de costume, du matin au soir, d'un moment à l'autre.

Bichat; *an. gén. t. IV, p.* 719.

et comme le dit Fontenelle, si le corps par ses maladies a le droit d'affliger l'âme, l'âme à son tour exerce bien le même droit sur le corps. On peut examiner les causes morales sous trois points de vue, la vivacité de l'imagination, les contentions d'esprit et les passions.

L'influence de l'imagination détermine, souvent à la moindre occasion, un éréthisme dans le système nerveux, que rien ne peut empêcher. Elle rend plus actives les relations des sens, et pervertit, exagère toutes les impressions qu'ils lui portent (1). C'est à cette source qu'il faut rapporter les grands effets de l'imitation chez certaines personnes nerveuses; on sait avec quelle facilité cette espèce de contagion morale se communique et se propage; il suffit d'une conversation sur une maladie, de la simple vue d'un malade, pour la causer sur-le-champ et la réaliser en quelque sorte. Parlerai-je de ces affections, pas toujours imaginaires, qu'une lecture indiscrète des livres de médecine amène chez les gens du monde, qui bientôt croient voir sur eux-même le tableau effrayant qu'ils ont lu? malheureusement leurs craintes, fictives d'abord, ne tardent pas à se changer en maux réels. Quel est l'élève en médecine que les études et les occupations de son état n'ont point plongé souvent dans la mélancolie? La lecture des romans (2), qui semblent être le seul aliment de l'esprit des femmes, est une des

---

(1) Le grand crédit des visions, des enchantemens et de tels effets extraordinaires, vient de la puissance de l'imagination (Montaigne).

(2) Uue jeune fille, qui lit au lieu de courir et de s'amuser, sera à 20 ans une femme de vapeurs, et non une bonne nourrice (Tissot).

principales sources de cette excitation nerveuse : se créant toujours un monde imaginaire, elles ne peuvent trouver dans l'ordre ordinaire des choses assez de sensations pour contenter leur désirs : de là, le goût des spectacles, des amusemens, des excès en toute espèce de plaisirs, qui composent presque l'existance des personnes du sexe dans les grandes villes, jusqu'à ce que l'âge vienne détruire tous ces prestiges et les précipiter dans le temps de regrets, qu'un auteur a nommé *l'enfer des femmes.*

Les contentions d'esprit auxquelles se livrent les gens de lettres, les artistes..... sont la cause principale du dérangement et des affections nerveuses qui les rendent, pour ainsi dire, continuellement malades. Tissot, dans un ouvrage où il veut tracer l'hygiène qui leur convient, a montré une foule d'observations sur ce sujet. La fluxion érébrale, la tension de tout le système, l'inaction du corps, qui accompagnent les travaux de l'esprit, amènent bientôt des accidens nerveux très-graves ; et peut-être est-il nécessaire pour développer les facultés morales, que cet état d'éréthisme nerveux existe dans toute sa force. C'est parmi les hommes d'études, les personnes livrées aux travaux du cabinet, les musiciens, les peintres et les poëtes les plus distingués, que les maladies nerveuses font le plus de ravages. J.-J. Rousseau, Collin-d'Harleville, Grétry, l'aimable Bernardin-de-Saint-Pierre, le trop fameux Kotzebüe, etc..... ont parlé de leurs maux de nerfs dans les ouvrages qu'ils nous ont laissés : en général, on remarque que tous ces individus étaient bizarres, singuliers,

dans leurs actions (1). Il semble que la nature ait voulu les punir de l'abus qu'ils ont fait de leurs facultés : en créant l'homme, elle lui a donné des talens, non pour qu'il se distinguât au-dessus de ses semblables, en ruinant sa santé ; mais pour qu'il jouît tranquillement de ces avantages et rendît son existence heureuse. Aussi, quand le philosophe de Genève a dit que l'homme qui s'enfonçait dans un cabinet pour étudier était *un animal dépravé*, on n'a point voulu le comprendre ; et cependant ce mot est plein de vérité, si on le considère sous un point de vue médical, et en réfléchissant aux infirmités auxquelles des études forcées disposent.

Les Passions (2), par les secousses qu'elles impriment au physique, et par l'exaltation morale qui en est la source, déterminent très-souvent des maladies nerveuses : mais parmi toutes les affections de l'âme, il en est qui paraissent plus directement porter leur impression fâcheuse sur le système nerveux : ainsi, d'après les observations de Whytt, Lorry, Zimmermann, la frayeur, l'amour, la tristesse appartiendraient plus spécialement à cette classe. Dumas a remarqué que l'état nerveux, qui se

(1) Sénèque a dit dans ce sens : *Nullum est ingenium sine mixturâ dementiæ.* — Aristote demande : *Cur homines qui ingenio claruêrunt et in studiis philosophiæ, vel in carmine fingendo, vel in republicâ administrandâ, vel in artibus exercendis, melancholicos omnes fuisse videamus.* Problem. s. 30.

(2) Zimmermann a dit élégamment, que les passions étaient les zéphirs, à l'aide desquels nous devions conduire notre nacelle sur l'océan de la vie, mais qui souvent nous amenaient des orages et des tempêtes. *Tr. de l'expér.*

joint à diverses affections, et qui décide les phénomènes de douleur, de spasme, de vapeurs, est presque toujours lié aux mouvemens de quelque passion cachée ou antérieure.

F. Nous ne devons pas oublier les diverses maladies, qui, par les douleurs qu'elles procurent, et l'état d'atonie qu'elles introduisent dans le système, deviennent une source fréquente de maux nerveux. Je ne puis entrer dans d'autres détails sur ce point (*Voy. Tissot, III.e vol. pag.* 234). Cependant je dois encore faire mention des opérations chirurgicales, dans lesquelles des souffrances vives, l'impression forte que fait sur le moral du malade, la vue des instrumens et de l'appareil, souvent plus effrayant que l'opération même, sont bien propres à déterminer cette réaction nerveuse (1).

§. III. *Diagnostic.*

Il serait trop difficile de donner tous les symptômes qui se rencontrent dans cet état ; on pourrait même considérer ce travail comme de nulle utilité, puisqu'ils sont si multipliés, et souvent si contraires, que leur énumération ne fairait qu'obscurcir l'idée qu'on doit en avoir. *Dies me deficeret, si omnia quæ gravant hystericos enumerare velim*, dit Sydenham, pag. 160. Le diagnostic d'une maladie, et surtout

---

(1) On sait avec quels succès M. le Prof. Delpech administre l'opium à très-haute dose, dans ces cas difficiles.

d'une affection élémentaire, ne se compose pas de tous les phénomènes qui peuvent s'y rencontrer, mais plutôt de ceux qui lui sont propres et qui dénotent, d'une manière presqu'assurée, sa nature. Ainsi, malgré les préceptes philosophiques des *Observationistes*, comme les appelle un de nos Professeurs, de ces médecins qui comptent jusqu'aux soupirs de leurs malades, nous croyons faire mieux connaître l'Éréthisme nerveux, en faisant seulement mention des caractères essentiels qui le distinguent. Whytt et Tissot avaient bien senti cette vérité, et ils ont tracé le tableau des affections nerveuses, non pas en détail, mais à grands traits.

Caractères Essentiels. — 1.er *Caractère.* Il doit se tirer des causes antérieures physiques, ou morales, qui ont donné lieu à la maladie. Ainsi, une constitution très-irritable, l'existence de quelque chagrin ou de toute autre émotion forte, doit faire soupçonner que le système nerveux a été intéressé et vivement ébranlé. On ne saurait dire combien la connaissance des signes anamnestiques, influe sur le diagnostic de cet état. Tissot raconte un fait mémorable d'une syncope qui, déterminée par une passion d'âme, allait être traitée par l'émétique, comme une apoplexie, lorsque la connaissance de la cause qui l'avait fait naître, vint fort heureusement ouvrir les yeux du médecin.

2.e *Caractère.* Il y a une susceptibilité extraordinaire, que la moindre cause met en jeu, et qui réagit sans aucune proportion contre des impressions faites très-légèrement. Ainsi, la respiration est égale, mais il faut un rien pour faire tousser l'individu (Zimmermann). Un

léger bruit lui fait peur : une marche rapide l'effraye ; la boisson trop chaude ou trop froide, ou un peu excitante, lui donne des convulsions (Tissot).

3.e *Caractère.* Perversion des sens. Il est un certain mode d'impression, que doit produire une telle cause, même en supposant une sensibilité très-exquise ; mais ici on ne peut prévoir le résultat, rarement fâcheux, mais fort singulier, qui en provient. Il y a dépravation souvent complète dans la sensibilité, et les organes des sens sont frappés de diverses illusions, ou hallucinations inconcevables. Le goût se trouve altéré, au point que le malade désire les objets les plus bizarres, les plus dégoûtans : il voit mille figures imaginaires ; son oreille est frappée par divers sons ; enfin toutes ses sensations sont perverties.

4.e *Caractère.* L'état du moral indique souvent l'éréthisme nerveux, qui complique une maladie, et qui, comme caché, ne se montre que par cette exaltation dans les facultés intellectuelles : alors les malades n'offrent que pétulance dans leurs actions, vivacité dans leurs réponses, exagération dans leurs idées ; ils s'irritent pour la moindre chose ; quelquefois ils sont d'une gaieté folle ; mais le plus souvent c'est un accablement général de l'esprit, et ils passent quelquefois de l'un à l'autre dans un très-court espace de temps.

5.e *Caractère.* Variations et oppositions des symptômes. Les autres affections ont une certaine persistance dans les phénomènes qu'elles présentent ; et ceux-ci, une fois établis, suivent leur cours et durent pendant quelque temps ;

au contraire, les symptômes propres à l'éréthisme nerveux varient sans cesse dans leur nature, dans leur siége, dans leur intensité: *Affectionibus magis vagis, quàm stabilibus molestum*, dit Alberti. A une sensation très-forte de froid succédera une chaleur accablante: le malade sera très-chaud, et se plaindra en même temps d'une *eau glacée*, où il croit être plongé (Pomme). Des douleurs erratiques parcourent le corps et semblent se fixer sur divers organes; des migraines affreuses, des coliques se manifestent souvent: on croirait à un rhumatisme ou à une lésion organique; mais la disparition subite de ces points douloureux fait bientôt reconnaître la nature nerveuse de ces accidens. Des mouvemens convulsifs et variables surviennent dans diverses parties; des spasmes plus ou moins forts se manifestent et donnent lieu à des sensations singulières, comme celle de la boule hystérique: quelquefois l'hydrophobie se rencontre (Landré-Beauvais). L'éréthisme nerveux peut aussi se masquer sous la forme d'une profonde adynamie (Marcard). A des syncopes alarmantes, à des attaques tétaniques succèdent des vomissemens, des palpitations (Whytt). D'autres fois, on remarque des vertiges, des étourdissemens qui se terminent par un flux abondant d'une urine pâle et limpide. L'éréthisme nerveux n'est souvent appréciable par aucun phénomène extérieur: le malade se plaint de malaise et d'une sensibilité incommode, qu'il exprime par ces mots: « *Les nerfs me font mal.* Le pouls est sujet à une foule de variations: il est tantôt lent, mou, puis vite, serré,

non-seulement chez des personnes également nerveuses, mais en l'observant chez le même individu et dans un court espace de temps. On voit, d'après ce court aperçu, que les symptômes de l'éréthisme nerveux sont excessivement variables, et on peut dire de cet état : *Mobilitate viget.* Aussi Sydenham lui avait donné le nom de prothéiforme, pour indiquer qu'il ne fallait point s'en laisser imposer par ces diverses transformations.

6.ᵉ *Caractère.* Irrégularité dans l'invasion, dans sa marche, dans sa durée. En général, l'éréthisme nerveux manifeste son influence d'une manière brusque et instantanée (Lorry, *tom. I, pag.* 114). Ces phénomènes paraissent et se succèdent sans qu'ils soient amenés par le cours de la maladie, ou par des circonstances étrangères ; mais il est des affections nerveuses chroniques qui viennent si lentement, que les malades ont de la peine à en préciser le commencement ; cette lenteur dans les phénomènes est souvent due à une dégénération des solides et des humeurs qui vient peu à peu déterminer l'irritation nerveuse. Quoi qu'il en soit, cette exception ne détruit pas la règle que nous avons posée, et le plus souvent sa marche et sa durée est sujette à une foule d'anomalies : les accès sont quelquefois très-longs, très-forts, très-uniformes ; d'autres fois courts, faibles et irréguliers (Tissot).

7.ᵉ *Caractère.* Appareil effrayant et peu de danger en réalité. Ainsi les symptômes les plus formidables se développent dans cette affection, et attaquent souvent des organes essentiels à la vie ; mais ces accès n'ont aucune

suite fâcheuse; le délire, la léthargie, la mort en apparence la plus complète (1). peuvent avoir lieu, et tous ces accidens se dissipent bientôt. Jamais, dans aucun cas, le malade ne tombe si mal et ne revient si vite en santé; il semble que ce soit une intempérie de la nature (qu'on me pardonne cette comparaison), à peu près semblable à celle dont le principe moral est affecté, lorsque poursuivi par une imagination vive, il rêve le plus grand danger et s'effraie comme s'il existait.

8.e *Caractère*. Reproduction et disparition de tous les symptômes sans cause assignable, et le plus souvent sans crise sensible. Ce phénomène, qui ressemble à une délitescence et dont on est si souvent le témoin, ne doit pas faire craindre de mauvais résultats, comme dans les autres affections. Mais, il faut les regarder comme propres à l'état nerveux, et surtout ne point attribuer cette guérison subite et naturelle à quelques remèdes insignifians, qui n'y ont aucune part (Tissot). Cette circonstance de ne point présenter de crise apparente, avait été remarquée par les Anciens, qui avaient appelé ces maladies *sans matière*, et cette solution *lysis*. La guérison, en effet, ne doit dépendre

---

(1) Asclépiade, Pline le naturaliste, Ambroise Paré, Lancisi, etc., ont recueilli et observé des faits de mort apparente, qui avait donné lieu à des méprises bien fâcheuses et souvent à tous les préparatifs pour l'inhumation. Un des plus remarquables est celui de Milady Roussel : son mari qui l'aimait tendrement ne voulut point qu'on l'enterrât; et elle demeura huit jours sans présenter aucun signe d'altération; lorsqu'au son des cloches d'une église voisine, Milady se réveilla comme en sursaut et dit : *Voilà le dernier coup de la prière, allons, il est temps de partir.* Elle se rétablit parfaitement.—*Journal des Savans*. Ann. 1745.

que du retour des forces vitales à leur type naturel, à moins que quelque altération humorale ne soit venue compliquer l'éréthisme nerveux.

9.e *Caractère.* Effets très-variables des remèdes. Des moyens très-légers peuvent guérir cette affection, et dans d'autres cas, des substances même indifférentes l'augmentent et l'aggravent sensiblement. Ainsi, quand on voit un médicament n'avoir pas son effet accoutumé, et produire des phénomènes extraordinaires, il faut alors soupçonner l'existence cachée de l'éréthisme nerveux (Pommé).

10.e *Caractère.* Nulle trace de lésion organique après la mort. Malgré les symptômes locaux les plus formidables, fixés d'une manière constante sur un point du corps, l'autopsie cadavérique ne démontre aucun signe d'altération, et vient confirmer la nature purement nerveuse de la maladie. Après un diagnostic, en apparence le mieux fondé, le médecin est fort étonné de trouver les parties dans la plus parfaite intégrité (Morgagni, Lieutaud).

Je n'ai point besoin d'avertir, en terminant ce tableau, où j'ai accumulé les principaux signes, qu'ils ne se rencontrent pas tous dans une maladie nerveuse; mais il suffit qu'on en trouve quelques-uns réunis pour donner le caractère essentiel de la maladie.

Distinction Pratique. Malgré tout ce que nous venons de dire pour favoriser le diagnostic de l'éréthisme nerveux, il y a quelques états morbides qui peuvent le simuler dans plusieurs phénomènes. Ainsi, on peut le confondre avec l'irritation inflammatoire, qui souvent amène à sa suite

des symptômes analogues ; mais un tableau comparatif en fera bientôt sentir toutes les différences.

Érethisme Nerveux.	Irritation Inflammatoire.
1.° L'Érethisme nerveux survient chez les personnes faibles, nerveuses ; il est déterminé le plus souvent par des causes morales, par une vie molle et efféminée,.....	1.° L'irritation inflammatoire se développe chez les individus sanguins, forts, à la suite des causes physiques excitantes......
2.° Il fait éprouver tantôt du froid, tantôt une chaleur sèche, comme par bouffées; il est accompagné de mouvemens spasmodiques fixes ou erratiques; le pouls est concentré, petit, très-vite, ou fort lent; ...	2.° Elle détermine une chaleur halitueuse, constante, et un mouvement fluxionnaire, qui se porte vers le point essentiellement affecté; le pouls est fréquent, plein, élevé, quelquefois serré et dur;....
3.° Les douleurs nerveuses sont vives, lancinantes, mais passagères et n'augmentent point par la pression.	3.° Les douleurs inflammatoires sont profondes, continues, exacerbantes, et elles redoublent par le contact.
4.° Les passions d'âme influent beaucoup sur la persistance de l'Érethisme nerveux, qui peut même disparaître tout à coup sans cause connue.	4.° L'exercice et le mouvement augmentent la réaction inflammatoire, qui parcourt tous ses degrés avec ordre, mais plus rapidement.
5.° Toute évacuation sanguine doit être proscrite, à cause de l'excitation momentanée et de l'atonie consécutive, qu'elle détermine.	5.° La saignée est éminemment utile, surtout lorsqu'elle est locale comme par les sangsues.
6.° L'autopsie cadavérique ne démontre aucune trace dans les affections nerveuses locales.	6.° On retrouve, par l'ouverture des corps, le siége de l'irritation inflammatoire.

Transmutations. Nous devons considérer ici l'éréthisme nerveux, sous un autre point de vue qui semble réunir les signes diagnostiques avec le pronostic. Cette affection prend diverses formes qui caractérisent son retour périodique, sans que rien soit changé aux indications qu'elle présente; et peut-on appeler ces jeux, ces bizarreries de la nature, de véritables transmutations de maladie? Ainsi, on la voit fréquemment survenir d'abord d'une manière habituelle, sous le masque d'une hypocondrie, se changer ensuite en hystérie, en névropyrie, en paralysie, en épilepsie même, etc. (Alberti, Backer). Ce n'est ici, dans le fait, que la même affection qui passe d'un état à l'autre, et qui revêt des formes diverses.

Mais l'éréthisme nerveux peut développer occasionellement des affections bien différentes dans leur nature. Ainsi, on a observé que cette irritation, fixée sur un organe, finissait par amener une véritable phlegmasie (Whytt, Dumas, *Mal. chron.*, *pag.* 48). Lorry regarde même comme une circonstance favorable dans les maladies nerveuses, qu'elles se convertissent en affections inflammatoires (1), et que la suppuration dénote cette métaptôse (*de Morborum mutat.*, *pag.* 237). On doit aussi considérer comme une transformation fâcheuse, celle où une affection vaporeuse se change en un état convulsif essentiel, comme lorsque l'hystérie

(1) Tissot cite une foule d'observations de métastases nerveuses: mais doit-on bien leur donner ce nom, et le plus souvent n'est-ce pas une véritable métaptôse, ou les suites d'une affection humorale qui est venue s'associer à la névropathie? (Voy. le fait fort extraordinaire, rapporté par cet auteur, pag. 168, 4.e v.)

dégénère en épilepsie, en catalepsie chronique, etc.

§. IV. *Pronostic.*

Les suites que peut avoir l'éréthisme nerveux, sont quelquefois si variables, qu'on ne peut hasarder un pronostic assuré, quoique cependant en lui-même il n'offre pas des dangers réels : si l'on voit quelquefois survenir des accidens mortels, ils ne lui appartiennent pas en propre, mais ils se lient à une complication fâcheuse qu'il peut bien avoir déterminé (1).

On a fort exagéré, ou rabaissé l'importance qu'on doit attacher aux affections nerveuses ; et si, d'une part, on les regarde comme incurables ; de l'autre, on se rit des plaintes que les malades font sur leur état. Toutefois leur guérison présumable dépend de plusieurs circonstances plus ou moins opportunes, qu'on doit peser et examiner avec soin. Si la cause qui les produit est connue, si elle peut céder facilement, si la maladie est récente, enfin si l'individu ne paraît point être dévolu par sa constitution à ce genre de maladie, alors on doit espérer, avec un traitement méthodique, de faire disparaître tout cet appareil d'irritation spasmodique. Dans ces cas on peut appliquer le pronostic consolant de Baglivi, qu'on ne saurait trop répé-

(1) L'éréthisme nerveux coïncide souvent avec l'état fébrile dans les maladies aïgues ; il est alors de mauvais augure et annonce la malignité, surtout quand il survient, la fièvre existant déjà : *Febre existente, spasmus superveniens, malum.* Hipp., aph.

ter aux malades pour leur donner l'espérance, et à plusieurs médecins pour leur indiquer quelques moyens simples et utiles (1).

Mais toutes les affections nerveuses sont loin de se présenter sous cet aspect favorable, et de céder, pour ainsi dire, à la première invitation. Lorsqu'un tempérament très-nerveux, une constitution faible et l'ancienneté de la maladie l'ont en quelque sorte naturalisée, tous les moyens employés ne servent alors qu'à pallier ses effets funestes et à calmer les attaques. Il arrive aussi fréquemment que ces maladies, quoique invétérées et presque incurables, ne sont pas fort dangereuses, et laissent les fonctions se faire avec assez de régularité. Après avoir porté le bouleversement dans toutes les parties, après avoir fait craindre la mort d'un moment à l'autre, elles laissent le malade calme et dans l'état le plus satisfaisant ; mais, ajoute le médecin de Lausanne, si elles n'abrégent point toujours l'existence d'une manière sensible, elles prennent beaucoup sur le bonheur de la vie, et l'on ne peut se promettre souvent un jour entier de bien-être.

Quoi qu'il en soit, ces maladies, qui tiennent à une disposition innée et habituelle, ne donnent pas de grandes chances de guérison : leur

---

(1) Bien que ces maladies paraissent, au premier coup-d'œil, pernicieuses et incurables, elles guérissent ordinairement avec facilité ; non par une trop grande quantité de médicamens, mais par la société et la conversation agréable de nos amis, par l'exercice et les amusemens de la campagne, par de fréquentes promenades à cheval, enfin, à l'aide d'un régime prescrit par un médecin prudent et éclairé. Baglivi.

persistance jette le plus souvent dans la langueur (1), et une complication organique, ou une dissolution des humeurs vient hâter la chute des forces, et entraîner lentement le malade au tombeau. Combien sont dans l'erreur ceux qui croient que les affections nerveuses sont de longues infirmités auxquelles on s'accoutume ! A entendre seulement les longs récits que les vaporeux nous font de leurs maux, à en juger par l'intérêt qu'ils tâchent d'inspirer, on peut comprendre quelles sont leurs souffrances, lorsque cette maladie, devenue chronique, affecte tout le système (2).

Quoiqu'il ne faille pas baser son pronostic sur les plaintes continuelles que font ces malades, cependant on ne doit pas toujours les regarder comme imaginaires : ils souffrent réellement ce qu'ils disent, et leurs alarmes sont souvent proportionnées à leurs maux; leur sensibilité est si vive, que la moindre impression leur est insupportable et qu'ils éprouvent au centuple les douleurs de leur état. On s'étonne, di-

(1) Sydenham dit que la maladie nerveuse, *non lethalis est suâ naturâ, sed malorum subsequentium vi.* Morgagni, Freind, Platter, Senac citent des observations d'accidens fâcheux, qui ont suivi ces maladies, accidens quelquefois mortels.

(2) Examinons, en effet, la peinture de l'état, où sont les hypocondriaques. Ensevelis dans une foule d'idées tristes, accablés par le dégoût et l'ennui, ils restent dans l'abattement et le silence. Ils voient toujours leur maladie empirer et s'invétérer par sa durée. Valétudinaires par constitution, ils sont ébranlés par le moindre événement, par la plus petite impression; malades par habitude, ils semblent jouir d'une vie empruntée, dont la crainte empoisonne tous les instans. Tourmentés par des sensations pénibles, ils ont toujours l'esprit attentif sur ce qui peut les affecter; ils n'ont ni le courage de supporter leur maux, ni l'espérance de les voir bientôt finir, et ils traînent avec peine leur malheureuse existence : *Vitalem mortem trahunt.*

sait M. Lordat dans un acte public, on s'étonne des rapports singuliers que font les hypocondriaques sur leur maladie, et l'on est tenté de les traiter de fous; mais l'aliénation mentale n'est pas toujours la source de leurs sensations vives et bizarres : ils jouissent de toute leur raison et racontent souvent, avec la plus grande exactitude, ce qu'ils ont ressenti; car il faut bien distinguer les cas, où il existe vraiment une teinte de mélancolie : aussi J.-J. Rousseau avait peut-être raison de dire, que les médecins n'entendaient rien à sa maladie et ne voulaient point croire ce qu'il leur disait, parce qu'ils ne sentaient pas comme lui (*Confessions*).

§. V. *Traitement.*

La thérapeutique est la pierre de touche pour découvrir la nature d'une maladie; et si les symptômes peuvent nous faire hésiter encore sur le diagnostic, le traitement vient nous éclairer et nous montrer les rapports et les différences qui existent entre plusieurs affections : *Naturam morborum ostendunt curationes.* En effet, il est un état nerveux qui ne se traite ni par les narcotiques, comme la douleur, ni par les antispasmodiques, comme les affections convulsives; mais par des moyens particuliers qui démontrent l'existence élémentaire de l'éréthisme nerveux. La méthode conseillée par tous les médecins, est celle à laquelle le docteur Pomme a attaché son nom, peut-être à cause de l'abus qu'il en a fait : elle consiste dans un

usage bien entendu des matériaux de l'hygiène et des moyens relâchans, rafraîchissans, comme les boissons mucilagineuses, les bains tièdes et les stupéfians; tous ces moyens agissent directement, en calmant l'irritation nerveuse qui fait le fond et constitue la nature de tant de maladies (1). Si le médecin d'Arles les a préconisés avec cette exagération propre à tous les systématiques, on ne doit point les rejeter entièrement, ni renier ses observations; une opinion contraire et aussi exclusive serait également une erreur; mais l'observation doit seule servir de guide.

Nous traiterons d'abord de quelques remèdes que l'art emploie avec succès dans ces cas; et nous insisterons principalement sur les règles d'hygiène, qui servent si utilement à diminuer l'intensité de cette affection, à prévenir le retour des accès, à détruire même cette disposition nerveuse, qui est la source de tout le mal (2).

Les bains tièdes. Marcard, dans son ouvrage intéressant, a appliqué et développé tous les effets de ce moyen thérapeutique; il cite plusieurs observations qui montrent son efficacité

---

(1) Cette méthode, au reste, n'est point nouvelle, comme on le croit généralement, et Galien l'a employée très-souvent. *Interim monendi sunt amici, qui me curantem viderunt, frequentibus balneis, victuque humido, nullo alio adhibito remedio, hujusmodi morbum me curasse.*

(2) Il est des difficultés qui sont inhérentes à la nature de ces maladies, et qu'on ne peut éviter dans leur traitement: c'est d'abord cette susceptibilité extrême, qui, à la plus légère passion d'âme, à la moindre faute de régime, à la plus petite erreur dans l'emploi des remèdes, fait perdre rapidement ce que l'on avait été long-temps à gagner. Ensuite c'est que n'ayant aucune constance dans leur durée, et paroxistiques dans leur marche, ces maladies n'offrent presque aucune prise, et se fortifient par l'habitude.

dans une foule de cas d'affection nerveuse par éréthisme : il l'a même employé dans des circonstances, où cette irritation se cachait sous la forme fallacieuse de l'atonie. Pomme se servait aussi des bains tièdes qu'il multipliait beaucoup; et il les rendait quelquefois plus calmans, à l'aide du lait ou de quelques substances émollientes. On a expliqué les bons effets du bain tiède par le relâchement qu'ils procurent : mais Marcard prétend qu'il s'y joint une sensation de bien-être, comme de plaisir physique ; et j'ai entendu soutenir, avec beaucoup d'esprit, cette proposition dans notre École. Pour moi, il me semble que cette expression ne doit signifier que l'impression calmante et adoucissante du bain sur le système nerveux irrité, parce qu'il répand uniformément les forces, et agit comme antifluxionnaire, quand l'éréthisme est fixé sur un point (1).

Boerrhaave, Cheyne, Whytt ne parlent point des bains tièdes, parce qu'ils n'ont embrassé dans leur cadre, que le genre des névroses liées à une profonde atonie ; mais Hoffmann, Raulin, Maret, Lorry ont su mieux apprécier les bons résultats de ce remède, et les cas où il peut convenir. Dans certaines circonstances d'éréthisme nerveux très-fort, il faut les multiplier beaucoup et y faire rester long-temps le malade : j'ai entendu M. le professeur Baumes, dans ses leçons de Pathologie, nous donner ce conseil pour traiter la névropathie.

---

(1) *Calidum, seu therma, cutim emollit, attenuat, dolores tollit, rigores, convulsiones, nervorum distensiones mitigat, capitis gravitatem solvit.* Hippocr., aph. 22, s. 5.

Le *bain froid* (1). Marcard a observé que, chez un individu sujet à l'insomnie, le bain froid augmenta le mal, tandis que l'éréthisme disparut dans le bain tiède. D'autres médecins, tels que Floyer, Whytt, ont vu des cas contraires, où le bain froid avait parfaitement réussi. Il paraît, d'après ces diverses expériences, que chez un individu très-susceptible, la surprise et la sensation pénible que cause le bain froid, déterminent des accidens fâcheux; au lieu que si la susceptibilité n'est pas fort grande, surtout quand la constitution est naturellement faible, le bain froid opère très-bien, à cause de sa propriété calmante et tonique. On peut, dans le premier cas, pour éviter les inconvéniens de son administration, combiner les deux méthodes, commencer par donner des bains tièdes, et quand l'éréthisme est tombé, achever le traitement par le bain froid, comme fit l'illustre Zimmermann, dans une observation que nous citerons plus bas (*Voy. Atonie*).

Les bains d'eaux minérales chaudes et froides ont été conseillés, sans trop se rendre raison des effets qu'ils produisaient. Comme le séjour dans ces lieux réunit aux avantages du changement d'air, des distractions variées, les plaisirs d'un voyage, les amusemens d'une société agréable; enfin, comme on a accumulé tous

(1) Je ne sais comment Pomme a pu justifier l'emploi de ce moyen par sa théorie, et le concilier avec ses explications; mais je me trompe : l'esprit de système a bientôt trouvé de nouvelles hypothèses, et il n'est jamais embarrassé pour donner une raison de tout. Ainsi *le bain tiède*, selon ce médecin, *détend les nerfs racornis comme du parchemin, et le bain froid condense les vapeurs raréfiées* (*Risum teneatis, amici*).

les agrémens de la vie, pour favoriser les effets des eaux, on ne sait trop à quelle cause attribuer les belles cures qu'on a tant célébrées (1). L'ensemble des moyens moraux et hygiéniques me paraît même y avoir le plus coopéré. Cependant les eaux thermales et légèrement salines d'Aix en Provence, de Bagnères de Bigorre, de St.-Gervais, qui agissent presque comme des bains tièdes, peuvent être le plus souvent ordonnées sans crainte. On a vu aussi retirer quelques bons résultats des bains d'eaux minérales acidules; mais il faut surveiller leur usage, parce que, d'après l'observation de Tissot, elles stimulent trop vivement le système nerveux.

L'usage de l'*eau de poulet*, *de veau*, des autres infusions ou décoctions mucilagineuses et adoucissantes, est très-utile, surtout quand il est secondé par un régime convenable. Cependant ces boissons affaiblissent l'estomac et même toute la constitution, principalement chez les personnes déjà languissantes; alors, on peut y mêler quelques substances aromatiques, comme des feuilles d'oranger, etc. Quelquefois même, elles répugnent si fort à certains malades, qu'elles augmentent le mal, et irritent beaucoup par le rebut qu'elles causent.

---

(1) Bagnères, ce lieu charmant, où le plaisir a ses autels à côté de ceux d'Esculape, et veut être de moitié dans ses miracles; séjour délicieux, placé entre les champs de Bigorre et les prairies de Campan, comme entre la richesse et le bonheur; ce cadre, enfin, digne de la magnificence du tableau; cette fière enceinte, où la nature oppose le sauvage au champêtre; ces roches, trop verticales peut-être, dont l'aridité contraste avec la parure de ces heureuses vallées; ce pic du midi, suspendu sur leurs utiles retraites, comme l'épée du tyran sur la tête de Damoclés...... menaçans boulevards, qui me font trembler pour l'Élisée qu'ils renferment (M. Ramond).

Le lait de divers animaux, lorsqu'il est bien digéré et qu'il n'amène aucun accident, est un des meilleurs moyens pour calmer l'éréthisme nerveux : sa propriété adoucissante et nutritive doit le faire recommander dans tous les cas où il faut soutenir légèrement et tempérer le malade. Sydenham, Cheyne, Raulin, Viridet l'ont préconisé, et Hoffmann, qu'on n'accusera point de prévention sur les avantages de la diète lactée, cite beaucoup d'observations de névropathies guéries par son usage. Le lait d'ânesse paraît être le plus doux et le plus léger ; mais son goût sauvage et l'impression qu'il fait sur l'estomac, le fait abandonner quelquefois. On peut lui substituer le lait de vache, de chèvre ou de brebis, en le coupant avec quelque infusion aqueuse. Si le lait ne peut point être supporté, il ne faut pas insister sur son administration ; l'usage du petit-lait édulcoré et un peu aromatisé, peut être substitué avec beaucoup d'avantage. Tous ces divers remèdes ont des effets très-doux, très-peu sensibles dans le moment ; et ils ne peuvent déterminer un changement favorable, que lorsqu'ils sont long-temps continués (1). Aussi il est né-

---

(1) L'éréthisme nerveux, à moins d'être déterminé par une cause accidentelle, et d'être purement symptomatique, se présente le plus souvent, sous la forme chronique ou paroxistique, et tient à une disposition vicieuse de la sensibilité. Si dans ce cas, les remèdes n'opèrent que d'une manière passagère, et si leur effet n'est point durable, ils ne font aucun bien, et après un moment de relâche, le malade revient au même état. Aussi sommes-nous obligés, pour consolider notre ouvrage et pour établir un certain rapport entre le mode de la maladie et le traitement, d'employer des *méthodes thérapeutiques* qui ne sont qu'une combinaison graduée et continue de divers moyens : c'est ainsi que nous parvenons à changer ces modi-

cessaire d'en faire usage plusieurs mois de suite et de les répéter souvent dans la journée. Sans cette continuité, on ne peut pas espérer d'en retirer un grand bien.

On a proposé aussi quelques médicamens, quoique en bien petit nombre, et toujours en avertissant sur les dangers de leur emploi. Dans quelques occasions, l'opium et tous les stupéfians, en général, ont été préconisés dans le traitement de l'éréthisme nerveux, à cause de la vertu qu'ils ont d'endormir la sensibilité et de dissiper la douleur; mais pour développer cette propriété calmante, on doit, d'après Barthez, les administrer à haute dose; et comme ils renferment un principe irritant, cette administration a souvent des effets fâcheux, dans les cas où l'éréthisme nerveux est très-prononcé. Pomme en a éprouvé de funestes résultats, et il cite plusieurs observations, où l'opium a augmenté le spasme et irrité beaucoup la maladie; cependant, c'est un moyen qui est très-souvent utile, et on peut, par diverses préparations et en choisissant le moment favorable, en retirer les plus grands avantages, surtout quand il s'agit de calmer ces douleurs locales si vives et si inquiétantes. Il n'en est pas de même des antispasmodiques, dont la vertu excitante et expansive, imprime une secousse toujours fâcheuse sur la sensibilité. S'ils détrui-

---

fications morbides qu'un remède très-prompt pourrait bien déranger, mais qui ne tarderaient pas, une fois son impression dissipée, à reprendre leur cours ordinaire. Dans les maladies chroniques, il faut donc user de moyens qui soient aussi lents dans leurs effets, que la maladie l'est dans sa marche et dans ses retours.

sent les spasmes, s'ils perturbent les mouvemens vicieux de l'économie animale, ils troublent le système nerveux et semblent augmenter la disposition à l'éréthisme. Donnés à très-petite dose, ils dissipent les accès, et ils semblent avoir guéri la maladie, quand ils n'ont fait évanouir qu'un symptôme ; mais dans l'intervalle des attaques, on les voit souvent ramener les accidens nerveux. On peut cependant, pour remplir quelque indication particulière, se servir de ces remèdes en diminuant leur activité et en surveillant leurs effets. Les infusions aqueuses, telles que l'eau de tilleul, de fleur d'oranger, de camomille, etc., sont très-utiles et n'offrent pas de danger (1).

Venons aux moyens que l'hygiène fournit, et dont l'usage bien méthodique est si utile, que souvent seuls, ils ont guéri des affections nerveuses. *Fuge medicos et medicamina, et sanaberis*, disait Montanus, voulant exprimer que les médications immodérées nuisaient beaucoup, et que la sagesse dans le régime pouvait tout remplacer. La première règle à

---

(1) Quelques médecins ont voulu rendre la médecine populaire, et en répandant des traités particuliers dans le monde, ils ont cru être plus utiles à l'humanité. Je rends hommage ici à ces vues philantropiques, qui honorent la mémoire de Buchan, de Fothergill, de Tissot...... mais, je le demande, n'est-ce pas mettre des armes meurtrières entre des mains inhabiles, et confier des poisons à des enfans? Aussi que de vieilles recettes, que de formules dangereuses, que de remèdes empiriques, colportés d'une manière superstitieuse et administrés indistinctement dans tous les cas ! Le Traité de l'Expérience par Zimmermann devrait être bien plutôt répandu et médité, puisqu'il apprend à se méfier de tous ces préceptes généraux, et fait voir que la médecine ne consiste pas à administrer des médicamens, mais dans l'observation particulière, comparée à l'expérience de tous les siècles.

suivre, c'est d'écarter et de prévenir toutes les causes physiques qui, par leur excitation, peuvent déterminer ou entretenir cette affection. L'air doit être libre et d'une température agréable pour ces malades, dont les bizarres sensations n'ont rien de commun avec celles des personnes qui les entourent. Le froid est ordinairement nuisible aux personnes nerveuses, comme Hippocrate l'avait remarqué dans l'aphorisme XVIII, sect. 5, *nervis frigus inimicum*. Le changement de pays peut être aussi très-utile sous ce rapport, et souvent on évite le retour de ces maladies, en habitant chaque saison, comme font les Anglais, dans des lieux dont la température soit égale et salutaire.

Le régime est un des moyens les plus efficaces pour calmer l'éréthisme nerveux; car, comme nous l'avons dit, les remèdes agissent d'une manière prompte, fugace; souvent même ils nuisent par leur vive impression : au lieu que le régime est un remède chronique comme la maladie, et dont les effets pénètrent toute l'économie. Le malade doit être nourri suffisamment, car l'abstinence entretient l'éréthisme; il a besoin aussi d'alimens doux, parce que l'irritation est la principale cause de son état; enfin, sa nourriture doit être un peu tonique, pour détruire cette langueur naturelle qui coexiste souvent avec l'état nerveux et qui rend les digestions si pénibles. La viande des jeunes animaux fournit une nourriture succulente et légère; mais la diète végétale rafraîchit, tempère davantage, et sous ce rapport, elle est infiniment préférable pour les personnes attaquées d'éréthisme. Le vin doit être donné en petite quantité, et toujours mêlé à l'eau,

afin de le rendre moins excitant : il est même des femmes si susceptibles, que la moindre quantité de cette liqueur les jetterait dans des attaques de nerfs. C'est en conduisant ainsi le régime des malades, qu'on seconde les efforts de la nature, qu'on calme cette irritation vive du système et qu'on amène d'une manière bien simple la guérison de ces maladies. *Quòd plerosque potiùs victu, quàm medicamentis sanaverim* (Alexandre de Tralles).

Les plaisirs de l'amour doivent être surveillés avec soin : on ne sait même souvent quel parti prendre, quel conseil donner. La continence ne fait qu'exciter l'imagination de ces malades, irriter leurs désirs ; et la jouissance modérée les anime extrêmement, ébranle tout leur système. Cependant il est plus facile, je crois, d'obtenir d'eux qu'ils s'abstiennent entièrement de ces plaisirs, que d'exiger qu'ils en usent avec prudence et modération. On a conseillé le mariage pour guérir l'affection nerveuse qui provient de cette cause; mais, si l'éréthisme est fixé sur les organes génitaux, les jouissances de l'hymen ne feront qu'augmenter les accidens spasmodiques, comme Pomme l'a remarqué plusieurs fois (1). Aussi faut-il bien juger, avant de donner ce conseil, et de la véritable cause, et du moment favorable pour satisfaire ces désirs inquiétans du malade. Dans tous les cas, il faut avant calmer cet état d'exaltation, préparer le malade

(1) Galien, Hoffmann, Juncker ont fait voir, par plusieurs faits, quels pouvaient être les inconvéniens de cette condescendance, qui paraît cependant d'autant plus naturelle, que des désirs très-forts sont quelquefois la seule source de ces affections nerveuses.

en lui annonçant cette heureuse nouvelle, et peu à peu amener ce moment tant souhaité.

S'il ne fallait que soigner le corps, le traitement de l'éréthisme nerveux n'offrirait point tant d'obstacles à vaincre, et on pourrait espérer de venir à bout de toutes les difficultés; mais il faut aussi diriger l'esprit si mobile et ordinairement si rebelle de ces malades. Leur moral est frappé, comme le physique, d'une exaltation singulière; et le système nerveux est sans cesse agité par les idées fortes et toujours variées, auxquelles ils s'abandonnent. Il faut conduire une imagination déréglée et dissiper toutes ses illusions fantastiques, soit les suggestions de la volupté, soit les inspirations du génie. Le travail du cabinet doit être défendu avec le plus grand soin, et si l'individu en avait l'habitude, on ne le lui permet, qu'autant qu'il en faut pour le distraire et occuper son esprit sans le fatiguer. Il est même des personnes, qui ont sans cesse la tête absorbée dans certaines pensées, que la nuit et le sommeil ne peut leur faire oublier: cette préoccupation est très-nuisible à cause de la tension constante qu'elle procure. Il est très-utile alors de distraire le malade par des conversations agréables, par des voyages dans les capitales, dans l'étranger, dans des terres *classiques*, comme l'Italie, la Grèce... Le séjour à la campagne est très-propre à calmer cette vive susceptibilité, à amuser et à fortifier l'esprit; l'aspect de la belle nature, un air pur, une nourriture saine et frugale, diminuent beaucoup l'éréthisme du système nerveux et versent dans l'âme une sorte de sérénité très-désirable. *O rus*

quandò te aspiciam ! s'écrient souvent ces malheureux hypocondriaques, qui, retenus par leurs affaires au sein de nos cités, ne peuvent trouver la santé et le bonheur qu'au milieu des champs. C'est là qu'un léger exercice et un petit travail corporel, les occupations domestiques, les soins de l'agriculture, auxquels on tâche d'intéresser les malades, offrent divers moyens pour remplir ce but. Quand nos mains sont industrieuses et occupées, disait un philosophe, notre esprit suit leur mouvement et ne peut errer sur des idées pénibles.

Ce n'est point l'esprit seul qu'il faut diriger: ici du moins, la raison a quelque empire et peut se faire entendre par les conseils de l'amitié; mais comment conduire le cœur, comment le faire rentrer dans les bornes de la sagesse; remplacer ces affections fortes, diminuer ces sentimens impétueux qui le troublent sans cesse? Toutes les passions germent dans ce cœur sensible, et toutes les émotions vives font sur lui une impression que rien ne peut effacer.

Pendant la durée des accès, il faut éviter toutes les causes qui pourraient les augmenter, comme les variations de l'atmosphère et toutes les impressions vives, la lumière, le bruit, etc.; mais lorsque les attaques sont bientôt terminées, qu'elles sont devenues plus rares, et que l'éréthisme nerveux a été calmé par des moyens directs, on doit un peu relâcher des règles prescrites, dépasser insensiblement les bornes ordinaires, s'exposer au grand air, aux rayons du soleil, braver quelquefois le bruit des

places, faire de l'exercice d'abord en voiture, à cheval, et enfin de longues promenades à pied, se livrer même à quelques petits excès, toujours proportionnés à l'état des forces, comme dans l'observation de Sydenham (1) : c'est par l'emploi bien ménagé de ces moyens, qu'on peut fortifier tout le système et dissiper cette disposition vicieuse de la sensibilité, en l'accoutumant peu à peu à des impressions plus fortes. Si on reste toujours à l'abri des moindres causes, on ne fait qu'augmenter cet état d'éréthisme extraordinaire et consolider la maladie. Combien de femmes auraient vu leurs maux de nerfs se dissiper entièrement, si, surmontant leur mignarde délicatesse, elles avaient eu le courage de se lever de dessus leur canapé, de dépasser le seuil de leur porte, et de se livrer à un léger exercice. C'était là souvent toute la thérapeutique du docteur Tronchin, qui, à la Cour d'un de nos derniers Rois, où les vapeurs étaient devenues très-communes, se contentait d'ordonner à toutes les Dames du Palais de faire elles-mêmes leurs lits, d'arranger leurs chambres et de se promener *à pied*. Ce médecin eut assez d'adresse et de crédit pour le faire exécuter, et il en retira les plus heureux avantages. Telles sont les règles et les moyens bien simples que la prophylactique peut mettre en usage ; mais c'est surtout par une éducation physique et morale, sévère, même un peu dure, qu'on peut prévenir cette disposition nerveuse.

(1) OEuvres de Sydenham, vol. II, pag. 108.

DE L'ÉRÉTHISME NERVEUX.

PARTIE ANALYTIQUE.

. . . . . . *Incedo per ignes*
Suppositos cineri doloso.
HORAT.

L'ÉRÉTHISME nerveux ne se présente pas toujours dans l'état de simplicité, où nous venons de le décrire; et il est rare qu'il ne s'associe, ou qu'il ne détermine quelque autre affection. Le plus souvent, les névroses se composent de plusieurs élémens, qui se mêlent entre eux, s'altèrent réciproquement, et qui modifient beaucoup, par cette action mutuelle, les phénomènes primitifs. L'altération de la sensibilité porte un très-grand changement dans l'ordre des fonctions et dans le mode de vitalité de chaque organe, par l'influence qu'elle exerce sur les forces assimilatrices et motrices; aussi, l'éréthisme nerveux amène bientôt à sa suite l'état convulsif, une atonie radicale, l'altération des humeurs, des obstructions, même l'aliénation mentale. C'est alors que se forment ces complications variées, souvent inextricables, dans lesquelles le médecin a besoin de toutes les

ressources de l'analyse , pour découvrir les véritables indications curatives.

L'observation nous apprend qu'en général, les différences essentielles qui caraetérisent chaque espèce de maladie nerveuse , peuvent correspondre aux divers élémens dont ces affections se composent et qui leur donnent une tournure spéciale. Souvent, il est vrai , l'étude des caractères extérieurs ne sert qu'à nous conduire à de fausses inductions ; et, dans cette recherche difficile , l'expérience peut seule nous apprendre les formes variées, sous lesquelles ces affections se déguisent. Ainsi, une névrose, simple dans le principe, que nous avons vu se former sous nos yeux, se complique bientôt d'une foule d'élémens, qui apportent leurs dérangemens particuliers et concourent à cet appareil de phénomènes si extraordinaires.

C'est sans doute cette variété, dans les complications des affections nerveuses, qui a fait employer un si grand nombre de moyens thérapeutiques, tous préconisés outre mesure, et tous utiles , lorsqu'ils ont été administrés dans les cas convenables. On a voulu généraliser une seule méthode , et on n'a point senti que la diversité des élémens associés devait établir une différence analogue dans leur traitement, puisque chacun d'eux exigeait des remèdes particuliers et souvent fort opposés. Cette partie de la médecine a été presque entièrement assujettie à l'esprit de système, ou , pour mieux dire , à l'influence de la mode. Dans les détails pratiques où nous allons entrer, nous verrons comment plusieurs médecins ont pu réussir par des moyens contraires : Hoffmann, en employant son élixir viscéral et son

éther ; Whytt, en n'administrant que des toniques ; le docteur Pomme, par l'emploi exclusif des délayans, etc......

Si la médecine vient à bout de guérir ou de soulager de semblables maladies, c'est à l'aide d'une analyse éclairée, qui sait attaquer successivement leurs divers élémens, et détruire, par une méthode prudente, celui qu'une prédominance dangereuse signale au diagnostic du médecin (1). Ainsi, l'histoire des complications de l'éréthisme nerveux présente cet élément sous trois états bien distincts, dont le traitement doit varier d'une manière respective :

1.° L'éréthisme nerveux peut être primitif, s'associer et simuler d'autres affections ; ou bien quoique secondaire, il peut acquérir la prédominance et demander les premiers soins.

2.° L'éréthisme nerveux est quelquefois tellement combiné avec d'autres états morbides, qu'on ne peut distinguer son importance relative, et que le traitement exclusif ne donne aucun résultat satisfaisant : mais il faut alors suivre une méthode mixte ;

3.° L'éréthisme nerveux n'est souvent que symptomatique d'une cause plus ou moins intense, qui, exerçant son action sur l'économie vivante, détermine cette excitation nerveuse.

C'est vers la juste appréciation de ces trois modes d'association qu'on doit diriger toutes les

---

(1) Dans l'application que j'ai faite de ces principes, j'ai multiplié les divisions, autant qu'il s'est présenté d'indications positives et de complications diverses ; bien persuadé que la véritable théorie ne consiste pas à ramener toutes les affections à quelques idées abstraites et insignifiantes, mais à rapprocher les faits, suivant leurs plus grandes analogies.

recherches; et cette question importante est bien difficile à déterminer positivement dans la pratique (1). En suivant ces règles d'analyse, j'examinerai l'éréthisme nerveux compliqué avec le spasme, avec l'atonie, avec les fluxions, avec les altérations humorales, avec les lésions organiques, avec les aliénations mentales, avec les fièvres.

§. I. *Éréthisme nerveux et Affection Spasmodique.*

Après avoir étudié les phénomènes extérieurs des maladies convulsives, et avoir suivi leurs diverses transformations, il reste seulement à connaître, par l'expérience, les diverses causes essentielles qui viennent s'y associer et que nous pouvons attaquer par des moyens directs. Cette remarque n'a pas échappé à Barthez et à Grimaud, lorsqu'ils distinguent d'abord les causes d'irritation, de spasme, d'atonie, etc., qui sont proprement l'objet de la méthode thérapeutique; mais ensuite, ils reconnaissent une disposition particulière dans le principe sensitif, qui le détermine à produire diverses affections spasmodiques, et qui constitue, en quelque sorte, la cause spécifique de ces maladies. C'est dans ces notions obscures qu'on se perd, quand on veut rechercher la nature de

---

(1) Quoique je n'embrasse, dans ces détails, que les combinaisons de deux élémens, je ne veux point exclure les cas où un plus grand nombre se trouvent réunis, ce qui arrive le plus souvent, comme nous en citerons quelques exemples; mais dans toutes ces observations, le point important est de déterminer quelle est l'indication majeure à remplir et quelle affection je dois principalement attaquer; ainsi, le problème est toujours le même.

l'épilepsie, de la catalepsie, etc.; mais comme nous ne pouvons rien sur cet état caché, il faut donc revenir par l'analyse aux phénomènes d'irritation, de spasme, qui le caractérisent et en forment les causes évidentes.

Plusieurs auteurs, qui ont parlé des affections nerveuses, avaient bien distingué celles par *spasme*, celles par *atonie*; et, sous le nom de spasme, ils entendaient toute irritation nerveuse. Mais, je crois que l'éréthisme ne doit pas être confondu avec l'état convulsif, comme la pratique de tous les médecins le confirme, parce qu'il n'embrasse pas du tout l'emploi des antispasmodiques chauds et volatils, qui, cependant, réussissent bien souvent dans les spasmes essentiels: c'est donc une indication nouvelle que présente la prédominance de l'affection convulsive, et nous avons des remèdes propres et directs pour la remplir. Qu'on prenne bien garde à la manière dont je considère cette association. Il y a des spasmes qu'on guérit par des antispasmodiques excitans, actifs; d'autres, par une méthode douce, tempérante et dans lesquels les éthers, le camphre et tous ces remèdes prétendus *nervins*, font beaucoup de mal: il existe donc une différence essentielle dans le fond de ces deux maladies, et ce n'est point subtiliser que de les ranger dans deux ordres qui indiquent au moins leur source diverse.

1.° Les signes diagnostiques de cette association, avec prédominance d'éréthisme nerveux, se tirent des causes particulières qui ont donné lieu aux premiers accès spasmodiques, du tempérament sensible et très-irritable, de la faible impression qui suffit pour

déterminer les retours ; enfin, on remarque quelques-uns des caractères propres à l'irritation nerveuse, que nous avons signalés dans la seconde partie. Mais l'essai des moyens thérapeutiques démontre encore bien mieux l'exactitude de ces premières données : le danger des antispasmodiques directs, de tous les remèdes échauffans ; d'un autre côté, le succès obtenu par des boissons adoucissantes, un régime tempérant, des distractions variées, des bains tièdes, quelques stupéfians légers, confirment les indications positives que présente ce genre de complication.

« J'ai vu, dit M. le Professeur Baumes, en » 1779, la constitution convulsive si renforcée, » que je suis presque tenté de regarder comme » épidémiques les éclampsies, dont furent atta- » qués les enfans à la mamelle : je combattis » avec succès ces accidens formidables par des » lavemens émolliens, par les bains tièdes et les » fomentations sur tout le corps. Les nourrices » coopéraient à la guérison, en suivant une diète » végétale et délayante. »

Combien de spasmes hystériques et hypocondriaques, traités et exaspérés par des antispasmodiques, qui ont cédé facilement à des moyens plus doux ! Pomme cite l'observation d'une Dame, attaquée de convulsions affreuses, qu'il a guérie en la tenant tous les jours, pendant plusieurs heures, dans un bain tiède, et cela durant dix mois ; Marcard a aussi donné des observations semblables. Cheyne et Hoffmann rapportent des faits d'épilepsies guéries par l'usage du lait; et quoique Whytt paraisse opposé à l'emploi de cette méthode tempérante, on lit

cependant, dans son ouvrage, qu'il a calmé une toux convulsive par l'usage des bains tièdes et des pédiluves, qui dissipèrent l'irritation. Berkenhout, auteur anglais, a fourni l'observation d'une *danse de Saint-Guy*, qui avait été complétement guérie par l'usage de ces mêmes moyens et de quelques douches froides. M. Comte, dans le Journal de Vandermonde, rapporte qu'une femme âgée de 25 ans, fut attaquée tout à coup d'accidens épileptiques qui alarmèrent sa famille ; mais ce médecin ayant découvert, d'après les rapports et les symptômes, que cette affection spasmodique n'était qu'une forme de la névropathie, la guérit facilement par les bains tièdes, les boissons délayantes, etc. (1).

C'est dans ces cas, où l'éréthisme nerveux simule une affection convulsive, que l'emploi des antispasmodiques, qui paraîtraient cependant indiqués par le genre de la maladie, offre le plus grand danger. M. Louyer-Villermay parle des accidens graves que ces remèdes diffusibles ont produit, dans le traitement de quelques affections spasmodiques, chez des individus très-irritables : en augmentant tous les accidens nerveux, ils peuvent même déterminer des phlegmasies chroniques de l'estomac et d'autres organes. Quelle apparence, dit Viridet, que, dans des spasmes violens, les sels volatils

---

(1) On trouve des faits d'épilepsie avec éréthisme nerveux dans Pomme, *mal. vap.*, *p.* 200; — dans Quarin, *animadv. pract. tom. II*; — dans Fodéré, *Tr. du délire, t. II*; *p.* 27. Il existe un grand nombre de tétanos guéris par l'administration des bains tièdes et de l'opium à forte dose, qui, stupéfiant la sensibilité, dissipe cette roideur musculaire. Voy. les observations faites à l'hôpital des enfans. *Journ. de méd. ch. et ph., tom. I.*

puissent être utiles, et ne doit-on pas craindre qu'ils augmentent le mal, comme chez une Dame qu'ils mirent presque à l'agonie? (*Trait. des vap.*) Raulin et Pomme ont vu des convulsions devenir générales et ensuite mortelles, par l'usage continu de ces substances échauffantes.

2.° Mais il arrive aussi que le spasme peut présenter des indications positives, quoiqu'il ne soit pas encore dégagé de l'état d'irritation nerveuse qui l'avait déterminé. C'est dans ces cas qu'il faut, en quelque sorte, entremêler avec prudence des remèdes, directement opposés à chacune de ces affections. Barthez alternait les tempérans et les antispasmodiques ; mais il n'avait pas pour but de suivre la méthode analytique, comme il le dit lui-même, dans son bel ouvrage sur la Science de l'Homme (1). Il faut d'abord calmer l'irritation, détruire ensuite cette disposition spasmodique qui tend à s'établir, et, suivant leur importance réciproque, insister davantage sur l'une ou l'autre de ces indications thérapeutiques. On a vu leur traitement combiné réussir dans des cas où une méthode exclusive avait complétement échoué. M. Louyer-Villermay, dans quelques observations de spasmes hystériques, a employé avec succès ces moyens curatifs (*pag.* 422); et M. Chrestien cite des faits d'affection nerveuse convulsive, déter-

(1) L'esprit de cette méthode, dit l'illustre Barthez, est de donner au principe vital des impressions qui se succèdent en sens contraire, qui rompent la chaîne de ses affections morbifiques, et qui l'amènent, comme par des espèces d'oscillations, à rentrer dans l'ordre naturel de la communication et de la distribution des forces. *Science de l'homme.*

minée par une passion d'âme, qui fut guérie par des frictions de teinture d'opium et de camphre (*Méth. ïatral.*, *pag.* 102). La pratique de ce médecin peut surtout être employée avec succès, lorsque l'éréthisme nerveux fixé sur une partie, comme sur l'estomac, empêche l'emploi des antispasmodiques à l'intérieur. Alors, il faut donner des boissons tempérantes et administrer les antispasmodiques, suivant la méthode ïatraleptique.

3.° Enfin, le spasme peut être essentiel ; et alors il faut l'attaquer par des antispasmodiques directs, qui détruisent cette viciation dans la contractilité, et rétablissent l'harmonie du système moteur. Le spasme dépend aussi quelquefois de bien d'autres causes qu'il n'est point dans mon sujet d'énumérer.

§. II. *Éréthisme nerveux et Atonie.*

On est souvent embarrassé pour déterminer comment il faut envisager cette association, et quelle conduite on doit tenir dans le traitement. Est-ce l'atonie qui se complique avec l'éréthisme nerveux ? Est-ce l'éréthisme nerveux qui simule cet état adynamique? Enfin, la faiblesse amène-t-elle ces symptômes nerveux qui tiennent seulement à cette cause ? Se décider d'une manière générale et exclusive pour l'une de ces opinions, ce serait tomber dans l'erreur, puisque ces trois cas se présentent dans la pratique, et demandent des soins particuliers.

1.° L'éréthisme nerveux peut simuler l'atonie, sans qu'il perde son importance thérapeutique, et

exiger toujours un traitement direct qui fait disparaître le masque de faiblesse, dont il s'était enveloppé. Les causes qui favorisent cette forme fallacieuse de maladie, sont bien utiles à approfondir, puisqu'elles peuvent seules indiquer la véritable source et empêcher qu'on ne se laisse induire en erreur : mais il arrive fréquemment qu'un voile inpénétrable les dérobe à notre connaissance, et nous sommes obligés de nous conduire d'une manière incertaine et en quelque sorte empirique. Cependant, lorsque le malade est d'un tempérament très-nerveux, s'il a éprouvé de vives passions d'âme, si l'atonie a suivi de près l'invasion de la névrose, si le moindre accident ramène les attaques, si, dans l'intervalle, le malade paraît moins faible, moins abattu, surtout s'il a fait un long usage des remèdes échauffans et toniques, etc., alors il est à présumer que l'éréthisme nerveux est essentiel et qu'il est la source de cet état de langueur : le traitement fâcheux, que le malade a déjà subi, est, dans ce cas, le meilleur guide à suivre et la plus heureuse confirmation de notre diagnostic.

Observation. Une dame, âgée d'environ 30 ans, était depuis trois ans malade et fort affaiblie. Elle avait souffert beaucoup d'angoisses, de spasmes et d'insomnies. Elle ne mangeait presque pas; quelquefois il y avait un peu de fièvre, et sa maigreur était extrême. Ses règles n'avaient pas paru depuis un an. Elle ne pouvait se tenir debout, et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de rester assise dans un fauteuil où il fallait la porter et l'assujettir, de manière à l'empêcher de tomber de l'un ou de l'autre côté. Pour peu

qu'on négligeât de la bien couvrir, elle éprouvait à l'instant du froid ; elle avait pris des remèdes en quantité, et surtout du quinquina. Il n'y avait, au reste, aucun symptôme de phthisie, ni rien qui annonçât des obstructions dans les viscères; son état consistait dans un épuisement causé par un long emploi de ses forces. Malgré sa faiblesse, et les préjugés reçus contre les bains tièdes, je les proposai, déterminé par le souvenir de quelques cas analogues : j'ordonnai donc un bain d'eau simple, dans laquelle je fis dissoudre un peu de savon, et je joignis quelques autres remèdes calmans pour adoucir cette profonde irritabilité; mais je n'osai pas d'abord la mettre dans le bain tiède tous les jours, à cause de l'état de contrainte qu'il exige. Quoiqu'elle n'y entrât qu'avec une certaine peine, elle en éprouva un mieux sensible ; elle se sentit plus forte, et le sommeil devint immédiatement meilleur. Lorsque j'allai la voir, après le sixième bain, elle pouvait, à mon grand étonnement, se lever de son fauteuil et se tenir debout un moment. Ses forces augmentèrent de jour en jour par l'usage journalier des bains, les règles reparurent ; et dans l'espace de deux mois, elle fut entièrement rétablie. Trois ans après, elle jouissait encore d'une bonne santé (Marcard, *de la nat. des Bains*, *pag.* 57).

Les circonstances opposées où se trouvaient ces deux femmes vaporeuses et très-faibles, dont l'une ne pouvait faire un pas sans tomber en syncope, dès qu'elle était exposée au vent du nord, tandis que l'autre en éprouvait de la force et de la gaieté, montrent bien l'état d'atonie symptomatique et essentiel, associé à l'éréthisme

nerveux (Tissot , *Mal., des nerfs , vol. II , pag.* 250). On lit une foule d'observations analogues dans Pomme , qui guérissait très-bien cet état de faiblesse simulée par la méthode la plus douce et surtout par les bains tièdes (1).

Il faut rapporter ici les paralysies nerveuses , où l'éréthisme se cache sous la forme d'une insensibilité appparente et de la perte des mouvemens. Ordinairement cet état survient à la suite d'autres symptômes de la névropathie, et indique alors que c'est toujours la même irritation nerveuse qui est venu éblouir ou opprimer les forces. Souvent cette paralysie succède à une attaque d'apoplexie spasmodique , qui, d'après les observations d'Hoffmann, ne doit pas être traitée par les excitans; mais par des remèdes doux et propres à détruire la véritable cause de ces accidens (Hoffmann , *Consult. et resp., cent. I , c.* 19).

Observation. M. Perrault-de-Saint-Ange , Avocat-général , âgé de 55 ans, d'un tempérament nerveux, à la suite des travaux du cabinet, éprouva tout-à-coup une paralysie de ses mains et de ses pieds : après l'usage de beaucoup de

---

(1) Rappelons ici la distinction si lumineuse , établie par Barthez, entre les forces radicales et agissantes. L'expérience a appris que 1.° les forces pouvaient être dans un état d'épuisement , de prostration , et cependant des symptômes très-forts de réaction se manifestent au dehors : c'est l'*atonie cachée ;* 2.° les forces agissantes peuvent être opprimées, ou concentrées vicieusement : ce qui établit l'*atonie fausse ou simulée.* Un exemple vulgaire fera mieux sentir l'utilité des bains dans ce dernier cas : tout le monde sait que le sentiment de fatigue ou de faiblesse , que causent des exercices violens, est calmé et détruit par le bain tiède; ce moyen semble alors fortifier et délasser, parce qu'il régularise les forces qui sont mal distribuées , comme dans un état d'éblouissement , et qu'il tempère l'irritabilité musculaire. On se souvient du grand usage qu'en faisaient les héros de l'antiquité (*Voyez* Homère, *ch.* 12 *et* 14 *Iliad.*).

remèdes sudorifiques dont on l'avait abreuvé, dans la vue de guérir un prétendu vice rhumatismal, le mal augmenta considérablement. La paralysie nerveuse fut enfin reconnue; on recourut aux bains tièdes, et la maladie se dissipa (Pomme) (1).

Je ne cite point des cas, malheureusement trop fréquens, où l'emploi des toniques a été suivi des accidens les plus fâcheux. M. Louyer-Villermay en indique dans son ouvrage (*Vol. II, pag.* 655).

2.° L'éréthisme nerveux peut être réellement associé et tellement lié à l'atonie, qu'on ne puisse employer un remède pour l'un, sans augmenter l'intensité de l'autre. Cette alternative dangereuse se montre souvent et offre de grandes difficultés dans le traitement. L'état de convalescence, après quelques maladies aiguës, donne une idée assez juste de cette association qui exige tant de ménagemens, pour ne point irriter et pour fortifier en même temps un corps délabré. Marcard a observé des hystériques, dont les accès se multipliaient par l'usage des bains tièdes, et que les toniques réunis aux tempérans, aux adoucissans, guérirent très-bien. Le bain froid, si utile dans l'atonie, ne peut point être encore administré dans ces cas, à cause de l'ébranlement qu'il produit sur le système nerveux. On doit en graduer insensiblement

(1) Voyez Hoffmann, dans son article sur l'apoplexie spasmodique, *de nervorum resolut., lib.* 1, c. 1., p. 190. --- Sauvages, *Nosol. method.*, *t.* 3., *p.* 864. *Hemiplegia spasmodica*, dont il reduit le traitement à des boissons abondantes, à des bains tièdes. --- Pomme, *Observ.*, p. 88 et 90., *t. II.* --- p. 303. t. *I.*

la température, comme fit le célèbre Zimmermann aux Eaux de Pyrmont : cet auteur guérit par ce moyen une personne attaquée de mélancolie nerveuse, avec abattement extrême, douleurs vagues, etc. Il commença par ordonner des bains tièdes, puis tempérés, et il en vint ainsi à l'usage des bains froids.

« L'irritation et l'atonie, dit Grimaud, sont
» les deux élémens combinés dans les affections
» nerveuses hypocondriaques, dépouillées de
» toute cause humorale : le plus souvent ces deux
» élémens existent simultanément, et ils peu-
» vent se succéder : aussi la plupart de ces
» maladies demandent l'usage alternatif des
» moyens tempérans et toniques. » Si on craint que les délayans et la méthode humectante ne puissent affaiblir le malade, déjà dans un état presque cachectique, on emploie l'opium bien ménagé qui calme cette excessive sensibilité, et qui n'est point débilitant. Souvent il y a irritation dans les organes gastriques, et cependant les remèdes fortifians seraient indiqués par l'état de faiblesse de tout le système : il faut dans ce cas ordonner un traitement fort doux à l'intérieur; tandis que sur la surface du corps, on pourra avoir recours à des frictions douces, sèches ou médicamenteuses, au masser (1), aux bains frais ou froids, etc.

---

(1) Le masser consiste à frotter doucement la peau, à comprimer entre les doigts, comme à pétrir, toutes les parties du corps, et à tirailler doucement les articulations. Les Romains, du temps des Empereurs, en faisaient un grand usage ; et c'était un de leurs plaisirs les plus recherchés, comme on le voit dans la 66.e lettre de Sénèque : *An potiùs optem, ut muliercula digitulos meos ducat.* Martial dit aussi dans une de ses épigrammes :

Percurrit agili corpus arte tractatrix,
Manumque doctam spargit omnibus membris.

Mais les Orientaux sont les peuples qui ont poussé le plus loin

Notre célèbre Barthez a vanté les embrocations et les applications toniques, qui ont encore plus d'effet, si on les rend calmantes, comme la thériaque, le vin chaud et l'extrait d'opium. Un peu d'exercice, toujours proportionné aux forces, est encore très-convenable à ces malades, parce qu'il fortifie sans irriter et diminue beaucoup la mobilité. On se rappelle le fait curieux de Van-Swieten, qui entoura de bandes de linge tout le corps d'une jeune fille, réduite au dernier degré d'atonie et de mobilité, et qui ne pouvait supporter aucun remède. Viridet rapporte aussi plusieurs observations, où il associait les délayans, les bains, avec les vrais toniques (*Trait. des vapeurs*, *pag.* 287--304).

3.° L'atonie peut enfin jouer un rôle essentiel dans les maladies nerveuses, et demander tous les soins du médecin. C'est surtout dans les constitutions débiles (1), que l'on voit s'établir cette complication qui exige l'emploi méthodique des toniques directs, comme Whytt le

---

l'emploi de ce moyen : la sensation voluptueuse qu'ils en éprouvent est si vive, qu'elle peut aller jusqu'à les faire évanouir ; sans doute, dit Barthez, à cause du chatouillement presque insensible que l'art fait naître des frottemens les plus doux. Voyez Forster, Niebühr, *Voyage en Arabie.*—Raynal, *Histoire phil.* (*Ile de Surate*), 4.e l. — M. Larrey, *Campagne d'Égypte.* Cet art, que la volupté semble avoir inventé pour multiplier ses jouissances, peut être employé fort utilement et sous un point de vue médical : il fortifie les fibres et facilite la circulation des fluides. *Voyez* Barthez, *Science de l'hom.* 1. v. p. 169.

(1) M. Fouquier, dans une thèse de Paris, a voulu, sans doute avec plus d'esprit que de vérité, défendre les avantages d'une constitution faible ; s'il est vrai qu'elle soit préservée de plusieurs maladies, on peut dire aussi qu'elle est sujette à bien d'autres, et surtout aux affections nerveuses, qui semblent être son domaine privilégié. Voyez Stahl, *Dissert. de teneris ægris.*

démontre dans une foule d'observations (*Vol. II*, *pag.* 156--170). *Huic morbo sanando prosunt quæ corpora roborant* (Sauvages). Cet état d'atonie essentielle est souvent décidé par l'abus des remèdes rafraîchissans et délayans, dans les maladies nerveuses où ces remèdes ne sont pas indiqués. Sydenham, Ch. le Pois et M. Louyer-Villermay (*pag.* 253) en ont cité plusieurs exemples.

§. III. *Éréthisme nerveux et Fluxions.*

Barthez, d'accord avec la plupart des médecins de l'antiquité dont il n'a fait que recueillir les dogmes, appelle *fluxion* tout mouvement qui porte le sang ou toute autre humeur vers un point quelconque, avec plus ou moins de force, ou suivant un autre ordre que dans l'état naturel (*Mém. sur les flux.*). L'éréthisme nerveux peut s'associer à ce premier élément, et par son influence augmenter beaucoup, ou suspendre les mouvemens fluxionnaires. C'est sous ces deux rapports que je dois examiner cette association.

1.° Les diverses périodes de la menstruation sont très-fréquemment exposées à des dérangemens, et il arrive, dans certains cas, que l'état nerveux naturel, ou qui s'est développé à cette époque, arrête cette évacuation et amène une série de maux secondaires, souvent très-bizarres. Il n'est pas rare alors de voir de jeunes personnes éprouver des accidens hystériques qui vont toujours en augmentant, jusqu'à ce que les règles aient paru. Dans ces circonstances, il faut juger, si l'éréthisme nerveux est la cause de

la suppression menstruelle, ou bien s'il n'est que la suite et le symptôme de ce dernier état. Cette distinction analytique est aussi importante que difficile à établir : le plus souvent, les maladies nerveuses de cet âge ne prennent de la consistance que par les mauvais secours administrés à cette époque et par les moyens incendiaires employés sans ménagement. Pour remédier à ces premiers accidens, on croit qu'il n'y a qu'à faire couler les règles, et on donne, à cet effet, une foule de remèdes violens et échauffans, qu'on a décoré du beau nom d'*emménagogues ;* c'est ainsi qu'on trouble toute la constitution, qu'on augmente l'irritation, et qu'on rend incurables des maux passagers. Il ne s'agit alors que de diminuer, de calmer cet état d'éréthisme nerveux, qui est la source de tout le mal : bientôt la nature rentre dans ses droits ; la menstruation se rétablit ; et, par un traitement doux et tempérant, on a conjuré l'orage qui s'annonçait d'une manière si fâcheuse. Des bains tièdes, un régime adoucissant, des boissons délayantes, quelques calmans, s'il existe une douleur locale ; de très-légers antispasmodiques, lorsque les convulsions sont trop fortes ; des distractions, les voyages aux Eaux minérales, dont il faut le plus souvent interdire l'usage, forment l'ensemble des moyens thérapeutiques qu'on peut employer avec succès.

Observation. Tissot n'a point vu de spasmes plus affreux que ceux qu'éprouvaient deux jeunes personnes, l'une âgée de 15 ans et l'autre de 16, qui avaient joui jusqu'à la puberté d'une bonne santé. Elles étaient tombées à cette épo-

que dans un état de faiblesse, de langueur et de sensibilité extraordinaire. Chez l'une, on avait tout attribué à la pléthore, et on l'avait saignée, évacuée ; chez l'autre, on avait accusé la faiblesse de la nature, et on l'avait aidée par les toniques, les spiritueux, les volatils. Ces traitemens inconsidérés les avaient jetées dans une excessive mobilité, et dans des convulsions, qui ne se calmèrent que par la cessation absolue des remèdes pendant quelque temps, et la reprise de moyens doux et calmans (*Mal. nerv.*, 3.e *vol.*, *p.* 91) (1).

Dans le second cas, l'emploi de quelques moyens attractifs ou antifluxionnaires directs peuvent trouver place, parce que l'expérience apprend que cet état nerveux peut dépendre seulement de la suppression menstruelle; alors tout cet appareil spasmodique se dissipe, aussitôt que cette fonction périodique reprend son cours. Il faut pendant être bien réservé dans l'administration de ces remèdes et associer les dérivatifs et les révulsifs, comme les pédiluves, les sangsues, les saignées, etc., aux calmans et aux légers antispasmodiques. Par ces moyens combinés, on dirige doucement la nature vers cet acte salutaire.

2.° L'éréthisme nerveux peut augmenter le mouvement fluxionnaire, soit menstruel, soit dans les diverses hémorrhagies, et causer des

---

(1) Voyez la 1.re observat. que nous avons rapportée dans la 2.e partie. — Observ. dans Louyer-Villermay, p. 77. — Tissot, p. 124, vol. III — Pomme, p. 187, vol. I. — Chrestien, Méth. ïat., p. 69 et 72. Les Anciens avaient aussi remarqué cette association; et Hippocrate l'a consacrée par un aphorisme (liv. 5, aph. 56), où il dit : *Si des défaillances fortes et des convulsions surviennent pendant les règles, c'est mal.*

flux de sang, presque intarissables. On craint, dans ces circonstances, d'administrer les remèdes doux et relâchans, qui semblent opposés à cet état regardé comme atonique; mais l'expérience vient nous éclairer, et nous montrer les véritables indications.

Observation. Madame D.*** éprouve des mouvemens spasmodiques et une insomnie totale : son sang s'agite et s'enflamme; la révolution critique, qui se préparait, me parut être la cause de ces accidens, lorsqu'en effet, la nature se déclara par une perte rouge des plus considérables. Les évanouissemens vaporeux accompagnent cet état. On s'alarme de ce nouvel accident; on donne des cordiaux, avant mon arrivée, et les symptômes spasmodiques continuent. Il est décidé qu'il faut recourir promptement aux bains tièdes, *malgré l'hémorrhagie.* La malade entra donc dans le bain avec sa perte de sang, et par cette première épreuve, les symptômes nerveux disparurent. Elle y revint une seconde fois, et le 3.e bain arrêta l'hémorrhagie. Madame D.*** s'est baignée longtemps; elle a bu de l'eau de poulet sans relâche : tout est fini aujourd'hui (Pomme) (1).

Il peut arriver qu'en premier lieu, la fluxion hémorrhagique ne soit pas sous l'influence nerveuse; mais la faiblesse amenée par cette éva-

---

(1) Voyez les observations de Whytt, vol. II, p. 242; —de Pomme, vol. II, p. 52 et 245, où l'on voit des femmes enceintes chez lesquelles le bain tiède a arrêté des flux de sang très-abondans, qui étaient entretenus par l'éréthisme nerveux. — Le célèbre compositeur Grétry rapporte, dans ses *Essais sur la musique*, que chaque Opéra lui valait une hémoptysie, qu'il guérissait par de simples boissons acidulées.

tion, les remèdes trop exeitans administrés en ce moment, ne tardent pas à déterminer le développement de eet état nerveux, qu'on aurait souvent pu prévenir par des moyens légèrement dérivatifs, assoeiés aux remèdes calmans généraux. Si les évacuations sanguines arrivaient, comme le eroyaient les Stahliens, dans des vues toujours utiles, nous ne devrions pas nous opposer à ces mouvemens médieateurs ; mais les hémorrhagies n'ont pas lieu eonstamment chez les personnes fortes et polyémiques : eombien de fluxions sanguines très-aetives surviennent aux individus faibles, qui rendent par cette voie tout leur sang et leur vie (1) !

« Ces hémorrhagies, dit Grimaud, tiennent à un état d'irritation ou de spasme, qui seul doit fournir les indieations thérapeutiques. On ne doit pas ordonner la saignée dans ces cas, d'après le conseil d'Hippoerate (2); mais les hémoptysies nerveuses doivent être traitées par les adoucissans, les calmans, comme les décoetions mueilagineuses d'orge, d'althéa, les émulsions nitrées, etc. (*tom. III, pag.* 128).» Lorsque l'éréthisme local détermine l'hémorrhagie, et que cet état persiste dans une eonstitution faible, il ne faut point abuser des remèdes délayans, qui pourraient augmenter la débilité ; mais

---

(1) On ne peut parler sur la doetrine des hémorrhagies, sans adopter les distinetions analytiques que M. le Professeur Lordat a établies dans son ouvrage. Il est extraordinaire qu'un auteur moderne (M. Latour) les ait si bien adoptées, sans les rapporter à leur véritable souree.

(2) *Sanguinem verò ne detrahito* (*de morb. mul., lib.* 2, *p.* 36). Hippoerate faisait aussi un grand usage du lait d'ânesse et de vache. Voyez Martian.

on doit recourir à l'opium et aux narcotiques qui endorment cette sensibilité vicieuse. Ces moyens ont été employés avec beaucoup de succès par Platter, Schroëder, Whytt, Hoffmann (1), Pasta. Le célèbre Professeur Fouquet conseillait, dans ses leçons de clinique, d'associer l'opium à la jusquiame blanche; et son élève M. Caizergues a observé que, pour éviter l'effet orgastrique de l'opium, il était utile d'unir cette substance avec des doses de nitre assez fortes et assez rapprochées (*Annales clin. de Montpellier*).

Je devrais aussi parler d'autres fluxions, telles que les flueurs blanches, qui s'associent et sont très-souvent déterminées par l'état nerveux; mais les principes, que j'ai établi précédemment, peuvent servir dans ces cas. Tissot cite deux observations, où les boissons délayantes, les bains tièdes ont parfaitement réussi (*Vol. III, pag.* 158.--- Pomme, *Vol. II, pag.* 226 *et* 257).

---

(1) Voyez les observations rapportées par Hoffmann, *Oper. omn.*, *t. IV*, *p.* 66. — Voy. aussi observat. dans Weickard, Doctr. méd. simpl., t. *II*, p. 76.

Cet emploi de l'opium, dans les affections nerveuses, explique l'application, tentée par Sarconne dans le commencement des *pleurésies* : les douleurs fortes qui les accompagnent, lui firent regarder cette maladie, comme *une affection simple des parties sensibles* de la poitrine. C'est en détruisant ce premier élément nerveux de l'inflammation pleurétique, qu'il a fait avorter l'engorgement, la phlogose, et tous les autres actes synergiques de cette maladie. N'est-ce pas aussi dans des circonstances analogues, que l'opium a si bien réussi au début des *dysenteries*, des *blennorrhagies* (V. Mémoire de M. Latour sur la *dysenterie*. — Chesneau, *Observ. méd.*, p. 298. — Tuessingt, *de usu opii in syphili*).

§. IV. *Éréthisme nerveux et Altération des humeurs.*

Malgré les discussions qui se sont élevées sur l'existence de ce genre de causes, nous croyons adopter le parti le plus sage, en suivant toujours l'observation. Les Anciens n'attribuaient les maladies nerveuses qu'au dérangement dans les qualités propres des humeurs ; et leur médecine, toujours évacuante, porte l'empreinte de cette théorie exclusive (1). Quelques médecins, instruits par les abus auxquels ces idées exagérées des humoristes avaient conduit, adoptèrent une opinion opposée, et ne voulurent voir, dans les affections nerveuses, que la lésion des solides, qui amenait secondairement les dégénérations humorales (*Extrà muros peccatur et intrà*). La vérité se trouve, comme dans beaucoup d'autres circonstances, en prenant un juste milieu entre ces deux systèmes généraux, et en admettant ce que chacun a de vrai, pour en faire l'application aux divers cas. Ainsi, il arrive

---

(1) Il est utile de lire tout ce que les divers auteurs nous ont laissé sur les *métastases nerveuses*, qu'ils regardaient toujours comme la cause essentielle de ce genre de maladies. Hippocrate a parlé *des abcès sur les nerfs* dans divers endroits de ses aphorismes et de ses épidémies. Roderic a Castro disait : *Ex arteriis et venis ad nervos affectus tranferri.* On connaît aussi quelques expériences de Cotugno, dans lesquelles il a trouvé les nerfs enveloppés d'une matière séreuse et comme rhumatismale (*de Sciatide nervosâ*). Ce n'est pas que je veuille admettre les hypothèses, qu'ont élevé plusieurs médecins Galénistes sur les diverses âcretés des humeurs ; mais je me contente d'exposer ces observations et de les classer dans le genre des maladies nerveuses dont je m'occupe.

souvent que l'éréthisme nerveux est l'élément primitif ; et l'affection humorale, qui lui est associé, ne demande aucune attention : dans d'autres oceasions, on s'aperçoit que les maux nerveux sont la suite de quelque dérangement, soit dans la quantité, soit dans la nature des humeurs. C'est sous ees deux points de vue, queje vais embrasser l'histoire des affections nerveuses humorales.

1.° L'état de *pléthore sanguine* produit très-souvent les maladies hystériques et eonvulsives. *Convulsio fit aut à repletione*, *aut ab evacuatione sanguinis* (Hippocrate) ; et e'est de cette observation qu'on a voulu généraliser l'évacuation du sang dans le traitement des névrôses. Il est vrai que l'époque menstruelle, la suppression d'un flux périodique, la vigueur où se trouve le sujet, viennent confirmer quelquefois l'indication de ce moyen, comme on le voit dans plusieurs observations. Capi-Vacchius eite dans son *Praxis medica* le fait d'une femme qu'il guérit, par la saignée, d'une hystérie effrayante dans laquelle on n'avait pas osé saigner avant lui. Rivière, Hamilton, Louyer-Villermay (*Vol. I, pag.* 173), en ont donné plusieurs exemples dans leurs ouvrages. Il faut souvent préférer les sangsues à la saignée, parce que leur effet est moins ressenti sur tout le système, qu'il n'affaiblit pas autant, et dégage beaucoup mieux les parties engorgées (Alph. Leroy).

Malgré ces faits, il ne faut point se laisser conduire toujours par les phénomènes extérieurs, que présentent certains individus : eet appareil pléthorique peut être fallacieux, et ne demande point alors des évacuations ; il est

seulement produit par l'éréthisme nerveux, auquel il faut appliquer la méthode la plus douce et que l'impression de la saignée ne fairait qu'exaspérer. D'ailleurs, l'état nerveux est si souvent enté sur un fond de faiblesse, qu'il y a toujours à craindre de la voir se manifester à la suite de ce moyen. La connaissance du tempérament, des causes morales qui ont précédé, sert de guide dans une pareille occurrence: ainsi, M. Louyer-Villermay me semble avoir bien saisi les indications que présentait le fait suivant, où on voit, au milieu des caractères nerveux essentiels, cette *polyémie raréfactive*, ou *fausse pléthore*.

Observation. Un des officiers les plus distingués de l'armée française, dans l'arme du génie, d'une imagination ardente, prend, après la paix, des habitudes casanières, et éprouve bientôt du dérangement dans sa santé. Il avait 33 ans, la figure animée, la voix forte, son moral était exaspéré...... Il éprouvait des étourdissemens, des vertiges, des palpitations, quelques mouvemens convulsifs, etc...... Ma première idée fut de lui conseiller l'application de douze sangsues vers l'anus; mais je considérai que sa constitution était faible, son tempérament nerveux, que l'inaction physique et morale avait depuis peu remplacé chez lui la vie la plus active, et que la pléthore sanguine pouvait n'être qu'apparente. Je le mis à l'usage des antispasmodiques doux et fortifians. Je l'engageai à rechercher toute espèce de distraction, à voyager dans les environs de Paris; et par ces moyens, il a retrouvé une très-bonne santé (*pag.* 684).

Il est d'autres circonstances où la saignée est ordinairement administrée, pour combattre de fortes attaques par une méthode perturbatrice, ou bien lorsque les symptômes de congestion sanguine vers quelque organe deviennent alarmans (Tissot). Mais ce moyen palliatif augmente la disposition nerveuse ; et si l'éréthisme nerveux est très-fort, la saignée peut même devenir mortelle (*Observ.* de Sutherlang). On sait avec quelle prudence, les chirurgiens écartent la saignée dans le premier temps des commotions cérébrales.

2.° L'état *bilieux*, malgré les déclamations de quelques Nosographes modernes, doit entrer dans l'estimation des causes générales qui peuvent s'associer à l'éréthisme nerveux. Les affections morales portent principalement leur action sur ces deux systèmes; et on connaît les grands effets des passions sur le foie et sur les fonctions biliaires. Hoffmann a fait une belle dissertation (*De emetico post iram veneno*), où il prouve, par beaucoup d'observations, les résultats funestes et presque mortels de ces remèdes irritans, au milieu du désordre qui agite encore le genre nerveux. Mais combien faut-il redouter davantage d'employer cette médecine active chez les individus vaporeux que la moindre impression irrite ! Dans ce cas, il y a tout à craindre, et on doit d'abord songer à calmer l'éréthisme, avant d'avoir recours à la méthode directe.

Observation. Une femme, qui, toute sa vie, avait été très-mobile et sujette aux vapeurs, présentait les symptômes manifestes de gastricité bilieuse ; mais tous les remèdes l'irritaient pro-

digieusement et ne la purgeaient point. Je me déterminai à faire vivre cette femme d'eau et de lait pendant quelques jours. Elle se trouva d'abord mieux; et au bout de huit jours, des laxatifs doux ne l'irritèrent plus : bientôt elle fut très-bien (Tissot, *vol. IV , pag* 197) (1).

Mais il arrive souvent que l'embarras bilieux est la seule cause d'irritation, et que c'est vers sa destruction qu'il faut diriger tout son traitement. L'éréthisme nerveux est ici purement symptomatique et disparaît avec un évacuant : *Causâ sublatâ , tollitur effectus.* Finke, dans l'*Histoire de l'épidémie bilieuse de Tecklembourg , pag.* 86 , et Stoll, dans sa *Médecine pratique*, en citent quelques exemples. On voit très-souvent des personnes attaquées de mobilité, de tristesse, d'insomnie, d'hypocondrie même, sans aucune cause apparente, surtout vers la fin du printemps, ou dans les grandes chaleurs : c'est presque toujours la suite de la constitution médicale, et l'indication du besoin de saigner ou de purger (Tissot) (2).

Mais il faut être en garde contre un piége que présente souvent l'éréthisme nerveux. On sait que l'hypocondrie se manifeste par une altération de la digestion, par des pesanteurs d'entrailles, par des douleurs à la tête et à l'épigastre, enfin par divers autres accidens

---

(1) Ce même auteur donne l'histoire d'une Dame qu'on ne pouvait purger que dans un bain tiède. — Voyez aussi une autre observation très-curieuse (pag. 201 , vol. III). Le Docteur Pomme cite plusieurs faits de jaunisses, accompagnées de maux de nerfs violens, qu'il a guéries par un régime doux et des délayans (p. 58 , vol. II).

(2) Voyez une observation de Bauchène (*Influence des Pass.*, p. 126).

propres aux voies gastriques, tels que des nausées, des vomissemens, etc. Si on tirait de ces symptômes l'indication de purger, on fairait le plus grand mal ; il faut résister même aux supplications des malades qui exagèrent les douleurs gastriques qu'ils éprouvent, et qui demandent continuellement des remèdes évacuans. Cette gastricité simulée par l'éréthisme nerveux local ne demande que les délayans et les antispasmodiques légers.

3.° Nous devons considérer ici les divers faits que les Anciens et les Modernes ont recueilli sur l'influence de l'état *rhumatismal*, *goutteux*, *herpétique*, *syphilitique*, etc., qui détermine souvent des affections nerveuses graves. Dans le rhumatisme et la goutte (1), on voit que la disparition de tous les symptômes ramène l'éréthisme ; mais tant qu'ils se manifestent au-dehors par les douleurs propres à ces deux genres d'affection, le malade n'éprouve plus les maux de nerfs auxquels il était sujet. Cette alternative est très-fréquente et a donné aux Anciens l'idée du transport d'une matière dans les diverses parties du corps (Whytt, *vol. I, pag.* 438 *et* 460). Cependant Barthez rapporte qu'il est divers symptômes nerveux qui viennent s'associer à la goutte chronique des divers organes, surtout des viscères gastriques ; dans ce cas, il conseille de combi-

---

(1) En rangeant, dans cette classe de faits, plusieurs affections, telles que la goutte, le rhumatisme, je ne veux point décider qu'elles dépendent d'une altération des humeurs : proposition qui est loin d'être prouvée ; mais cette division m'a paru plus commode pour embrasser toutes ces diverses maladies, sous un seul point de vue.

ner le traitement et d'associer les tempérans, les calmans avec les toniques et les attractifs (*Mal. goutt.*).

Le vice dartreux devient aussi très-souvent une cause importante d'affection nerveuse, et demande les mêmes ménagemens dans les moyens nés, pour ne point irriter l'état nerveux qui est curatifs s'y associer (1). C'est dans cette complication, qu'un voyage aux Eaux minérales sulfureuses peut être infiniment utile et offre le double avantage des distractions morales et des bains convenables à cette maladie. Il arrive aussi fréquemment que les diverses éruptions cutanées deviennent critiques des maladies nernerveuses, en enlevant la cause qui irritait les nerfs ; et on voit les accidens se dissiper complétement, après ce travail médicateur (*Obs.*, Tissot, *vol. III*, *pag.* 182 ; *vol. IV*, *pag.* 174 *et* 268. --- Whytt).

Les affections syphiliques peuvent coexister d'une manière fâcheuse et même s'associer avec l'éréthisme nerveux qui rend le traitement fort difficile. J'ai été le témoin d'un fait de ce genre chez un jeune homme de la campagne qui s'était confié aux soins de M. le docteur Bérard. M. Louyer-Villermay en cite un

(1) Toutes ces affections rentrent dans le cadre établi par Raimond de Marseille, *sur les maladies qu'il est dangereux de guérir.* Au reste ce titre est très-vicieux : il n'y a jamais du danger à guérir une affection essentielle ; mais il peut y en avoir beaucoup à ne traiter qu'un symptôme et à répercuter le mal, qui produit sur les organes internes de bien plus grands ravages (*Observ.*, Tissot) p. 164 et 514, 4.e vol. ; — Louyer-Villermay, p. 460 et 598 ; — Bauchêne, 3.e *Observ.*, p. 157).

exemple dans son ouvrage (*pag.* 749) ; et Thierri de Héry a aussi décrit la complication de la syphilis avec l'état mélancolique et nerveux (*Voyez Méth. curat. de la vér., pag.* 26).

4.° Je devrais peut-être dire un mot de cet état de *cacochymie*, qu'on rencontre souvent dans les maladies nerveuses et qui fait le désespoir des médecins : c'est le dernier degré de la complication humorale, qui est déterminé par un mauvais traitement, une constitution faible et la persistance des maux de nerfs. Plusieurs auteurs ont désigné cet état sous le nom de *vice scorbutique du sang*, à cause de quelques symptômes d'altération putride, qui se manifestent quelquefois dans la bouche et dans diverses parties (Whytt, *vol. I, pag.* 455, et Tissot, *vol. IV, pag.* 231) : j'aimerais autant l'expression d'*atrabile*, que les Anciens employaient si souvent. C'était pour empêcher cette funeste dégénération des humeurs, dans les maladies nerveuses avec matière, qu'ils conseillaient de purger promptement : *Consensus inter medicos vetustiores summus est, ut matura instituetur purgatio, ne scilicet melancholia vertatur in atram bilem*, dit Lorry, bien digne d'être l'interprête de la doctrine d'Hippocrate.

§. V. *Éréthisme nerveux et Lésions organiques.*

Quelque importans que soient les dérangemens et les altérations organiques dans les tissus du corps humain, il est assez ordinaire de voir

qu'ils ne donnent lieu qu'à des symptômes incertains; et le médecin, n'étant guidé que par des signes équivoques, peut à peine reconnaître leur funeste existence. Malgré les progrès de l'anatomie pathologique, la science n'offre malheureusement qu'une désolante incertitude sur ce diagnostic. En appliquant à cette complication les principes, si bien développés par M. Double (1), nous voyons 1.° que l'éréthisme nerveux peut simuler une lésion organique ; 2.° qu'il détermine par sa persistance des altérations de tissus; 3.° que ces lésions peuvent exister primitivement et amener tous les phénomènes nerveux, Ces trois points, que l'observation démontre chaque jour, semblent renfermer toutes les anomalies, terminaison la plus fâcheuse des névrôses.

A. L'expérience a prononcé sur ces terribles suites, que peuvent entraîner les affections fortes de la sensibilité et les spasmes fixés sur une partie. Le dérangement dans la nutrition et dans le mode de vitalité de chaque organe doit en être la première conséquence: et de là bientôt le développement gradué de diverses altérations ou engorgemens dans les viscères. Mais, il faut l'avouer, ce qui entraîne le plus souvent ces tristes effets, c'est le mauvais emploi des remèdes toniques et échauffans qu'une fausse théorie n'a que trop multiplié dans les maladies nerveuses. Faut-il

---

(1) *Séméiologie générale.* Ouvrage Hippocratique, qui, par la gravité de ses dogmes et l'importance de sa doctrine, montre bien l'école où s'est formé l'auteur, et qui tranche, d'une manière très-forte, sur la plupart de ces livres éphémères, que la capitale voit naître et mourir dans son sein.

s'étonner que, sur des parties si éminemment sensibles, au milieu d'une irritation générale, ces substances soient délétères, même vénéneuses et développent ces phlegmasies latentes qui donnent lieu aux plus affreux désordres? On peut empêcher cette terminaison, en évitant toutes les causes en favorisent ses progrès, en ménageant l'éréthisme fixé sur un organe, et par un traitement convenable, fait à propos : malheureusement, on s'aperçoit de cette terrible complication, (1) lorsque le mal est bien avancé; et l'origine d'une lésion organique, au milieu d'une névrôse, est ordinairement si incertaine, que le traitement est toujours tardif. Les phlegmasies chroniques ou les obstructions, d'abord cachées, arrivent, d'une manière insensible, à ce point où elles ne se montrent à découvert que pour marquer leur victime; et on ne sait, dans ces préludes fallacieux, si l'affection locale, qu'éprouvait d'abord le malade, tient à quelque phlegmasie commençante ou bien à l'éréthisme nerveux local, dont les ébranlemens ont enfin déterminé cette altération (2).

---

(1) Cependant Baglivi a dit : *In chronicis morbis, si facies naturalis est, ac boni coloris, nunquàm crede adesse obstructiones, aliaque vitia in visceribus.*

(2) Aussi le Docteur Broussais s'écrie, dans son langage d'enthousiaste, « qu'il serait curieux de savoir combien il resterait de » squirres du pylore, d'hypocondries, d'obstructions et de maladies » nerveuses, ayant leur siége dans les organes de l'abdomen, si l'on » pouvait distraire toutes les gastrites chroniques, dans les maladies » existant actuellement à Paris sous ces différens noms. » L'espèce de défi de ce médecin ne prouve rien autre chose, si ce n'est la difficulté de les bien distinguer, et nullement l'unité de source et de nature, qu'il veut systématiquement donner à toutes les maladies. L'observation renverse ces idées exclusives, et nous montre qu'en traitant l'affection nerveuse, on détruit souvent tous les symptômes locaux.

Les lésions organiques, que l'état nerveux peut entraîner, sont assez nombreuses; et M. Louyer-Villermay cite plusieurs observations de phlegmasies aiguës ou chroniques, qui sont venu compliquer et terminer des hypocondries (*pag.* 489). Les engorgemens des viscères, que l'éréthisme nerveux détermine souvent par le spasme fixé sur ces parties, sont un de ses principaux effets (Glisson, Bonnet, Morgagni, Portal) (1). Les palpitations viennent aussi se mêler aux symptômes de la névropathie; et, malgré le beau travail de M. le Professeur Corvisart, on est embarrassé pour distinguer, si elles tiennent à une lésion organique du système artériel, ou si c'est un pur accident nerveux (Rivière). Enfin, on a voulu ranger dans la même classe les squirres, les phthisies, qui viennent quelquefois terminer les névroses (Cheyne, Morton, Vicq-d'Azir). Mais quoique ces maladies soient très-multipliées et que leur apparition, succédant à la névropathie, soit démontrée, on ne peut en conclure que ces diverses lésions aient été déterminées par l'éréthisme nerveux : elles tiennent à une diathèse cancéreuse ou scrophuleuse, qui existait avant l'invasion de la névrose. Ainsi, je crois que, dans ces cas, l'éréthisme nerveux a préludé dans cette série de maux, sans être

(1) On ne peut que rendre justice aux talens des observateurs infatigables qui ont cherché, dans l'anatomie pathologique, la cause de ces maladies. Mais les résultats qu'ils nous ont transmis, mériteraient, avec plus de raison, le reproche que les antagonistes d'Hippocrate faisaient injustement à sa doctrine : *C'est une véritable méditation de la mort.* Combien l'ouvrage projeté par M. Corvisart offrirait plus d'utilité! Il aurait pour titre : *De sedibus et causis morborum, per signa diagnostica investigatis et per anatomen confirmatis.* — Ce médecin serait pour nous un autre Morgagni.

la cause essentielle de cette fâcheuse terminaison ; mais il peut avoir coopéré à son apparition, par cette irritation locale qui a fixé la maladie et a déterminé le développement de ce germe caché.

B. Les maux de nerfs peuvent n'être que l'effet des lésions organiques; et ces altérations profondes, se fixant sur un organe, soit par les douleurs qu'elles déterminent, soit par le trouble qu'elles introduisent dans les fonctions, ne tardent pas à porter dans le système nerveux une forte atteinte. Que sera-ce si le tempérament de l'individu l'a déjà prédisposé à cet état d'éréthisme!

Observation. Tissot rapporte l'histoire d'une femme, que des obstructions au foie avaient rendue d'une mobilité si forte, qu'elle ne pouvait rien supporter, ni rien entendre. Il la guérit de cet état nerveux et des obstructions par les bains tièdes, le petit lait avec le sirop d'althéa, et ensuite quelques grains de mercure doux (*vol. IV, pag.* 196).

Messieurs les Professeurs Baumes et Hufeland ont parfaitement indiqué cette complication de l'éréthisme nerveux, qui doit empêcher l'emploi des résolutifs, en général très-irritans (1), et faire recourir aux méthodes

(1) J'ai été le témoin de cette complication, qui fut méconnue chez un jeune homme fort irritable, traité d'une affection scrophuleuse par la méthode la plus irritante, ciguë, eaux de Barèges, etc.... Il tomba dans une maladie nerveuse, et bientôt dans une affreuse mélancolie. — Pomme en rapporte un exemple, vol. II, pag. 167. — Stork, qui a tant préconisé les poisons végétaux, comme remèdes héroïques, recommande d'alterner leur emploi avec la méthode tempérante et adoucissante (V. Ant. Stork, *Supplem. necess. de Cicutâ*).

les plus douces (Baumes, *Vice scroph.*, *pag.* 260). Les observations sur les *scrophules*, sur le *cancer*, sur la *phthisie pulmonaire*, sur le *rachitis*, d'après Pujol et le Professeur Boyer, nous en offrent de fréquens exemples (1). Ainsi, quoique la lésion organique soit la cause directe de l'éréthisme nerveux et ait débuté la première, nous voyons qu'il faut toujours avoir égard, dans ces cas, à son importance thérapeutique. Ce n'est pas que je pense, qu'à l'aide de ces moyens palliatifs, on puisse se flatter de guérir ces maladies, qui sont de leur nature presque incurables ; mais, de cette manière, on parvient quelquefois à prolonger la vie du malade, en enlevant les causes, qui pouvaient stimuler les progrès de l'affection organique, et accélérer son passage au dernier degré de dégénération.

Il faut aussi éviter un défaut contraire, qui est très-dangereux, c'est celui de voir partout des maux de nerfs. Souvent l'unique source de cet appareil spasmodique, est dans une cause organique qu'il faut tâcher de détruire ; si on ne donne que des délayans, des antispasmodiques, le mal augmente toujours. En effet, dit M. Baumes que je ne saurais trop citer, l'hypocondrie peut masquer une phthisie : si l'on se persuade alors que les plaintes des malades sont toujours sans

---

(1) On lit un fait de ce genre dans le journal de Vandermonde, tom. 48. — Observ. de M. Biett, qui n'a pu adoucir et arrêter les progrès d'une cancroïde, que par des bains tièdes et un régime végétal (Alibert, mal. de la Peau, t. I, p. 424). Willis rapporte l'histoire d'un cancer mammaire, accompagné d'une sensibilité excessive et d'une mobilité générale. Un régime doux, les bains tièdes firent beaucoup de bien, et la maladie parut se dissiper complétement (*de morb. convuls. cap.* 6). — Autre obsserv. pag. 58.

fondement, on néglige de la combattre, et le malade succombe, tandis qu'il était possible de prévenir son invasion, ou d'en arrêter les suites.

Je dois encore parler de ces vices de l'organisation, comme les *exostoses*, qui peuvent comprimer le cerveau ou les nerfs et dont la guérison est trop au-dessus des ressources de l'art. Il y a même, quelquefois, si peu de rapport avec les symptômes produits, qu'on ne les soupçonne point; et, à l'ouverture des cadavres, on est fort étonné de découvrir ces causes cachées. Mais l'ignorance orgueilleuse a-t-elle le droit d'accuser l'impéritie du médecin ; et peut-on le blâmer, dans une affection nerveuse déterminée par une excroissance osseuse, de n'avoir employé que des tempérans, des anti-spasmodiques? Qu'aurait-il fait de plus, quand il aurait connu l'existence de ce stimulus, contre lequel il n'y a point de remède? D'ailleurs, l'état intermittent et paroxistique de ces sortes d'attaques de nerfs (la cause existant toujours), prouve bien qu'il s'y mêle un élément nerveux; et si la nature, à l'aide de ce traitement palliatif, pouvait s'accoutumer à cette irritation locale, on aurait tout fait pour la guérison (Lordat, *Cours de pathol.*) (1).

Les vers, dans les premières voies ou dans d'autres parties, sont une cause d'éréthisme nerveux, fort commune chez les enfans, et qu'on

(1) Pourrait-on ranger dans cette classe, l'état de grossesse qui se complique souvent de névropathie, et pendant lequel les tempérans et quelques narcotiques opèrent de si heureux résultats entre les mains des accoucheurs instruits (Obs., Pomme, vol. II ; p. 370. — L. Villermay, p. 572. — Moriceau).

retrouve même chez les adultes. L'indication, dans ce cas, est de chasser ces hôtes parasites, en ménageant la sensibilité qui est très-exaltée (Viridet, Whytt, Tissot, Louyer-Villermay).

§. VI. *Éréthisme nerveux et État moral.*

Les diverses altérations des facultés morales s'associent très-souvent à l'éréthisme nerveux, quelquefois en dépendent et forment un élément essentiel à bien connaître dans l'étude des maladies nerveuses. C'est sous ce dernier rapport que nous tâcherons d'examiner l'importance du traitement moral pour guérir la névropathie, et d'un autre côté, combien le traitement physique de l'état nerveux contribue à la guérison des aliénations mentales (1). On a voulu placer les divers dérangemens de l'esprit dans la classe des névroses, et on est fort étonné que dans une Nosographie philosophique, l'hypocondrie et l'hystérie soient regardées comme des vésanies, et mises à côté de la démence et de la manie. C'est une double erreur que l'analyse doit signaler, en distingant les cas où l'affection physique détermine tous les dérangemens moraux, et ceux où l'éréthisme nerveux ne fait que suivre et accompagner l'aliénation mentale. Nous voyons donc que l'état moral n'appartient pas plus aux névroses, que celles-ci aux vésanies : ce sont deux classes de faits qu'il faut

---

(1) L'âme et le corps, dit Montaigne, sont unis par une étroite couture, et s'entrecommuniquent leur fortune. *Essais.*

bien séparer, afin d'appliquer à chacun d'eux le traitement qui lui convient (1).

A. Le premier point à considérer, c'est que les maladies nerveuses n'ont souvent d'autre origine que les diverses passions très-exaltées qui, agissant fortement sur un corps très-sensible, sur une âme faible, ont suffi pour déranger l'harmonie physique et morale. Ainsi les passions qui, contenues dans de justes bornes, forment les plus douces jouissances de l'homme, deviennent, par leur exagération, une source de douleurs pour l'âme et le corps. On pourrait même les regarder, quand elles sont poussées à ce degré, comme une sorte d'aliénation mentale : elles absorbent toutes les idées, toutes les facultés de l'entendement, et amènent ces affections nerveuses, que le médecin parvient seulement à guérir, en enlevant cette cause morale. Sous ce rapport, les passions doivent être considérées comme élément dans les maladies des nerfs, puisqu'elles forment la source majeure des indications curatives que le médecin doit remplir.

Observation. Une jeune personne, aussi distinguée par ses vertus, que par sa beauté, âgée de 18 ans, d'une complexion faible, mobile et

---

(1) Voyez la Thèse de M. Bonnet *sur les passions* (Montpellier 1818), dans laquelle cette étude est présentée sous un point de vue nouveau et bien plus médical. — On peut consulter aussi, avec beaucoup de fruit, la Dissertation de M. le Docteur Esquirol, qui annonçait déjà, par cet écrit, les heureuses applications et les développemens qu'il devait donner à la médecine mentale : pour apprécier la méthode rationnelle de cet estimable médecin, il faut lire ses articles intéressans dans le Dictionnaire des sciences médicales, ou plutôt visiter son établissement, et être le témoin des cures nombreuses qu'il opère.

d'une sensibilité morale très-vive, fut recherchée en mariage par un jeune homme qu'elle aimait; refus obstiné des parens : bientôt elle devint triste; perte des forces et de l'appétit; syncopes, horripilations suivies de chaleur; pouls inégal; urine limpide; augmentation des symptômes, quand elle prenait des remèdes... L'amaigrissement considérable faisait soupçonner une fièvre hectique : plusieurs médecins accusèrent aussi la faiblesse de l'estomac, et de là l'abus des toniques, des carminatifs, etc. Au bout de trois mois, Hoffmann est appelé; il recherche tout de suite la cause de la maladie : il fait suspendre tous les remèdes, ordonne pour boisson le lait d'ânesse coupé avec des eaux acidules, et défend toute entrevue avec le jeune homme qui était l'objet de cette passion. La promesse de les unir commença à dissiper tous les accidens : le calme survint, et le lien conjugal fut la véritable époque du retour parfait à la santé (Hoffmann, *De malo hysterico, tom. II, observatio* 3.ª, *pag.* 59).

La crainte, la tristesse, et, en général, toutes les passions systaltiques viennent compliquer les maladies nerveuses : c'est ce qui arrive le plus souvent dans certaines hypocondries, bien caractérisées par un état moral essentiel, qui doit être traité directement. Telle est la source de ces névroses où l'on rencontre des phénomènes spasmodiques, réunis à un accablement singulier de l'esprit, et qu'on pourrait appeler des hystéries ou des hypocondries *mélancoliques*. Il en existe un grand nombre d'exemples parmi les femmes du monde, et chez les hommes

d'études (1). Ces affections peuvent même dégénérer en véritables aliénations mentales (Voyez Pinel, *Obs.*, *pag.* 23 *et* 32).

M. Louyer-Villermay cite deux observations, où l'on voit qu'une passion ardente et exclusive était la cause essentielle de tous les accidens nerveux : en tâchant de la vaincre ou de la satisfaire, on a fait tout disparaître (*Obs.*, *pag.* 13 *et* 67). Souvent la découverte de cette source cachée de la maladie est bien difficile ; et, dans ces occasions, comme le dit M. Alibert, « le » médecin a besoin de s'introduire dans le cœur » humain, pour y voir les passions, les désirs, les » besoins, les chagrins, les attachemens, pour » y agir sur les sensations et sur les idées, pour » y examiner, enfin, tout ce que peuvent, sur l'éco- » nomie animale, tous les genres de sentimens et » de pensées. » Les malades sont quelquefois d'un silence obstiné ou d'une finesse dans les réponses que rien ne saurait ni tromper, ni surprendre, et nous devons, presque toujours, la connaissance de leur secret à l'aveu fait par la confiance, ou à quelque événement imprévu. Tout le monde connaît la pénétration d'Érasistrate près d'Antiochus qui était malade d'amour pour Stratonice : Galien, dans une circonstance ana-

(1) Quelques auteurs ont peint *l'état mélancolique* par des descriptions frappantes et dans des tableaux vifs et animés. Ainsi, Goëte, dans les lettres de Werther, M. de Châteaubriant, dans son histoire de René, nous ont fourni les traits du caractère *mélancolique*, qu'il faut bien distinguer de la *monomanie* où il y a aliénation mentale. « Dans ce vague de l'esprit, dit l'auteur du Génie » du Christianisme, on est détrompé sans avoir joui : il reste encore » des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante, merveilleuse ; l'existence est pauvre, sèche, désenchan- » tée : on habite avec un cœur plein et un monde vide, et sans » avoir usé de rien, on est désabusé de tout. — *G. Christ.* » N'est-ce pas l'état de notre Rousseau et de tant d'autres mélancoliques ?

logue, découvrit aussi une passion dissimulée, qui plongeait une jeune personne dans une maladie nerveuse très-alarmante (*De præcognitione ad posthumum, cap.* 6) (1).

Le traitement moral, que nous avons vu former la base de la thérapeutique de ces maladies, a ses principes ; et, comme il existe une médecine du corps, on peut dire qu'il y a aussi une médecine de l'esprit et du cœur (Lecamus, Petit). La première règle est de satisfaire les passions du malade, si rien ne s'y oppose, en le préparant peu à peu à cette jouissance. Dans le cas contraire, il faut toujours commencer par flatter ses penchans, avoir l'air même d'approuver son inclination et ses idées, pour mériter sa confiance : alors le langage de l'amitié et de la persuasion peut ramener ce cœur sensible, cet esprit troublé, et lui faire oublier ses attachemens et ses rêveries......

Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem
Possis, et magnam morbi deponere partem.

Des distractions, des voyages, des amusemens de toute espèce, peuvent faire une agréable diversion à cette maladie : de nouveaux objets, de nouvelles connaissances, de nouvelles habitudes sont bien propres à affaiblir la force de ces penchans, et à changer l'ordre des idées. Il est aussi un autre art qui consiste à opposer les passions aux passions ; et on n'a souvent de prise sur elles que par ce moyen. C'est, dit J.-J. Rousseau, par leur empire, qu'il faut com-

---

(1) Voyez Valère-Maxime, qui rapporte le fait d'Érasistrate; liv. III, chap. 7. — Hippocrate découvrit aussi que la maladie du fils d'un Roi de Macédoine tenait à une cause morale cachée (*Vie d'Hippocrate*).

battre leur tyrannie ; c'est alors de la nature elle-même qu'on doit tirer les instrumens propres à la régler (1). Cette méthode perturbatrice peut être utile; mais elle est quelquefois dangereuse à mettre en usage.

La musique, qui occupe agréablement les sens, amuse et distrait l'esprit, doit aussi être employée dans ces cas, surtout quand les personnse savent s'exercer elles-mêmes à jouer de quelque instrument. On sait l'importance exagérée que les Anciens avaient donné à cet art (2), qu'on doit ranger au nombre des moyens accessoires qui contribuent à calmer l'éréthisme moral et physique, suite d'une vive passion.

B. Mais si le traitement moral est fort utile pour la guérison de beaucoup de maladies nerveuses dépendant de cette cause, il est également plusieurs aliénations mentales qui prennent leur source dans des lésions physiques, dont il faut apprécier l'importance. Ainsi l'éréthisme nerveux peut être l'élément essentiel dans quelques espèces de délires, soit partiels, soit

---

(1) Les moralistes et les poëtes ont parlé de cet emploi médical des affections morales, pour dissiper ou affaiblir celles qui sont trop fortes. Ovide a dit :

Alterius vires subtrahit alter amor.

Cicéron, dans ces excellentes leçons de philosophie, remarque aussi : *Etiam novo quodam amore veterum amorem, tanquam clavo clavum, ejiciendum.* C'est dans le même sens que notre La Bruyère, qui a su pénétrer si loin dans les secrets du cœur humain, observe que vouloir oublier un objet, c'est penser à lui ; pour l'oublier, il faut penser à d'autres objets (*Caractères*).

(2) Agamennon et Ulysse, croyant que la musique avait le pouvoir de prévenir et de dissiper les passions, placèrent, à côté de leurs femmes, des musiciens chargés d'entretenir leur vertu, en leur jouant sur le mode dorique. Mais, comme dit un aimable auteur, si l'on était tenté d'attribuer à l'influence de cet art, la chasteté de Pénélope, il faudrait un peu rabattre de cet éloge, en se rappelant la conduite criminelle de Clytemnestre.

généraux (1); et la *Monomanie*, qu'on peut appeler *nerveuse*, présente un exemple de cette complication. L'emploi des remèdes calmans, un régime doux et des ménagemens moraux suffisent quelquefois pour dissiper cette aberration de l'esprit vers quelques idées exclusives, et pour ramener ces malades dans la société.

Observation. Une demoiselle, âgée de 29 ans, avait montré dès son enfance un caractère décidé, une imagination vive, une susceptibilité extrême, au point que tout ce qui se passait dans sa famille, ce qui même lui était étranger, l'affectait fortement. On remarqua bientôt chez elle un mélange de peine et d'inquiétude continuelles. Elle se persuade un jour que son père n'a plus de tendresse pour elle, et manifeste, tout-à-coup, le désir de voir sa mère qu'elle savait absente; en même temps, elle éprouve des palpitations, de l'insomnie, des douleurs de tête et d'estomac, des spasmes convulsifs; et elle repousse avec humeur toutes les personnes qui ne lui parlent pas de son état. Quelque temps après, le retour de sa mère ne peut la calmer. Elle devient, au contraire, plus agitée, plus emportée, s'irritant de tout, menaçant à

(1) C'est bien à tort que plusieurs auteurs ont voulu confondre la *Mélancolie* et la *Monomanie*. La première n'est qu'une couleur sombre dans le caractère, une habitude de tristesse, une tournure originale de l'esprit qui se captive à une série d'idées, à des goûts singuliers...... Mais il n'y a point perversion des facultés intellectuelles sur ces objets, comme dans la *Monomanie*. Peut-on se faire à la pensée que J.-J. Rousseau, Zimmermann, le Tasse, Alfiéri, Schiller, etc., étaient des aliénés! Certains écrivains le répètent sans cesse dans leurs ouvrages; et en plaçant la mélancolie dans les aliénations mentales, ils semblent avoir voulu flétrir les noms des plus grands Génies, dont les Nations s'honorent.

la moindre contrariété ; bientôt désespoir encore plus prononcé ; dégoût de la vie ; penchant au suicide, suivi de tentatives. On eut recours successivement à l'application des sangsues à la vulve, aux pédiluves, aux bains tièdes. On prescrivit intérieurement les boissons délayantes, la liqueur d'Hoffmann, l'opium, etc., et on insista sur l'exercice, sur les moyens de diversion et sur les consolations de l'amitié. Au bout de 7 à 8 mois, cette demoiselle éprouva un mieux sensible et fut bientôt guérie (Louyer-Villermay, *pag.* 413).

On lit une observation de monomanie panophobique, avec prédominance d'éréthisme dans Tissot, *tom. I.*er Il existe d'autres exemples de délires partiels, compliqués d'un état nerveux, dans le traité médico-philosophique de M. le Professeur Pinel (*pag.* 53 *et* 49); et M. Fodéré en cite aussi plusieurs dans son ouvrage.

Quand nous entrons dans l'histoire des aliénations mentales plus profondes, comme la manie, la démence, l'idiotisme, nous trouvons plus rarement cette complication nerveuse, ou plutôt, dans ces cas, le dérangement moral est réellement essentiel et presque incurable. Cependant nous avons quelques faits, rares à la vérité, où nous voyons que le traitement physique a contribué à amener d'heureux résultats. M. Esquirol, dans le Dictionnaire des Sciences médicales, rapporte une observation que je ne puis citer dans tous ses détails.

Observation. A...... est d'une physionomie très-mobile, d'un caractère irascible : menstrues très-irrégulières ; chagrins domestiques ;

affections morales vives ; syncopes ; insomnie ; douleurs générales. Un émétique qu'on lui administre la fait beaucoup souffrir et elle se croit empoisonnée : elle crie, s'agite ; on s'empresse autour d'elle ; on lui dit qu'elle est folle, et ce propos l'affecte vivement ; ses idées sont toutes bouleversées ; tout l'effraie ; elle ne connaît personne ; et présente tous les symptômes d'une manie avec délire, etc. Les bains tièdes très-prolongés, continués pendant plusieurs mois ; l'application des sangsues et un dévoiement séreux, calment cette profonde sensibilité, et ramènent l'ordre dans les idées : elle conserve encore un regard étonné, un rire convulsif ; sa mobilité est extrême ; impossibilité de se fixer à l'ouvrage ; des bains tièdes, des boissons antispasmodiques hâtent le retour progressif et rapide vers l'embonpoint et la raison. Elle sort de l'hospice au bout de neuf mois, complétement guérie (Esquirol, *art. Folie*).

On peut lire aussi d'autres observations de ce genre dans le livre de M. Pinel (*pag.* 325), où l'utilité des bains tièdes et de la méthode calmante est bien développée. Les indications premières sont, dans ce cas, de détruire cette irritation nerveuse, qui est en même temps cause et effet des dérangemens moraux. Ce moyen est celui dont on s'est le plus utilement servi à l'hospice de la *Retraite* (1), surtout dans la monomanie ; et le docteur Willis a également reconnu ses bons résultats : nous avons vu,

---

(1) Établissement pour les aliénés, en Angleterre, dans le Comté d'York-Shire. *Voyez* M. Tuke, *Bibliot. Brit., vol.* 59.

dans diverses observations rapportées par M. Fodéré, que les bains avaient procuré des avantages incontestables (*Trait. du délire, tom, II, pag.* 227).

Il faut associer ce moyen au régime végétal, aux délayans, au petit-lait, aux bols de camphre et de nitre, toutes les fois que le malade est très-mobile, s'il est sec, irritable, très-nerveux, si la moindre impression le choque, le blesse; mais on ne doit point abuser de ces moyens, ni les administrer dans tous les cas, comme on le voit dans les hospices de nos provinces, où sans égards pour l'état du malade, on adopte aveuglément et comme par routine, un traitement général pour les aliénés. La méthode révulsive, employée si utilement, se compose d'un bain tiède et de la douche froide sur la tête; et elle forme tout le secret d'un nouvel établissement, formé en Angleterre par MM. de La Hoyde et Lucett (1). L'opium, les divers calmans et antispasmodiques offrent aussi d'utiles secours dans les manies *nerveuses*, et ont été employés avec de grands avantages; mais il faut prendre garde, en administrant l'opium (2), de ne point augmenter la congestion sanguine vers le

---

(1) On emploie ces mêmes moyens dans les fièvres graves, lorsqu'il se déclare du délire, suite d'un éréthisme très-fort : ces deux affections ne semblent-elles pas se rapprocher beaucoup relativement à cette complication ?

(2) Le Doct. Odier, de Genève, dans son édition de l'ouvrage de Mason-Cox, rapporte l'histoire d'une guérison par l'opium et le musc à hautes doses. L'opium a été employé avec succès par deux auteurs Anglais, Sutton et Perry. Valsalva et Morgagni ont obtenu plus d'avantages de l'infusion de pavot; mais, dans tous ces cas, on ne spécifie point l'espèce de manie, qui était probablement de nature nerveuse.

cerveau, si fréquente dans ces maladies. Fodéré prétend n'avoir retiré aucun fruit de ces médicamens dans la manie invétérée ; au contraire, il les a trouvés utiles dans le commencement de la maladie, par le calme et le sommeil qu'ils procurent. M. Pinel emploie une mixture de sucre, de vinaigre et de camphre ; et il ne manque jamais d'administrer ce remède calmant, dès qu'il aperçoit des signes d'irritation, précurseurs d'une nouvelle attaque. Il réussit quelquefois par ces moyens, à prévenir les rechutes, qui abîment le malade, irritent sa sensibilité et augmentent le dérangement de l'esprit (*pag.* 376).

NÉVROSES FÉBRILES.

Il s'est élevé, dans ces derniers temps, une discussion assez importante, entre les classificateurs et les systématiques, sur l'existence des fièvres essentielles. Chacun présente, pour soutenir son sentiment, les résultats de plusieurs observations, sans embrasser l'ensemble du tableau. On ne pourra, ce me semble, jamais résoudre la question, tant qu'on voudra la considérer sous un point de vue purement nosographique, et selon des principes inexacts de philosophie médicale (1). Il n'y a pas de doute que la fièvre ne soit causée par quelque irritation locale ou générale; et l'existence de l'état fébrile, isolé et existant primitivement *per se*, est une chimère qu'on peut entourer de raisons plus ou moins séduisantes, mais qui ne détermineront jamais le médecin praticien. On pourrait considérer cette admission théorique comme une règle de fausse position, qui doit faciliter le calcul analytique, et qui peut mener à des résultats satisfaisans.

(1) D'après quelques idées physiologiques, l'inflammation et la fièvre ont été définis de la même manière; et ces deux états morbides ont été regardés comme une exaltation des forces vitales. Doit-on alors s'étonner si M. Broussais, tirant une conséquence rigoureuse de ces prémisses, et conduit par quelques résultats d'anatomie pathologique, a rejeté l'existence des *fièvres essentielles*. Il faut, ou changer de doctrine, en adoptant les distinctions établies par la nature même, ou acquiescer forcément aux conclusions paradoxales de ce nouveau systématique. *Voy.* Broussais, *Nouvelle doctrine*.

La fièvre n'est donc réellement que la suite d'une affection fixée sur un point, ou qui occupe tout le système. Mais, secondaire dans sa naissance, elle peut devenir tellement importante, que l'irritation primitive cesse d'être essentielle; et le traitement doit alors être dirigé pour diminuer l'état pyrétique ; dans d'autres cas, au contraire, l'affection locale exige toute l'attention du médecin et la fièvre demeure toujours symptomatique.

Prenons un exemple qui fera mieux sentir cette distinction clinique. Un catarrhe se développe avec des symptômes locaux peu graves, mais une fièvre vive s'est mise de la partie; elle persiste et amène des accidens fâcheux, étrangers même au catarrhe, qui s'est dissipé: ici, nous n'avons qu'une fièvre catarrhale. Au contraire, les symptômes de la fluxion de poitine se manifestent avec beaucoup de force : il y a aphonie, difficulté de respirer, douleurs vives à la poitrine, crachats sanguinolens, etc.; une fièvre intense, proportionnée à l'irritation de la partie, accompagne tout cet appareil de symptômes : dans ce cas, c'est un catarrhe pulmonaire avec fièvre, et l'affection organique doit m'occuper en entier. On sent bien qu'entre ces deux points extrêmes, il y a une infinité de nuances à saisir, et c'est au médecin praticien à savoir apprécier les véritables indications. Voilà la grande question des fièvres essentielles, réduite à sa juste valeur; et cette analyse peut s'appliquer à toute espèce de pyrexie, quel qu'en soit le mobile et la source.

Cette courte explication était nécessaire pour faire entrevoir, comment je voulais considérer

l'histoire des *fièvres nerveuses* : en appliquant cette théorie à ces dernières, nous verrons quel résultat pratique nous pourrons en retirer. On a donné le nom de *fièvre nerveuse* à un grand nombre de pyrexies ; et il règne, dans cette nomenclature, une grande confusion, qui peut bien dépendre de l'obscurité même du sujet. On avait d'abord désigné ainsi toutes les fièvres qui présentaient des symptômes graves, embrassant, sous ce nom générique, les pyrexies malignes, de quelque nature qu'elles fussent. Mais les progrès de l'observation et de l'analyse firent découvrir les inconvéniens et l'insuffisance de cette dénomination trop générale. Les médecins allemands proposèrent de distinguer la fièvre nerveuse aiguë en *versatile* et en *stupide*. M. le Professeur Baumes a suivi la même division dans son cours (1) ; et le nom de *névropyrie active et passive* correspond aux idées des docteurs étrangers.

Mais il me semble que cette nomenclature trop méthodique n'offre point le véritable tableau des transformations variées et des associations multipliées, qu'on rencontre dans les pyrexies nerveuses. Au reste, ce n'est point dans le même sens que je prendrai cette expression : je me servirai toujours des mots de *malignité*, de *fièvre maligne*, en admettant qu'elle peut être avec prédominance d'ataxie ou d'adynamie ; et, quoique le nom de *fièvre nerveuse* ait été con-

---

(1) *Notes des préleçons de pathologie.* C'est aussi comme on le voit, la distinction des fièvres ataxiques et adynamiques, établie par M. le Professeur Pinel, dans sa Nosographie philosophique.

sacré, par quelques auteurs, à désigner ces pyrexies graves, je le réserverai pour indiquer l'association de l'*éréthisme nerveux* avec l'état fébrile, dont je vais m'occuper.

§. I. *Éréthisme nerveux fébrile, ou Fièvre nerveuse aiguë.*

1.° Les idées systématiques de quelques médecins modernes ont fait rejeter la *fièvre nerveuse* du cadre nosographique; et, ne pouvant la classer, on s'est contenté de nier son existence, ou de la regarder comme purement symptomatique : mais, puisque l'observation nous la présente, examinons ses caractères et les diverses formes qu'elle peut prendre. Plusieurs auteurs ont admis cette fièvre, et lui ont donné des dénominations différentes. Gil-Christ est le premier qui en ait parlé dans ses écrits, et il la nomme *petite ou basse fièvre* (*Low-Fever*). Glass, Langrish l'ont observée; et Manningham a publié un traité *ex professo* sur la fièvre nerveuse irrégulière, accompagnant quelquefois l'affection hystérique, qu'il a appelée *fièvre hystérique* ou *petite fièvre* (*the febricula, or little fever*). Marcard (1) se plaint que beaucoup d'auteurs l'aient entièrement confondue et qu'ils aient même ignoré son existence; elle est plus connue, ajoute-t-il, des malades que des médecins. *J'ai une fièvre de nerfs*, répètent certains malades, tandis que leur Docteur va se perdre,

---

(1) Marcard, *de la nature des bains*, p. 135.

en cherchant une cause imaginaire qu'il croit trouver malheureusement.

Il y a en effet, dit M. Dumas, des fièvres dont le caractère nerveux est si bien établi, qu'elles produisent les mêmes phénomènes, observés dans les affections nerveuses, les vapeurs, l'hypocondrie (*mal. chron. pag.* 37). Tissot a constaté une des formes de cette pyrexie, dans un officier, qui présenta tous les symptômes d'une fièvre nerveuse hypocondriaque (*tom. III, p.* 239). Baillou, Rivière, Morgagni, citent des faits de fièvre nerveuse hystérique; et M. Louyer-Villermay, qui en avait nié l'existence dans son ouvrage, parce qu'il ne l'avait pas observée lui-même, vient tout récemment d'avouer son erreur et d'en citer un exemple.

Observation. Une Demoiselle de 19 ans, bien faite, très-formée, passa l'été de 1816 à la campagne ; et malgré une vie active, ses menstrues ne parurent que d'une manière irrégulière et en petite quantité. Sa santé s'altère : elle ressent du malaise et une légère constriction à la gorge (*4 sangsues aux aines*). Bientôt elle éprouve de l'oppression, une fièvre vive, une douleur fixe à la tempe droite : la sensibilité nerveuse est très-exaltée (12 *sangsues, infusion antispasmodique, potion calmante, avec demi-grain d'opium gommeux*). L'irritation de la tête a diminué, mais celle de la poitrine s'est accrue ; et il y a douleur au côté gauche près de l'épigastre (*julep pectoral*). Un autre médecin consulté administra deux grains d'émétique. Le lendemain, prédominance des symptômes nerveux, sensibilité vive des yeux, susceptibilité de l'ouïe : le moindre

bruit causait à la malade des saccades et un surcroît de souffrances. Dans la journée, affaissement très-prononcé, avoisinant la syncope, quelquefois alternative de faiblesse et d'excitation, douleur à la région temporale et à l'anneau inguinal gauche. Le 14.e jour, fièvre plus intense, soubresauts des tendons, mouvemens convulsifs, légère aberration mentale, frayeurs non motivées, loquacité, chant, éclats de rire (*bols de camphre, de nitre et d'assa fœtida, bain tiède* qui soulagea beaucoup la malade). Le lendemain second bain, etc..... au bout de quelque temps, tous les symptômes alarmans se dissipèrent; et la convalescence de cette fièvre hystérique se confirma par l'éruption de quelques furoncles. — Louyer-Villermay, *Dict. Scienc. méd., art. hystérie.*

Wagler, dans son traité sur la fièvre muqueuse qui régna à Goëttingue, observe que les personnes délicates, surtout les gens d'étude, qui mènent une vie sédentaire, éprouvent, pour la moindre cause, une fièvre éphémère nerveuse qui débute le soir, dure toute la nuit, et se termine le lendemain (1) ou le surlendemain. M. Lordat a observé qu'elle peut durer six à sept jours; que, le plus souvent, le malade guérit par une légère sueur, ou même sans crise sensible: d'autres fois, ajoute ce Professeur, la langue se charge, un léger vertige survient, et un vomissement facile expulse quelques glaires; ce qui amène la guérison (*Cours de pathol.*).

(1) Rœderer et Wagler, *de morbo mucoso*, sect. 2, pag. 83.

Bauchène a connu un officier de Dragons, d'une sensibilité si grande et d'une délicatesse nerveuse si marquée, que toutes les fois qu'il entendait parler, dans la société, d'une chose qui l'intéressait beaucoup, il éprouvait une très-vive impression; et si la conversation pouvait alarmer ses sentimens, il avait des spasmes, tombait en syncope: bientôt la fièvre nerveuse se développait et le forçait à garder le lit quelques jours. Cet orage, dans le système nerveux, n'était pas plutôt calmé, qu'il paraissait jouir de toute la santé, que permet une telle constitution (*Influence des passions sur les maladies nerveuses*) (1).

Cette fièvre nerveuse aiguë, dans l'état de simplicité où nous l'avons décrite, est plutôt une incommodité qu'une maladie, tend à se dissiper d'elle-même et n'exige presque rien de la part du médecin. Les moyens curatifs sont tirés de la diététique et très-peu de la classe des médicamens: il n'est question que de rester en repos, de se tenir chaudement, de faciliter la sueur par des boissons adoucissantes et chaudes; l'eau de veau, d'orge, l'infusion de feuilles d'oranger, de tilleul, le petit-lait, sont très-utiles. On peut administrer aussi quelques substances calmantes, comme l'infusion de pavots (Grimaud), si la sensibilité est trop exaltée et procure l'insomnie; enfin le bain tiède

(1) M. Heurteloup rapporte deux observations de fièvre nerveuse éphémère, l'une dont il est le sujet et qu'il éprouva à la suite d'une vive frayeur; l'autre est celle d'un poëte, à la première représentation d'une de ses pièces. — Voy. *Notes de sa traduction des fièvres de Giannini*, tom. I, p. 263.

a été préconisé par Marcard et Pomme. Ces remèdes composent toute la méthode thérapeutique de cette fièvre. Tissot dit avoir vu plusieurs personnes, attaquées de cette pyrexie, qu'il guérissait par de simples délayans, les nitreux, les lavemens et une diète légère (*vol. III*, *pag.* 116). On peut lire aussi des observations de fièvre nerveuse dans Hippocrate, *Epidém.*, *liv. VII*, *sect.* 2, histoire d'Onésianactès et celle de la mère de Terpide (*Terpidœ matri*).

2.° *La fièvre nerveuse aiguë* peut se présenter sous des formes bien plus graves et donner lieu aux symptômes les plus effrayans. Mais le danger n'existe pas réellement, comme cet appareil trompeur pourrait le faire craindre ; et on est souvent étonné de voir disparaître tous ces phénomènes, très-promptement et presque sans remèdes. Ainsi l'éréthisme nerveux fébrile vient quelquefois simuler la fièvre maligne et laisse à peine entrevoir son caractère fugace et léger. Le médecin doit soupçonner l'existence de cette fausse malignité, à la légèreté des causes antérieures qui ont déterminé cet état, au tempérament très-irritable du malade, à la réaction vive contre les moindres sensations, aux symptômes spasmodiques qui varient et se succèdent dans toutes les parties, aux douleurs vagues et inconstantes, surtout aux effets bizarres et inattendus des remèdes les moins excitans, etc. Les moyens thérapeutiques qu'on doit employer sont des plus simples : c'est toujours la même méthode à opposer à la même cause, sous quelque forme qu'elle soit déguisée.

Ire *Observation.* Un homme, détenu dans les

prisons, y tomba malade d'une fièvre épidémique. La douleur de tête, une lassitude générale et la fièvre étaient les principaux symptômes qu'il présentait; il avait été saigné et purgé, lorsque M. Broussonnet le vit pour la première fois : c'était le 5.e jour de la maladie. Le malade ayant été transféré ce jour-là dans une maison bourgeoise, l'on ne fut pas peu surpris, lorsqu'on voulut le retirer de la chaise à porteurs, de lui trouver les membres roides, les yeux ouverts et immobiles; il avait, en outre, perdu la parole et était même hors d'état de faire aucun mouvement des lèvres. Dans ces circonstances, M. Broussonnet ordonna qu'on exposât la plante des pieds du malade, à la vapeur de l'eau chaude, et s'il y avait d'abord de l'amendement, qu'on lui fît prendre un demi-bain tiède : le bain de vapeurs ayant diminué le spasme général, on profita de ce mieux pour faire prendre le demi-bain, dans lequel tous les symptômes disparurent.

Il raconta qu'avant le bain de vapeurs, il se sentait une roideur dans toutes les parties du corps, qu'il ne pouvait remuer les yeux, quoiqu'il vît tous les objets, et que ce ne fût que quelques minutes après ce bain, qu'il sentît renaître en lui la faculté de se mouvoir. Ce mieux persévérait; le malade n'avait d'autres symptômes que la fièvre et la langue un peu sale, lorsque le 4.e jour, l'affection spasmodique reparut, comme la première fois; ce fut à la suite d'une médecine ordinaire : le demi-bain dissipa cet orage; la sueur survint, et le malade fut dans un meilleur état qu'avant l'accident. Trois jours après, les mêmes symptômes reparurent et furent dissipés par les mêmes moyens; ils avaient été occasionés

par deux verres de *dilutum* de casse dans le petit-lait : après ce temps, le malade continua le bain le matin et le soir, et il ne tarda pas à se trouver dans un état de pleine convalescence (Fouquet, *Mém. sur les fièvres, pag.* 270).

II.e *Observation*. La femme de Mercier, âgée de 39 ans, éprouvait de vives douleurs à la tête, aux lombes et dans les mollets ; elle était tourmentée par de fréquentes nausées et elle avait déjà vomi de la bile. Le 6.e jour, fièvre intense, coliques cruelles par l'emploi mal entendu d'un drastique ; le 7.e, redoublement violent, langue sèche, pouls petit, serré, peau aride et brûlante (*lavement, boisson adoucissante, ensuite un peu de casse en lavage*) ; déjections bilieuses abondantes avec un vers : le 8 au soir, elle était sourde, et le 9, elle eut un délire furieux : dès ce moment, soubresauts des tendons ; secousses nerveuses de tous les membres ; convulsions dans les muscles de la face ; ces symptômes se maintinrent jusqu'au 13.e jour : alors elle fut attaquée de vapeurs hystériques ; son délire devint obscur, elle riait, elle pleurait alternativement ; son pouls restait fiévreux, avec chaleur à la peau (*On prescrivit l'eau de veau et on la mit pendant six fois dans le bain tiède*).

Le 16, aphonie ; grand mouvement convulsif ; syncope de plus de 24 heures ; plusieurs fois on la trouva sans pouls : le 19, les convulsions cessèrent ; soubresauts dans les tendons : le 20, disparition du délire ; retour des organes des sens à leur état naturel ; sorte de stupeur ; fièvre ; pouls développé (*délayans*) : le 27, passage à la convalescence, sans crise apparente,

ni par les sueurs, ni par toute autre évacuation (Lepecq-de-la-Clôture , *Épidém.*, 32.[e] *mal.*, *pag.* 305).

Je pourrais multiplier les faits de ce genre , dont je dois seulement indiquer les sources principales (1). Pomme en cite un grand nombre, et, malgré les préventions que son enthousiasme inspire , on ne peut méconnaître une fièvre maligne, simulée par l'éréthisme nerveux , dans l'observation de M.[elle] Saint-Jurs et dans celle de la Religieuse hospitalière (*Voyez les Mal. vap.*, *pag.* 122 et *pag.* 250, *vol. II*).

Quelquefois l'éréthisme nerveux vient compliquer la fièvre maligne et prélude à la série des phénomènes ataxiques, qui vont se succéder. Dans ce cas , il ne faut point administrer , dès le début, les antispasmodiques qui augmentent encore l'irritation nerveuse , mais commencer par des délayans , par des remèdes doux qui enlèvent ce voile trompeur et mettent à découvert l'état malin qu'on peut alors attaquer directement. M. le Professeur Baumes, dans ses préleçons, nous a parlé de cette indication majeure , que présentait quelquefois la névropyrie active , et nous a conseillé l'eau de veau , le nitre avec du sucre , et , si le bain tiède est trop affaiblissant , des vessies remplies de lait ou d'eau chaude, qu'on place sous les couvertures (*Notes du Cours de path.*). MM. Fournier et Vaidy auraient-ils voulu parler de cette associa-

(1) Tissot en rapporte un exemple dans l'Épidémie de Lausan., pag. 43 — *Voy.* des observations dans le *Journal de Vandermonde*, tom. 8, p. 356, et t. 9, p. 217. — Grant, *Trait. fièvr.*, t. 3, p. 47.

tion, lorsqu'ils ont admis la fièvre typhode compliquée avec l'ataxie? Au reste, les observations de ce genre ont été faites par tous les médecins praticiens qui, ne se laissant pas conduire par le nom de la maladie, suivent toujours les indications curatives. Sims a décrit une fièvre épidémique maligne, où il administra au début, avec le plus grand succès, les rafraîchissans et les boissons acidulées (*Voyez ses observ., f. épid., pag.* 143). Hufeland, dans son histoire des fièvres nerveuses, et surtout Pierre Franck, ont remarqué que les toniques et les échauffans étaient souvent nuisibles dans le commencement de la fièvre versatile (*Méd. prat., pag.* 138) (1).

3.° *L'éréthisme nerveux fébrile* peut simuler l'adynamie et tromper par cette apparence fâcheuse le diagnostic du médecin. On croirait le malade entièrement abattu, épuisé, et comme au dernier degré d'un typhus ; mais il n'y a aucun rapport entre ces symptômes alarmans et la légèreté des causes qui les ont déterminés, aussi quand on examine la courte durée de la maladie. Dans ce cas, les forces ne sont qu'opprimées par une cause d'irritation, et comme dans un état d'éblouissement momentané. Un traitement simple et convenable peut faire disparaître presque aussitôt ce masque de faiblesse, et guérir cette fausse adynamie.

---

(1) La fièvre nerveuse qui attaqua la femme de Déalcès, me semble présenter les caractères de cette complication (Hippocr., 3 liv. des épidém., 3. S., 15.e *malade*). — Selle, dans les cinq observations de fièvres ataxiques, en cite une où le bain tiède a été employé avec succès, tom. III. — Dans le rapport des Chefs de clinique sur l'épidémie de l'an 8, on lit la 2.e observ. — Grimaud, *Cours de fièvres*, vol. I, p. 110.

I.^{e} *Observation.* M. Chrestien, médecin de Montpellier, ayant été appelé dans un village voisin, alla voir un autre malade, qui était aux portes de la mort. Il le trouva étendu dans son lit, la figure abattue, les traits tirés, les yeux hagards et vifs, les lèvres noires, la bouche sèche, le pouls était petit, serré, et la prostration des forces paraissait complète. On raconta que le malade, naturellement très-nerveux, avait été attaqué d'un *cholera-morbus*, et qu'aussitôt le chirurgien-barbier du lieu lui avait donné l'émétique, le lendemain un purgatif, etc. Ces remèdes avaient jeté le malade dans cet état, où il était depuis quatre jours. M. Chrestien fit suspendre la potion cordiale qui, loin de donner des forces, ne faisaient qu'augmenter l'éréthisme; il ordonna qu'on n'administrât au malade que de l'eau de poulet ou de veau; et en cas de syncope, qu'on lui donnât un peu de thériaque dans du vin. Mais on n'eut pas besoin de ce dernier moyen; le malade ne prit que de l'eau de veau, et au grand étonnement des parens, et surtout du chirurgien, il recouvra ses forces, put se lever bientôt, et sortit le 6.e jour de ce traitement (*Observ. communiquée*).

IIe *Observation.* Chatelan, laboureur, âgé de 50 ans, d'un tempérament sec, fut attaqué d'une fièvre putride, compliquée de spasme que l'on méconnut entièrement : les purgatifs irritèrent beaucoup les symptômes; une chaleur brûlante, la langue sèche et noire, les yeux enflammés, le délire, le hoquet, et une tension douloureuse à l'estomac, me firent apercevoir de la méprise. Je retranchai tout remède, pour

livrer le malade à une copieuse boisson d'eau de poulet nitrée : j'ajoutai les lavemens froids et les fomentations émollientes qui le guérirent parfaitement (Conte , *Journ. de méd. de Vandermonde*, 1766).

Il peut arriver aussi que l'éréthisme nerveux s'associe à une fièvre putride adynamique , et détermine une complication très-fâcheuse , dans laquelle on voit sur-tout l'usage des toniques devenir très-perfide : c'est aussi probablement à cause de cet état nerveux , ou de quelque inflammation locale , que M. Broussais a voulu généraliser ses idées sur l'emploi exclusif des délayans et des sangsues ; mais il ne présente qu'un coin du tableau , et l'analyse pratique avait distingué, avant lui, ces cas, ainsi que ceux, qu'il ne veut pas admettre, où l'état adynamique est réellement essentiel. Les médecins allemands, qui se sont beaucoup occupés des fièvres malignes , ont aussi donné les meilleurs préceptes sur leur traitement ; je ne puis m'empêcher de citer le passage de Hildenbrand, dans sa belle monographie du Typhus. « Je pense , dit-il , que les accidens nerveux et l'état de débilité, qui se développent pendant cette période du typhus (1) , ne dépendent pas d'une faiblesse

(1) L'illustre médecin Allemand regarde cet état de fausse adynamie , comme caractérisant toujours cette période du typhus : mais, quoique cet état trompeur soit plus ordinaire à cette époque , il y a cependant un grand nombre de ces maladies où la prostration des forces est réelle , presque dès le début ; et on ne peut point généraliser cette observation analytique , qui n'est propre qu'à certains cas plus ou moins fréquens. Voilà l'inconvénient de vouloir observer et surtout traiter les maladies *par périodes*. Ces divisions scolastiques peuvent bien servir pour tracer l'histoire générale d'une affection morbide ; mais, dans la pratique et au lit des malades , elles sont inutiles ou nuisibles, parce que la nature ne suit point une marche uniforme et qu'elle varie , presque toujours , dans les divers cas particuliers.

réelle, mais plutôt d'un état trompeur, qui a coutume de se montrer très-souvent dans les fièvres graves, parce que les forces vitales sont comme enrayées. Telle est cette période du typhus, dans laquelle cette faiblesse apparente provient de l'oppression des forces, comme le prouve la pratique heureuse de quelques médecins, qui n'emploient alors que les délayans et les remèdes les plus doux (*Typhus contag.*, *pag.* 62).

Pour embrasser le tableau des pyrexies graves, je devrais aussi parler de la fièvre lente ou catarrhale maligne, qui présente souvent l'éréthisme nerveux au nombre de ses élémens essentiels, contre lequel il faut employer d'abord une méthode calmante (*Voy. le Cours des fièvres de* Grimaud, *vol. IV*, *pag.* 261; --- Huxham et M. Pinel, dans sa *Nosographie philos.*, *tom. I*, *pag.* 208 *et* 240).

La fièvre jaune, si bien analysée par M. le Professeur Berthe, peut aussi se compliquer d'un état nerveux général ou fixé sur quelque partie, comme sur l'épigastre. Un grand nombre de médecins, dans les Colonies, se sont très-bien trouvé de l'emploi des bains tièdes, de l'opium et des rafraîchissans dans certains cas (Jackson, Valentin, Gilbert). La fièvre pestilentielle a, quelquefois, présenté cette indication curative, lorsque la contagion n'attère point aussitôt le malade, comme frappé par la foudre. Il paraît que les miasmes putrides, qui développent ces deux pyrexies, portent d'abord leur impression funeste sur le système nerveux : aussi un état d'éréthisme ou de stupeur annonce, le plus souvent, l'invasion de ces terribles maladies.

Enfin, la fièvre nerveuse traumatique, ad-

mise par quelques chirurgiens, fournit encore une heureuse application de la méthode tempérante et complète l'ensemble des névroses fébriles aiguës.

§. II. *Fièvre nerveuse chronique.*

L'éréthisme nerveux fébrile, que nous venons de considérer comme aigu et dans ses diverses transformations, peut aussi, sans changer de nature, présenter le caractère chronique. Cette pyrexie est ordinairement continue dans sa marche, avec de légers paroxismes le soir, ou à la suite de la plus légère impression; le pouls est vite et très-fréquent (1). Bien traitée, elle offre peu de dangers en elle-même; mais, si, par une méprise fâcheuse, on exaspère cette irritation nerveuse qui la constitue, si on administre des remèdes échauffans et toniques, elle devient très-opiniâtre et peut avoir les suites les plus funestes. Cette fièvre est celle que Fernel a décrite d'une manière assez précise, et qu'on a appelée de son nom, quoique les Anciens l'eussent connue : cet auteur, imbu des théories humorales, parle toujours de congestions lentes, qu'il considère comme la cause essentielle de cette affection fébrile, tandis que les symptômes et le traitement indiquent seu-

(1) C'est la maladie dont Hippocrate a parlé sous le nom de *Morbus Siccatorius (de Morb. lib. II.* Cornaro, n.° 71). Il recommande les bains, les alimens rafraîchissans, les lavemens, les frictions, le lait (Voy. *Comment. de Martian, vers.* 248).

lement la fièvre nerveuse chronique, dont nous nous occupons. Kœmf et Schmidt en ont aussi traité dans des dissertations particulières que Haller a recueillies (1). Grimaud en a fait une description fort exacte, et lui a attaché la dénomination de *fièvre nerveuse par spasme*, qui lui convient parfaitement. Mais je n'entrerai pas dans le détail des phénomènes particuliers que présente cette pyrexie ; je remarquerai seulement, avec ce célèbre Professeur, que cette névropyrie chronique peut, par sa persistance et surtout par un mauvais traitement, dégénérer en *fièvre hectique* et amener cette consomption nerveuse, qui en est le dernier degré. Je crois qu'un grand nombre d'observations de fièvres hectiques essentielles doit être rapporté à cet ordre, et qu'elles dépendent de l'éréthisme nerveux, profondément établi, comme nous le verrons bientôt.

Trnka, dans son bel ouvrage (2), a réuni une foule de faits très-curieux, pour appuyer l'existence de la fièvre hectique essentielle ; mais il me semble qu'il n'a point mis assez d'ordre dans leur classification, ni toujours assez de critique dans le choix qu'il en a fait : en excluant, de son cadre, toutes les pyrexies déterminées par des suppurations intérieures, il aurait dû aussi ne point parler de celles qui tiennent à une cause évidente, comme les engorgemens des viscères, et n'embrasser absolument que la fièvre hectique sans aucune lésion

(1) Voyez sa collection académique, tom. 4.
(2) *Historia febris hecticæ, omnis ævi observata medica continens.*

locale. M. Broussais a mieux traité son sujet, en le renfermant dans ses justes bornes, quoiqu'on puisse lui reprocher d'avoir multiplié les espèces de fièvres consomptives, autant qu'il a pu découvrir de causes propres à l'exciter. Mais il a fortifié, par de nouvelles preuves, l'observation générale déjà connue, sur la véritable source à laquelle il fallait les rapporter. En effet, l'état chronique d'atonie et d'irritation, en général ou dans chaque système particulier, peut déterminer essentiellement cette dégénération fébrile. La question paraît alors sous son vériblejour; et l'observation établit l'existence réelle de la fièvre hectique, qui, pouvant varier dans ses causes déterminantes, avait donné lieu à beaucoup d'incertitudes. Ce médecin a reconnu qu'une excitation profonde dans le système nerveux, déterminée par les excès d'étude, de travail, par la mélancolie, par les passions, etc. pouvaient développer une fièvre de consomption. Elle existe alors sans présenter aucune lésion organique : le malade se sèche et s'éteint insensiblement, tourmenté par une chaleur vive, avec un pouls très-fréquent, éprouvant des douleurs dans toutes les parties, une sensibilité très-exaltée aux moindres impressions. Mais tous ces symptômes alarmans se dissipent bientôt par un traitement convenable; et un régime humectant, des boissons mucilagineuses, les bains tièdes, des distractions morales, réussissent, le plus souvent, à enrayer et à détruire cette terrible maladie.

Ire *Observation.* Marcard a traité une Dame, attaquée de fièvre nerveuse chronique, et qui était tellement amaigrie, qu'on l'avait jugée

phthisique. Selon l'usage, on lui avait fait prendre beaucoup de quinquina, qui avait aggravé son état. Il changea tout le traitement, et il parvint à la guérir par des adoucissans, les rafraîchissans et quelques apéritifs. Cet observateur a eu occasion de traiter plusieurs autres fièvres nerveuses chroniques, avec consomption, par les mêmes moyens, et surtout par les bains tièdes. Plusieurs malades, ajoute-il, croyaient ne pouvoir mieux faire, que de prendre des bains froids, pour se guérir d'une chaleur brûlante et fortifier leur frêle constitution; mais ils augmentaient encore, par ce moyen, l'extrême mobilité de leurs nerfs et leurs souffrances; le bain chaud était le meilleur remède à employer dans cet état (Marcard, *Ouv. cit.*, *pag.* 130).

IIe *Observation.* Une jeune Dame était souffrante depuis 18 mois, avec fièvre continue et faiblesse si grande, qu'elle était forcée de garder le lit. Elle éprouvait des douleurs dans le dos et elle était fort amaigrie : en un mot, on la croyait sans ressources. Zimmermann prescrivit aussitôt les bains; mais le médecin ordinaire s'y opposa, craignant que le bain tiède n'échauffât et n'affaiblît la malade. Cependant, sur l'assertion de Zimmermann, il consentit à essayer. Dès le commencement du premier bain, le pouls diminua beaucoup de sa vitesse; il y eut un mieux être progressif, lent à la vérité, mais qui amena une guérison radicale. On a dit depuis, ajoute l'observateur, que la maladie était une *fièvre nerveuse*, guérie par les bains (*Ouv. cit.*).

IIIe *Observation.* Un théologien, très-studieux et très-savant, tomba dans le marasme,

et éprouva une fièvre lente, mais très-sensible. Son médecin, qui, d'après l'examen le plus scrupuleux, ne pouvait attribuer son état qu'à l'étude, voyant qu'il se prolongeait plusieurs semaines, lui ordonna de changer d'air et de retourner dans sa patrie : comme le malade était trop faible pour supporter le voyage, il lui fit prendre pour boisson une infusion de thé avec du lait ; et au bout d'un ou deux mois de cet emploi et de l'abandon de l'étude, le malade se trouva guéri, avant de partir (Trnka, *pars II*, §. 68) (1).

Les passions fortes peuvent aussi déterminer le développement de cette fièvre consomptive. La jalousie, chez les enfans, entraîne souvent leur mort, au bout de quelques mois, comme l'a si bien remarqué M. le Professeur Baumes : ils maigrissent considérablement et s'éteignent dans le dernier degré du marasme. Trnka cite un fait de fièvre hectique chez un magistrat, à la suite d'un affront public qu'il reçut ; les distractions, l'oubli de l'injure et un traitement fort doux, parvinrent à le rendre à la santé. La Nostalgie détermine aussi, dans certains cas, la fièvre nerveuse chronique : la prédominance de cette passion exclusive est si forte, que la satisfaction de ce désir ardent, la promesse même, suffit quelquefois pour arrê-

---

(1) On lit une observation de fièvre hectique par éréthisme nerveux, dans Pomme, *Mal. vap.*, *chap. des fièvres spasmodiques*, I, vol., p. 248. — Dumas, *Observ. de fièvr. nerv. hypocondr. avec consomption*, rapp. par Louyer-Villermay, p. 750. — Obs. de Marcard sur un homme très-irritable, *ouv. cité*, *p.* 138. — Tissot, plusieurs observ. 3.e vol., p. 116 ; autre, p. 373. — Observ. de Schultz, *Misc. nat. curios.* dec. 1. an 4. *obs.* 6.

ter ces accidens fâcheux et dissiper cette consomption profonde, qui allait ruiner l'individu. Les faits de ce genre se sont multipliés dans nos dernières révolutions, où une loi homicide arrachait tous les jeunes gens du sein de leurs familles, pour les jeter dans des pays étrangers, au milieu des périls et de la mort. On en lit des exemples bien malheureux, dans les rapports de nos chirurgiens militaires (Voy. *les Journ. de Méd.*, 1814) (1).

Lorry a traité de la *phthisie des mélancoliques*, qui survient sans aucune lésion dans les organes, et dont les effets funestes sont l'émaciation profonde et la mort. Cette fièvre consomptive n'est encore que la triste conséquence de l'affection nerveuse fébrile, poussée au dernier degré, chez ces individus irritables. Dumas, dans ses maladies chroniques, a fait une observation analogue sur un hypocondriaque. Au reste, les mêmes moyens réussissent fort heureusement dans cette pyrexie, qui dépend toujours de la même source, l'irritation nerveuse.

Observation. Un jardinier de Delphes, après avoir long-temps travaillé à embellir les jardins des autres, devint enfin un riche propriétaire : il se fit construire une belle maison, au milieu

---

(1) On ne doit point confondre cette pyrexie consomptive avec la fièvre lente, qui est une maladie catarrhale maligne, aiguë dans ses symptômes et dans sa durée. Les mêmes passions, surtout la nostalgie, peuvent déterminer aussi cette dernière affection; et le médecin est quelquefois embarrassé, dans les commencemens, parce que ces deux pyrexies présentent souvent à cette période les mêmes indications; mais bientôt la nature de la fièvre lente se montre plus à découvert, par les symptômes ataxiques et l'état d'adynamie qui se développe.

de ses jardins et vécut dans la retraite. Ce genre de vie lui procura des chagrins, qui le jetèrent dans une sorte de mélancolie morale. A la suite d'un été fort chaud, il fut attaqué d'une fièvre éphémère, mais qui ne parvint point à l'intensité ordinaire de cette maladie. Elle n'eut ni augment, ni vigueur, et resta lente et stationnaire : le malade naturellement maigre, le devint encore davantage; ses forces se perdaient insensiblement, etc. Forestus fut appelé; ce médecin se borna à un traitement humectant, rafraîchissant, et conduisit aisément le malade à la convalescence (Forestus, *de febrib. hectic.*, *lib. IV*, *obs.* 2).

§. III. *Fièvre nerveuse intermittente.*

1.° L'éréthisme nerveux fébrile peut prendre le type intermittent et donner lieu à une fièvre nerveuse périodique, dont je dois aussi m'occuper. On la rencontre, assez fréquemment, à la suite de quelque passion d'âme, comme j'en ai été le témoin deux fois, dans nos salles de clinique; chez les individus très-nerveux, il suffit souvent de la plus légère impression de froid, d'humidité pour la développer : dans ce cas, l'administration subite du quinquina devient très-dangereuse, en augmentant l'irritation nerveuse, qui complique la fièvre intermittente; et ce remède peut avoir alors les suites les plus funestes. Il ne faut pas croire, en effet, que toute fièvre intermittente demande l'emploi de ce spécifique : c'est de cette fausse application que proviennent tous les inconvéniens de ce remède,

inconvéniens, au reste, qu'il ne faut pas lui attribuer, mais plutôt aux mains inhabiles qui l'ont employé. Le véritable effet du quinquina est de détruire la *périodicité* de la fièvre, c'est-à-dire d'enrayer cette cause inconnue, qui ramène les accès (1) ; mais, lorsque la fièvre intermittente est liée à une complication, comme à un état d'éréthisme nerveux local ou de tout le système, on doit d'abord s'attacher à calmer cette affection, qui trouble la marche de la maladie, et souvent même suffit pour la déterminer. Dans ces circonstances, les moyens les plus simples, les plus doux doivent seuls être employés ; et on voit quelquefois cette fièvre périodique disparaître par ce traitement bien dirigé. Lorsqu'elle persiste, et qu'on l'a dégagée de cette complication nerveuse, on peut alors recourir au quinquina qui, par sa vertu antipériodique, achève de détruire cette disposition morbide : mais il faut toujours bien prendre garde à l'irritation que ce médicament doit causer, et ménager la sensibilité, en le mêlant à des remèdes calmans et opiatiques.

---

(1) On a voulu considérer la fièvre intermittente, comme une pyrexie nerveuse ; et beaucoup d'auteurs regardent cette disposition périodique, comme dépendant d'un état spécifique des nerfs (Van-Swieten, Selle). Je ne sais jusqu'à quel point cette théorie hypothétique, combattue par Sénac, peut être fondée sur les faits. Mais, puisqu'elle ne conduit point à de grands résultats pratiques, il vaut beaucoup mieux s'interdire toute espèce de conjecture, et s'en tenir aux notions expérimentales, fournies par la thérapeutique. *Le génie intermittent* doit être considéré empiriquement, comme un état particulier de maladie, dont on ne connaît pas la nature, contre lequel on possède un spécifique assuré, enfin, qui peut s'associer à toutes les maladies nerveuses, humorales, etc..... et devenir tour à tour essentiel ou symptomatique. Voilà les dogmes généraux, que l'observation a établis sur ce genre d'affection.

En effet, dit Grimaud, l'éréthisme du système est une des circonstances, qui va le plus directement à contr'indiquer l'usage du quinquina : cet état se connaît principalement par la constitution sensible et irritable du sujet, par la sécheresse de la peau, par une chaleur forte, comme consomptive. Sénac (1) disait que, quand il voyait une fièvre intermittente traitée sans succès par l'administration méthodique du quinquina, il soupçonnait, presque toujours, un état d'irritation qui ne demandait que l'usage des tempérans, des adoucissans, comme le petit-lait, les bouillons légers de veau et de poulet, altérés avec des plantes rafraîchissantes, légèrement apéritives, et les bains tempérés, pris de temps à autre, dans l'intermission.

Fouquet avait très-bien vu que ces remèdes étaient les secours les plus assurés contre les fièvres intermittentes nerveuses. Cet illustre médecin parle, dans son ouvrage sur la petite vérole, d'une observation de fièvre intermittente nerveuse, sans aucun symptôme de gastricité ni d'autre complication, guérie par les bains tièdes et quelques légers antispasmodiques : je regrette de ne pouvoir donner, dans tous ses détails, ce fait si intéressant par la confiance qu'inspire l'observateur.

On ne saurait trop prémunir contre les dangers de l'administration des remèdes excitans dans ce cas. J'en ai vu un exemple à l'Hôtel-Dieu (*salle St.-Charles*), chez un homme atteint d'une fièvre intermittente, à la suite d'une forte

---

(1) *De recondit. febr. intermitt. natur.*

colère, et que l'émétique, administré dans sa maison, avait jeté dans l'état le plus fâcheux. Pierre Franck a fait la même remarque dans sa médecine-pratique (*pag.* 75); et Pomme, en a cité plusieurs exemples, dans son 3.e volume des maladies vaporeuses. Quoique l'usage de l'opium ne soit pas fort usité dans ces cas, cependant les Anciens avaient, depuis long-temps, observé que les narcotiques suffisaient souvent pour enlever la fièvre intermittente. Hippocrate, Martian, Rivière, Stahl, Lind les conseillent; et Sydenham en a fourni quelques observations (1).

2.° Peut-on rapporter à ce genre de fièvres intermittentes nerveuses, ces pyrexies chroniques irrégulières, qui reviennent à divers intervalles, tantôt chaque mois, et tantôt paraissent annuellement, comme il en existe quelques exemples mémorables (2). Il faut observer d'abord que l'habitude peut entrer pour beaucoup dans ces retours, que d'ailleurs ils sont liés à quelque circonstance forte, à quelque époque particulière qui doit agir sur le moral: aussi nous n'en parlerons point ici. Mais il existe une fièvre

---

(1) M. le Docteur Chrestien, ayant observé que souvent les remèdes, administrés à l'intérieur, dans ce cas, irritaient beaucoup, a guéri des fièvres intermittentes nerveuses par des frictions d'opium. *Voy. les observ.* 11.e *et* 12.e, *p.* 84 et 161. — M. Coquereau a inséré, dans le journal de Fourcroi, quelques observations sur l'emploi des calmans dans cette pyrexie.

(2) Pline dit que le Poëte Antipater eut, chaque année, une fièvre éphémère, le jour qui répondait à celui de sa naissance. Valescus de Tarente, Professeur de Montpellier, fut affecté de cette fièvre, qui n'était ni muqueuse ni bilieuse, et qui, après avoir duré 24 heures, disparaissait d'elle-même. — Baglivi fait aussi mention d'un célèbre philosophe péripatéticien, qui avait la fièvre chaque jour où il s'abstenait du bain.

irrégulière, dépendant de l'éréthisme nerveux, auquel il faut rapporter toutes ses anomalies, comme dans l'observation que M. Bridault, médecin à la Rochelle, a insérée dans la Bibliothéque médicale (*Tom. VIII, pag.* 361).

Observation. Une femme d'une constitution forte, mais extrêmement sensible, bien réglée, fut attaquée d'hystérie, à l'âge de 34 ans, immédiatement après une couche, dont le chagrin rendit les suites très-pénibles et très-dangereuses. Ce ne fut qu'environ six ans après, que vint s'y joindre la fièvre nerveuse, dont il est question; cette névropyrie, qui, pendant dix ans, se renouvela chaque année, plusieurs mois de suite, se composait, à chacun de ses retours, de cinq, six et même huit accès consécutifs, réunissant tous la triple période du froid, de la chaleur et de la sueur, ne suivant aucun ordre constant dans leur renouvellement, mais se succédant néanmoins les uns aux autres avec une rapidité, qui ne laissait à la malade que de très-courts intervalles d'intermission. Le premier médecin de la malade, ne voyant, dans cette réunion de symptômes, que les préludes d'une hydropisie imminente, la traita long-temps avec des apéritifs, des diurétiques, des hydragogues, des fondans, moyens qui n'étaient propres qu'à augmenter les accidens, au lieu de les calmer. M. Bridault crut devoir substituer, à cette méthode thérapeutique, des adoucissans, des rafraîchissans, c'est-à-dire une méthode entièrement opposée. Ce traitement fut couronné du plus grand succès ; et la malade se trouva guérie, en moins d'une année.

3.° L'éréthisme nerveux peut s'associer à la fièvre intermittente pernicieuse et rendre très-difficile l'emploi du seul spécifique, qui puisse arrêter les accès. C'est dans ces occasions périlleuses, qu'il faut savoir reconnaître l'importance des indications, pour ne point tout brouiller par une méthode empirique : la première règle sans doute à établir, c'est l'emploi du quinquina, de quelque manière qu'on puisse l'administrer; mais l'irritation est souvent si forte que ce remède ne fait que hâter les accès et précipiter la mort du malade. M. Fizeau a établi cette distinction pratique (1), et il a observé des fièvres intermittentes ataxiques, et des fièvres pernicieuses : dans une pyrexie du premier ordre, ce médecin a fait, avec le plus grand succès, précéder par des délayans, l'usage du quinquina. Torti a aussi parlé de cette complication, et il cite, parmi les fièvres *coagulatives*, quelques cas où il faut administrer les bains tièdes et les antispasmodiques, avant d'en venir à l'emploi des fébrifuges (2).

Observation. Durant l'épidémie des fièvres intermittentes pernicieuses d'Abbeville, M. Boullon fut appelé auprès d'un malade, qui avait déjà subi trois accès de fièvre intermittente hydrophobique, où les symptômes s'étaient déclarés avec la plus grande violence. Le malade éprouvait une soif ardente presque intolérable, un sentiment d'ardeur excessive dans l'œsophage; accélération et irrégularité du pouls; agitation extrême; hoquet; léger délire; synco-

(1) *Recherches et observ. sur les fièvres intermittentes.*

(2) Torti, *Therap. spec. ad febres perniciosas.*

pes ; horreur de l'eau presque convulsive ; apyrexie complète, mais extrême prostation des forces ; œil inquiet et exprimant la terreur. M. Boullon ne pouvant rien faire prendre au malade, le fit plonger dans un bain chaud et fit pratiquer des frictions générales. L'accès suivant ne parut point ; le malade commença la nuit à avaler sa salive : la nuit d'après qui fut assez tranquille, effrayé par le souvenir de ce qu'il avait souffert, il ne voulut pas boire. Mais M. Boullon l'ayant exhorté à délayer sa salive avec un peu d'eau tiède, le procédé réussit. Dès-lors, administration de l'eau de poulet, etc., et la convalescence se confirma de plus en plus (Alibert, *Fièv. pernic.*, *pag.* 91).

J'ai lu, dans les leçons de pathologie de M. le Professeur Lordat, que le célèbre Barthez avait signalé la complication de l'éréthisme nerveux avec les fièvres pernicieuses, et le danger du quinquina, donné sans précaution dans ces circonstances. Plusieurs observations de ce praticien confirment les bons résultats de l'opium et des antispasmodique dans ces fièvres graves. Hoffmann cite un fait de pyrexie intermittente comateuse, qui fut guérie par le laudanum à forte dose. Il peut arriver aussi que l'éréthisme nerveux, fixé sur l'estomac et le tube digestif, empêche l'administration du quinquina : on doit alors le donner en friction, en bains même, comme Barthez l'a pratiqué, et prescrire, à l'intérieur, les tempérans et de légers narcotiques : c'est par ces moyens que d'illustres praticiens sont parvenus à sauver des malades, que cette complication fâcheuse semblait empêcher de traiter convenablement.

4.° Je devrais, en finissant, dire un mot sur les affections nerveuses périodiques, que les Anciens avaient appelées *fièvres larvées*, parce qu'ils regardaient l'intermittence, comme propre exclusivement à la fièvre, qui se cachait sous cette forme; mais une observation plus attentive a montré qu'il n'existait, dans ces cas, aucun symptôme fébrile, que ces maladies périodiques étaient souvent très-différentes, et qu'elles se guérissaient, cependant, par le même moyen: alors on a été forcé d'admettre que le véritable lien qui les unissait, l'élément qui en constituait la nature, était le *génie périodique*. Par cette observation générale, l'emploi du quinquina, dans ces affections, a été établi d'une manière positive, mais seulement, lorsque l'intermittence était essentielle (Médicus).

L'éréthisme nerveux s'associe très-souvent à cet élément, en prenant la forme périodique, et il disparaît aussi, à l'aide du spécifique qui enlève le fond de la maladie: mais l'irritation nerveuse, par son intensité, peut balancer l'indication tirée de l'intermittence bien reconnue de la névrose; il est alors utile de commencer par détruire l'éréthisme, que le quinquina pourrait exaspérer. On voit que cette méthode d'analyse thérapeutique est toujours la même, et se plie à tous les cas.

Je termine ici ce travail, que mes faibles moyens et un très-court espace de temps m'ont à peine permis d'ébaucher. Je l'avouerai: en le commençant, j'étais loin de m'attendre à lui donner une aussi grande étendue; mais, à mesure

que je me suis avancé, j'ai découvert un horizon plus vaste et presque effrayant pour moi. Aussi, arrivé à ce point de ma course, j'ai été tenté de tout abandonner et de me borner à quelques idées générales sur mon sujet...... L'indulgence de mes Illustres Professeurs m'a rassuré ; et j'espère que, malgré les nombreuses imperfections de mon ouvrage, ils y trouveront encore quelques traces des bons principes que j'ai puisés dans leurs leçons.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PARTIE PHILOSOPHIQUE.

PARTIE HISTORIQUE.

PARTIE ANALYTIQUE.

NÉVROSES FÉBRILES.

Fin de la Table des matières.